

J. COLLYNS TOUJOURS SUR ORBITE



AMPLIFICATEUR PA 100

L'amplificateur PA 100 est un amplificateur à six entrées dont quatre mixageables.
Sur chacune de ces dernières :
- correction aigue, grave, aiguë,
- réverb.,
- écho (éventuellement)
Cet appareil permet de régler le niveau de réverb. général et d'un volume pour le contrôle de la modulation.

Ce modèle est équipé, en outre, d'un bouton permettant de régler le niveau de réverb. général et d'un volume pour le contrôle de la modulation.
L'appareil est équipé :
- d'une commutation secteur automatique 110-220 Volts;
- d'un disjoncteur thermo-magnétique.

COLONNE PA 15

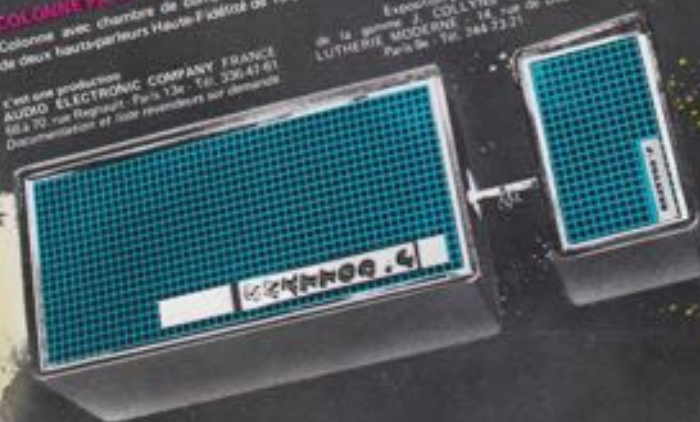
Colonne avec chambre de compression orientable en aigus à pavillon exponentiel pourvue d'une partie basse équipée de deux haut-parleurs Haute-Fidélité de 15 pouces.

C'est une production
AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE
18 à 20 rue Regnaud - Paris 13e - Tél. 336.41.61
Documentation et liste revendeurs sur demande

Exposition permanente
de la gamme J. COLLYNS 1970 à la
LUTHERIE MODERNE - 14, rue de Dussan
Paris 9e - Tél. 244.33.21

ETS. FONTANA

45, passage de Lagne - Lyon



N° 32 SEPTEMBRE 69 3 F. SUISSE 3 F.

BELGIQUE 30 F.

MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

SERGE GAINSBOURG
DE JIMMY SMITH A BRIAN AUGER
LA LITTÉRATURE BEAT
MORE, FILM MAUDIT ?
LES FILLES DES MUSICIENS
JAZZ A ANTIBES
L'EPOQUE PRESLEY



nouveau!

enfin un micro fidèle qui ne fait pas «pop» le BEYER M 500



Bande passante : 30 - 18 000 Hz (à 2,5 dB)
Atténuation : 20 dB
Impédance : 300 Ω (symétrique)
Sensibilité de l'unité de 0,19 mV/cm

Jusqu'à maintenant il existait des micros "Pop" fidèles quant au son, mais provoquant l'explosion des P et le sifflement des S, et des micros "anti-Pop" qui pour supprimer ces désagréments, sacrifiaient la fidélité. Cela ne pouvait satisfaire les techniciens de BEYER. Après de minutieuses recherches, ceux-ci viennent de mettre au point le nouveau micro M 500.

Le BEYER M 500, capteur hypercardioïde à simple ruban, répond à toutes les exigences des techniciens en sonorisation. Il a été spécialement conçu pour les chanteurs qui veulent tenir leur microphone près des lèvres. A cet effet, le BEYER M 500 est équipé de filtres éliminant l'impact des sifflantes et des syllabes explosives... et il reste fidèle. Vous serez étonné de ses performances.

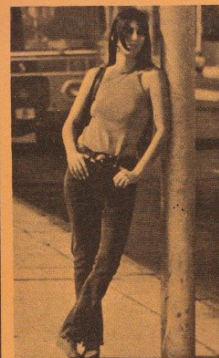
Demandez à votre revendeur habituel une démonstration du M 500 et notre nouveau catalogue.

BEYER

Heilbronn Neckar Allemagne

Bureau de Paris : 14 bis, rue Marbeuf, 75-Paris 8^e

ROCK & FOLK ACTUALITES



CHER
chasteté.



BERTOLT BRECHT
l'exemple.



SYLVIE VARTAN
d'après les « Nuits de Cabiria ».

69-70 : demandez le programme

N'en déplaise au lecteur qui n'a rien compris à mon papier du mois de juin sur « Hair », et dont la pensée « révolutionnaire » paraît bien confuse, le monde du spectacle n'est pas prêt d'abandonner ses préjugés intellectuels, sexuels et artistiques : la « révolution absolue » n'est pas pour 69-70. Certes, la saison passée aura vu naître, grâce à la contestation de 1968, des dizaines de groupes d'artistes pour qui le spectacle ne doit plus être ni privé, ni public, ni écrit, ni parlé : rien qu'un rite spontané et collectif de libération intellectuelle et politique. Pourtant, cet art sauvage, fait de vagissements, d'érotisme, de transes et de violence n'a guère étendu son audience au-delà des jeunes amateurs qui le pratiquent, ni déteint sur les formes de spectacle traditionnelles. Sauf sous la forme habilement commercialisée de « Hair ». C'est pourquoi il convient de distinguer dans le spectacle de la Porte

Saint-Martin, d'une part les dollars, le scandale et la publicité, d'autre part, tout ce que les auteurs ont emprunté aux petits groupes d'acteurs inconnus pour qui le théâtre se résume désormais à l'approfondissement des techniques corporelles et vocales (modèles : le Living Theater — du moins celui d'« Antigone » —, et le laboratoire de Grotowski), au mépris du perfectionnement et du professionnalisme (que l'on refuse comme un risque supplémentaire de compromission). C'est sans doute cela qui permettait au critique théâtral du Figaro d'écrire que « Hair » bafoyait « vingt siècles de perfectionnement mental et de raffinement intellectuel »... Sans doute ne peut-il concevoir que le spectacle cesse d'être un métier pour devenir une façon de vivre en marge, de s'exprimer anarchiquement, de préparer la révolution. Contentons-nous d'observer qu'il faudra sans doute encore

quelques années pour permettre à cette recherche un peu brouillonne de se décanter. Pour l'heure, les marchands de divertissements se cantonnent dans les vieilles recettes, celles qu'affectionne le plus grand nombre. Mais, pour n'être pas « révolutionnaire », la saison 69-70 s'annonce quand même intéressante pour les amateurs de musique et de chanson.

Sylvie prostituée

Le phénomène le plus passionnant à suivre sera sans conteste l'explosion probable du fantasme courant pop déclenché par les Blood Sweat and Tears et consorts (voir plus loin l'article qui leur est consacré). Autre centre d'intérêt, la vague des comédies musicales qui s'apprête à déferler sur Paris. Et d'abord Sylvie Vartan. La petite adolescente qui chantait « Panne d'essence » avec Frankie Jordan a fait bien des progrès. Elle a travaillé, s'est trouvée un répertoire et, cette

année, pour ses vingt-cinq ans, un spectacle à la mesure de ses ambitions : « Sweet Charity », une comédie musicale qui fit les beaux soirs de Broadway pendant plusieurs années, avant de devenir un film musical (que nous verrons en France le mois prochain) avec Shirley Mac Laine et Sammy Davis Junior. Sylvie, après trois mois de répétitions, pense être prête en décembre pour chanter et danser l'histoire d'une prostituée qui se laisse prendre au piège de l'amour, histoire tirée des « Nuits de Cabiria » de Fellini.

Ensuite Dutronc : avec son vieux complice Jacques Lanzmann, fort de son expérience d'adaptateur de « Hair », il mijote pour la fin de l'année une « opérette » en trente chansons, où il sera un employé de bureau en vacances. Titre prévu : « L'Été pourri ». Autre valeur sûre tentée par la comédie musicale : Yvan Rebroff, la voix de basse du « Temps des

fleurs » et de « Kalinka », qui mange comme quatre, boit comme six, se remue comme dix et rit comme vingt. Au théâtre Marigny il joua « Fiddler on the roof », un spectacle créé en 64 à New York, encore à l'affiche à Broadway, et joué dans une dizaine de capitales mondiales. Dans la foulée, on trouve aussi Zizi Jeanmaire et Roland Petit, nouveaux locataires du Casino de Paris, qui ont l'intention de dépoussiérer la salle qui fit la gloire de Mistinguett et Josephine Baker, avec un spectacle signé Serge Gainsbourg et Frédéric Botton.

Et même Tino !

On parle toujours aussi de la version française de « My Fair lady », avec Raymond Gérôme, mais rien n'est fait. Dans le sillage on trouve également des gens qui rebaptisent comédie musicale ce qui s'appelait jusqu'ici opérette ou « opéra-bouffe » : Luis Mariano, au Châtelet, en décembre, avec « La Caravelle d'or », signé Francis Lopez ; Georges Guétary, dans « Virgile de Virginie », de Frédéric Dard (alias San Antonio) et Henri Salvador ; Magali Noël dans « Your own thing », une mouture américaine de « La Nuit des rois » de Shakespeare, adaptée en français par le danseur chorégraphe Jean Babilée ; Jane Rhodes, dans « La Périchole » d'Offenbach ; Mathé Altéry, Franck Fernandel et Pauline Carton dans « Bon week-end Conchita » ; et même, tenons-nous bien, Tino Rossi en millénaire hippie dans « Le Marchand de soleil » !

Il y a plus sérieux : Monsieur Brel, qu'on reverra au cinéma, va faire voir aux Américains ce qu'il a fait de « The Man of La Mancha », et recevra à-bas un diplôme de la National Academy of recording Arts and Sciences pour le spectacle « Jacques Brel le slave and well and living in Paris », monté par quatre jeunes Américains à partir de ses chansons, et joué avec succès à New York depuis deux ans. Outre-Atlantique on parle beaucoup aussi d'une pièce plus dénuée que Hair (en tout cas plus longtemps) : cinq messieurs et dames nus du début à la fin, en pleine lumière !, « Oh Calcutta ! » qu'il est question d'exporter vers Paris. Ennuyé par la presse, ce show est en train de devenir le spectacle le plus cher de New York : les fauteuils d'orchestre se vendent 20 à 30 dollars au marché noir ! Cette étude exhaustive de toutes les possibilités sexuelles inventées à ce jour compte parmi ses auteurs des gens aussi célèbres que Tennessee Williams, Samuel Beckett ou John Lennon, sans qu'on sache d'ailleurs qui est responsable de chaque acte. Une chose est sûre : la musique est excellente. On devrait bientôt pouvoir trouver en France au moins le disque, à défaut du spectacle.

Les cent jouts de Brassens

Ce que, par contre, nous risquons de voir en provenance des États-Unis, ce sont deux films, l'un, « Chastity », est produit et mis en scène par Sonny Bono, avec dans le rôle

principal, Cher, qui se révèle aussi bonne actrice que chanteuse ; l'autre s'intitule « Alice's restaurant », tiré de la chanson d'Arlo Guthrie, interprété par lui et des inconnus, il est mis en scène par Arthur Penn (« Bonnie and Clyde »). Doit-on porter le même intérêt au film qui tourne actuellement un Mick Jagger barbu et cheveux courts ? Ce n'est pas certain, car la vie d'un bandit de grand chemin australien n'intéresse pas grand monde, sinon les Australiens eux-mêmes. Et puis l'Australie est encore aujourd'hui un pays qui met au pilon un disque des Beatles parce qu'il y figure le mot « Christ » ou qui interdit, entre autres, les « Cent fusils », parce que Jim Brown y embrasse Raquel Welch. Ses admirateurs préféreront sans doute aller voir Mick Jagger dans son précédent film, « Performance ». Ou se rabattre sur le prochain double album des Stones « Sticky Fingers », prévu pour octobre. Mieux ; on parle pour l'automne d'un tour du monde des Stones, et de concerts aux États-Unis, au Japon, en Amérique du Sud, en Europe (en France ?). Pas de concerts prévus chez les Beatles, mais un disque avec quatorze nouveaux titres, très « rock ». L'album « Get back » ne sortira qu'en décembre pour coïncider avec la sortie en Grande-Bretagne du film tourné pendant l'enregistrement de l'album.

En France, tous les grands « témoins » de la chanson s'apprêtent aussi à sortir leur 30 cm de rentrée. Et d'abord Monsieur

Brassens, resté silencieux pendant deux ans. A cette occasion, il va tenir l'affiche de Bobino trois mois consécutifs, du 14 octobre au 4 janvier ! Pas moins. Avec trois programmes différents. Guy Béart et Serge Reggiani (avec des chansons de son fils, Stephen Reggiani) qui lui succéderont dans la petite salle de la Rive Gauche auront fort à faire pour relever le défi. Sur la Rive Droite, Bruno Coquatrix reste lui aussi fidèle aux valeurs sûres. A quelques détails près, pourtant.

La messe à l'Olympia

Et d'abord, la messe ! Tous les dimanches matins un prêtre officiera devant deux mille spectateurs, « soutenu » par ce qui se fait de mieux dans la musique religieuse du côté du jazz ou du pop. Entrée gratuite, bien entendu, et amortissement grâce aux retransmissions radio ou T.V. Sans doute y verra-t-on aussi Frida Boccia qui, fait unique dans les annales du Vatican, chantera le 1^{er} novembre à Saint-Pierre, en présence du Pape, une messe de Toussaint écrite par Claude Trénet (le frère du grand Charles). En semaine et en soirée, Dieu le Père cédera la place à Nana Mouskouri, Charles Aznavour, Joe Dassin, etc... et surtout à deux chanteuses que l'on verra pour la première fois sur une scène parisienne : Liza Minelli, chanteuse, actrice, mime et danseuse de 22 ans, aussi double et délicate que sa mère, Fei Judy Garland (2-14 décembre), et Marie Laforêt, qui

depuis deux ans rode son tour de chant et combat son trac sur toutes les scènes du monde avant d'affronter le public français. A ses côtés, en vedette américaine, ô surprise, le trulent, le turbulent Michel Simon, qui chantera quelques chansons de ses plus grands films. Enfin, les Musicoramas, avec le 22 septembre, les Chambers Brothers : fin septembre, Vanilla Fudge ; et le 22 octobre l'Island Show, avec Jethro Tull, Blood, Spooky Tooth, les Free et les Clouds. A Pleyel, c'est Ray Charles qui ouvrira la saison, les 6, 7 et 11 octobre, suivi le 24 et le 25 par Aretha Franklin et, début novembre, par le Paris Jazz Festival, avec en vedette Miles Davis, Duke Ellington et Cecil Taylor.

Un Brecht à voir

Dans les théâtres dits « périphériques », les tournées habituelles ; deux noms à retenir : Bécoud et Vigneault. Au théâtre de la ville, Félix Leclerc inaugurera le 28 octobre la série des spectacles donnés à 18 h 30, ceux qui ont le plus fort indice de fréquentation en France : 93 % ! Au théâtre de l'Est Parisien, une reprise rare et passionnante : « L'Opéra de quat'sous » de Bertold Brecht et Kurt Weill, l'exemple et l'ancêtre de toutes les comédies musicales venues et à venir... Au théâtre tout court enfin, comme elle l'avait promis (en décidant d'abandonner le tour de chant en février dernier), la grande dame brune : Barbara ; dans une pièce de Rémo Forlani, « Madame », en tenancière de maison close, obsédée sexuelle et sanguinaire. Auparavant, Barbara attend avec anxiété les résultats de son examen de compositeur à la SACEM : recalée en 1965 pour avoir traité « le 14 juillet » alors que le sujet imposé était « le printemps », elle l'a repassé le mois dernier (une heure pour se sentir inspirée sur « les roses de novembre ») !

Ceux qu'on ne verra presque pas

Il y aura cependant cette année certains artistes qui, sans être pour autant au chômage, ne monteront pas, ou très peu, ou pas tout de suite, sur les planches. Johnny Hallyday d'abord, qui achève ce mois-ci (et en Mylène 20, s'il vous plaît) sa tournée française, parce qu'il termine son premier « vrai » film : « Le Spécialiste », un western de Sergio Corbucci, avec Françoise Fabian, Michel Polnareff, parce qu'il est à la



GEORGES BRASSENS
trois mois à Bobino.



MARIE LAFORET
depuis deux ans.

recherche d'un « spectacle total », qui ne soit ni un tour de chant, ni une comédie musicale, mais tout à la fois. Pierre Perret, parce que, lui aussi, s'est tourné vers le cinéma : il sera notamment le juge qui donne du fil à retordre au fameux cow-boy justicier Lucky Luke, dans une adaptation de la bande dessinée de Morris et Goscinny. Deux comédiennes : Elisabeth Wiener qui va faire ses premiers pas dans la chanson : elle écrit les paroles, Papa (le compositeur Jean Wiener) fait la musique ; Jeanne Moreau, qui prépare son troisième disque, entièrement consacré à Charles Trénet, mais ne se décide pas à faire de la scène. Le grand Trénet, on ne le verra pas non plus : il a fini cette année ses trente ans de chanson et il compte consacrer une bonne partie de 1970 à se reposer et à écrire le livret et les lyrics d'une comédie musicale que Claude Chabrol doit tourner aux USA avec Fred Astaire et Cyd Charisse.

Reste Yves Montand qui fidèle à lui-même, ne donnera pas de one-man-show avant trois ou quatre ans. On le verra tout de même sur le grand écran aux côtés de Barbra Streisand dans la comédie musicale « On a clear day you can see forever ». A propos de Barbra Streisand, il s'est trouvé quelqu'un le mois dernier, pour affirmer : « Elle est très bien, mais je suis mieux qu'elle. Avant un an je l'aurai dépassée ». Dix-huit ans, les cheveux cendrés, l'œil bleu, les joues rebondies, la jeune personne qui lance ce quolibet n'est autre que la propre sœur de Barbra, Roslyn Kind, élue le mois dernier avec Mary Hopkin espoir n° 1 de la chanson 69 par des membres du show-business américain. En décembre ou janvier, elle apparaîtra pour la première fois en France à la télévision dans le « Show Aznavour » que tourne actuellement Jean-Christophe Averty. Entre deux plans, le « petit » Charles noircit les derniers feuillets de son premier livre, avant de mener à bien le second ouvrage qu'il projette déjà : une biographie de Georges Brassens. Qui !

Télévision toujours, avec, pour les fêtes de fin d'année, une « Michèle Legrand story » et une émission de Claude Barma, consacrée au compositeur américain Irving Berlin, l'auteur de « Cheek to cheek », avec Nicole Croisille, Virginia Vee, Rhoda Scott, Claude Bolling, etc... Enfin, un dernier grand événement qui ne concerne ni la scène, ni le grand ni le petit écran, mais qui intéressera tous les possesseurs de tourne-disques : l'inauguration en octobre sur les Champs-Élysées

du nouveau magasin pilote de Maurice Buisson, né de la fusion de Lido-Musique et Sinfonia. Douze cents 30 cm exposés de face en permanence, un sous-sol entièrement consacré aux cassettes mini, quatre et huit pistes, un hip-parade transmis simultanément sur l'écran et dans le magasin par plusieurs écrans de télévision, etc., etc... Tout sera fait pour que le client se ruine là et pas ailleurs ! Souhaitons qu'il lui reste tout de même quelques sous pour aller trainer ses guitares du côté des music-halls, des théâtres et des cinémas où il aura aussi l'embarras du choix. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

b.s.t. !

Le talent remplace le « gimmick », la culture musicale prend le pas sur les méthodes de guitare du style « Comment égaler Jimi Hendrix en quinze leçons ». Une nouvelle idée fait son chemin dans la pop-music : la musique d'abord ; c'est ça l'important, plus que le musicien, plus que ses vêtements, plus que la longueur de ses cheveux ou ce qu'il a pris le matin pour son petit déjeuner. Ça peut vous paraître évident, ça ne l'était pas pour une grande partie du public. Or, il est significatif de voir qu'aujourd'hui les Who (qui ont su « évoluer ») peuvent faire un « opéra » et connaître la gloire. Significatif aussi de voir des groupes comme l'Electric Flag, les Blood Sweat & Tears, le Chicago Transit Authority ou Jethro Tull classés dans les hits parades. Significatif enfin le fait que Fleetwood Mac soit n° 1 en Grande-Bretagne avec un morceau « symphonique » comme « Albatros ». Il y aura toujours des gens pour acheter de la soupe, mais, qu'on l'appelle « underground », « rock-jazz » ou « pop-music revolution », le tournant que prend actuellement la pop-music est irréversible. Même en France, pays pourtant long à la détente, les premiers résultats de l'opération CBS - Rock & Folk sont plus qu'encourageants. On s'est arraché les Blood Sweat & Tears dans



— Eh, mec, qu'est-ce que c'était ?



— Si bémol



BLOOD, SWEAT AND TEARS
plus de musique dans le rock.

des proportions tout à fait inhabituelles pour un 30 cm de pop-music. Suivent en bonne place: les Chicago Transit Authority, les Chambers Brothers, Janis Joplin, Spirit, Sly and the Family Stone. Première conséquence: les Chambers sortent à Paris le 22 septembre. Nous aurons vaillamment Chicago Transit Authority en décembre, Sly, en janvier, et peut-être Simon et Garfunkel en mars. L'inconnue reste le Blood Sweat & Tears. Chef de file de ce mouvement, ils troulent sous les cortèges et leur venue reste hypothétique.

Honnie les grands vainqueurs de l'opération P.M.R., qui sont les Blood Sweat and Tears? Ils sont nés de l'imagination bouillonnante d'Al Kooper, chanteur et organiste des Blues Project jusqu'en 1967. Cette année-là, il quitte ce groupe, emmenant avec lui le guitariste, Steve Katz. Katz recrute un jazz-man, le batteur Bobby Colomby, lequel amène à son tour un pianiste-saxophoniste-arrangeur de jazz, Fred Lipsius. Avec l'arrivée de Dick Halligan, un tromboniste - organiste - arrangeur de formation classique, et du bassiste Jim Fielder, la cellule de base est formée. Le groupe fait son premier LP chez CBS, produit par John Simon, et l'on commence à parler un peu des BS & T. L'album est très manqué par la personnalité d'Al Kooper et par les arrangements avec cordes de John Simon. Leader du groupe, parce qu'à l'origine de celui-ci, Kooper n'est pas toujours d'accord avec les autres musiciens. Au bout d'un an, il s'en va faire carrière seul et devient producteur. Rien n'est perdu pour les BS & T sinon la sœur et les larmes. Le sang nouveau leur viendra du

Canada en la personne du chanteur David Clayton-Thomas, et de la côte Est des U.S.A. (où le groupe se fixera définitivement, à l'inverse des autres groupes underground qui préfèrent la West Coast) avec la section de cuivres: Lew Soloff et Chuck Winfield, trompettes, Jerry Hyman, trombone. Rien ne se fait plus désormais dans le groupe sans que chacun des neuf musiciens ne soit d'accord. « Toutes les suggestions sont écoutées, et nous essayons de tenir compte des goûts et des connaissances musicales de chacun », commente Clayton-Thomas. Cette démocratie égalitaire ne lui a pas mal réussi puisqu'en août aux États-Unis, le second album des BS & T, produit cette fois par Jim Guericco, s'était déjà vendu à près d'un million d'exemplaires. L'album de « Spinning wheel », de « Smiling faces » et des « Variations sur un thème d'Eric Satie ». Celui aussi où le même orchestre sonne comme plusieurs: tantôt petite formation de rock, tantôt combo de jazz, tantôt ensemble de musique de chambre. Ce bel éclectisme est, dit-on, synonyme d'avant-garde. Steve Katz, lead-guitar, voit les choses autrement. Il se traite volontiers de « réactionnaire »: « Tout cela a déjà été joué, et le sera encore. Ce qui n'a peut-être pas été fait, c'est l'amalgame de ces différents genres musicaux. Nous avons envie de dire à notre public: « Souvenez-vous du vieux blues, des big-bands de Kansas-City, de Charlie Parker ou de la musique d'Eric Satie ». Et nous leur jouons tout ça dans une « enveloppe pop ». Ce qui ne veut pas dire musique commerciale, au contraire. Bobby Colomby, le batteur, déplore que trop souvent, « les

gens viennent vous voir sur scène avec l'espoir de reconnaître note pour note ce qu'ils connaissent déjà d'après le disque. Et si, par exemple, vous ne leur jouez que des titres nouveaux, ils sont déçus ». C'est pourquoi précise Jerry Hyman, « les arrangements, aussi élaborés soient-ils, ne sont jamais définitifs. Nous les changeons souvent. C'est quand même plus excitant que de jouer une symphonie ». Même chose sur scène, la composition même de l'orchestre varie sans cesse: Dick Halligan va de l'orgue au trombone, Fred Lipsius du saxo au piano électrique, et vice versa. En un clin d'œil, il peut y avoir cinq cuivres sur les planches, ou seulement deux. Il en va de même pour la mise en place des morceaux: Thomas affirme qu'il a bien fait deux mois pour « servir » « God bless the child », et décider de l'arrangement. Encore maintenant, et volontairement, il arrive que les BS & T jouent une ancienne mouture de cette chanson, plutôt que celle du disque. « Si les jeunes qui viennent nous écouter parviennent à apprécier nos différentes interprétations d'un même morceau, pense Steve Katz, je crois qu'en rentrant chez eux, ils se mettent à écouter du jazz ou de la musique classique. Nous voudrions que notre public s'ouvre à tout ce qui est musique, bonne musique ». En fait, à une époque où le rock s'introduit dans toutes les musiques, les Blood Sweat and Tears tentent d'introduire plus de musique dans le rock. That's great! — F.-R. C.

classiques contre tubes

Il n'y a pas de salles, tout le monde vous le dira. Deux seulement à Paris, cela ne suffit plus. Les chanteurs ont trouvé un remède: ils se mettent à l'affiche des tribunaux. Par éditeurs, juristes, experts et avocats interposés. Plus de dix grands procès pour plagiat sont en cours. Il sera bon désormais, pour se distraire, d'ouvrir son journal à la page des Informations judi-



CHARLES TRENET
romance et contes.

ciaires, ou d'aller traîner quasi des Orfévres. De part et d'autre de la barre on verra des compositeurs aussi distingués que Charles Trenet et Charlie Chaplin (le premier accusé le second d'avoir plagié sa « Romance de Paris » avec la chanson du film « La Comtesse de Hong-Kong »), ou Philippe Gérard et Bert Kaempfert, pour un conflit concernant « Stranger in the night » (interprète: Sinatra). Second incident créé autour des célèbres « Feuilles mortes » du négroïte Joseph Kosma et Jacques Prévert (au début de l'année, Juliette Gréco avait déjà été mise en demeure de supprimer de sa chanson « Les Feuilles de tabac » un passage qui citait les « Feuilles mortes »), le procès qui opposera les éditions Enoch aux éditions Suzette représenteront Jean Renard, accusé de plagiat pour « La Maritza » écrite pour Sylvie Vartan. Comme à l'accoutumée, le SACEM a bloqué pour six mois tous les droits d'auteur sur « La Maritza », et, conséquence inattendue, Jean Renard a dû refuser au MIDEM un chèque de 10 000 dollars

JULIETTE GRÉCO
feuilles mortes.

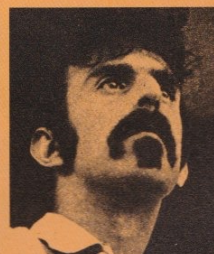


que lui proposait une firme américaine pour l'achat de la chanson de Sylvie Vartan. Plus spectaculaire encore, le procès du « Casatschok »: ce très très gros succès de l'année 69 est, note pour note, le démarquage de « Katioucha », une chanson russe de 1938 aussi célèbre chez les soldats soviétiques que « La Madelon » chez nous.

Deux spécialistes se penchent tous les jours sur de pareils casse-têtes: Rolf Marbot et Georges Van Parys. Peut-être fera-t-on aussi appel à Francis Blanche, aussi orfèvre en la matière à la radio avec sa séquence du dimanche matin « Marions-les ». C'est d'ailleurs lui qui est à l'origine du conflit de « Stranger in the night ». Il faut reconnaître que la fréquence des heurts entre vieux « classiques » et « tubes » tout nouveaux est proportionnelle à la production musicale qui s'accroît d'année en année: 60.000 titres déposés l'an dernier à la société des auteurs contre 26.000 en 1939. La gamme étant ce qu'elle est, on finit par penser que seuls les ordinateurs pourront identifier de façon objective les similitudes entre deux morceaux que les auteurs ont, la plupart du temps, voulu écrire en toute indépendance. — F.-R. C.

pop et jazz à newport

Pour son seizième anniversaire, le festival de jazz de Newport (Rhode Island, USA) a enfin pris le virage. Il a fait une place — importante — à la pop-music, à ce qu'on appelle Outre-Atlantique, le rock-jazz. Non sans quelques « incidents de parcours »: une bataille rangée opposant le service d'ordre à cinq mille resquilleurs, cent-vingt blessés, quelques centaines de chaises cassées et des dizaines de bouteilles de bière vides douées d'une attirance particulière pour tout ce qui ressemblait à un uniforme. Si Georges Wein a décidé, cette année, après trois ans d'hésitation, de se jeter à l'eau, c'est qu'il avait plusieurs bonnes raisons pour le faire: les nouvelles tendances du



FRANK ZAPPA

intolérance réinstallée.



JOHNNY WINTER

jazz et de la pop-music depuis deux ans, la fin du mépris condescendant des jazz-fans envers les pop-fans, et vice versa. Résultat, le festival de Newport a connu cette année une affluence sans précédent: 175.000 entrées en sept concerts, plus de dix mille personnes laissées dehors, faute de place. A l'affiche, tout le gratin du jazz et de la pop-music, de Miles Davis à Dave Brubeck, de John Mayall aux Blood Sweat & Tears.

Du premier concert, « for the jazz aficionados », jeudi 3 juillet à 18 h, on devait retenir l'étonnante présence du trio « soul » Young Holt Unlimited et le swing fantastique des trois français (Daniel Humair, Guy Pedersen et Georges Grunz) entourant le sax-alto Phil Woods. Vendredi après-midi, gigantesque jam-session: les grands solistes de l'histoire du jazz groupés autour de l'organiste Jimmy Smith. En ouverture, un curieux groupe pop canadien, The Lighthouse, essentiellement composé de saxophones et d'un quartet à cordes amplifié, faisait grosse impression. Le soir, un seul orchestre de jazz, celui de Roland Kirk (en très très grande forme et toujours supérieurement habile quand il s'agit de jouer de trois instruments à la fois!) et, comme pour lui rendre hommage, Ian Anderson des Jethro Tull ouvrait le concert en imitant le style très particulier de Roland Kirk à la flûte. Suivaient les Ten Years After, décevants, une sérieuse passe d'armes due aux Blood Sweat & Tears (ovationnés par 24.000 fans déchaînés), et Jeff Beck dont le plus grand tort fut de passer à minuit, en fin de programme. Samedi après-midi, une programmation à faire rêver nos petits camarades d'Antibes-Juan-les-Pins: Miles Davis, John Mayall, Gary Burton, les Mothers of Invention, et le Newport All Stars, petite for-

mation middle-jazz! John Mayall, haut la main, faisait le plus gros « tabac » de l'après-midi, et même de tout le festival. En soirée pourtant, l'émotion ne manquait pas, quant arrivèrent ensemble, Sly and the Family Stone, et la pluie. Passablement énervée par les vingt minutes d'attente nécessaires à l'installation de la montagne d'amplis du groupe, agressée par un violent orage, agressée pendant une heure par les sonorités de Sly, la foule

RÉFÉRENDUM « JAZZ & POP »

Notre confrère américain « Jazz & Pop » vient de publier les résultats de son référendum annuel auprès de ses lecteurs. En voici quelques extraits (les premiers noms cités sont ceux des jazzmen, les seconds ceux des popmen).

Musicien de l'année: Pharoah Sanders - Bob Dylan.
Disque de l'année: Tauhid (P. Sanders) - The Beatles.
Composition de l'année: Upper and Lower Egypt (P. Sanders) - Hey Jude.
Arrangement de l'année: Preview (Mike Mantler) - Hey Jude.
Trompette: Miles Davis - Randy Brecker.
Trombone: Roswell Rudd - Roswell Rudd.
Clarinette: Pee Wee Russell. Perry Robinson.
Alto sax: Ornette Coleman - Bunk Gardner (Mothers).
Tenor sax: Pharoah Sanders - Jim Pepper.
Baryton: Howard Johnson - Howard Johnson.
Flûte: Roland Kirk - Chris Wood (ex-Traffic).
Piano: Cecil Taylor - Nicky Hopkins.
Guitare: Larry Coryell - Eric Clapton.
Basse: Richard Davis - Jack Bruce.

Batterie: Elvin Jones - Ginger Baker.
Vibraphone: Gary Burton - Gary Burton.
Orgue: Jimmy Smith - Stevie Winwood.
Divers: Roland Kirk (manzello) - George Harrison (sitar).
Compositeur: Oliver Nelson - Lennon/McCartney.
Arrangeur: Oliver Nelson - Frank Zappa.
Chanteur: B.B. King - Bob Dylan.
Chanteuse: Aretha Franklin - Janis Joplin.
Groupe vocal: Swingle Singers - Beatles.
Grand orchestre: Count Basie - Mothers of Invention.
Petit orchestre: Pharoah Sanders - Beatles.
Curiosités: le succès total de Pharoah Sanders. Hendrix seulement sixième guitariste. Bloomfield sixième catégorie jazz et dixième catégorie pop. Les trois Cream premiers. Aretha Franklin première catégorie jazz et neuvième catégorie pop. Les Beatles sept fois premiers. Hendrix six fois cité, jamais premier. Les Stones sept fois. A noter que de nombreux jazzmen sont classés dans la catégorie pop, et vice versa. Peut-être n'y aura-t-il bientôt plus lieu de séparer les deux genres...

plus proche de l'ambiance du Monterey Pop festival (voir le film du même nom) que de la déconscience tranquille de la période de Juan-les-Pins. Enfin, et surtout, c'est depuis cette année la preuve irréfutable qu'on ne peut plus désormais négliger ni l'audience ni la musique pop, et qu'on en est pas pour autant tombé dans ce que certains musiciens nomment le « misérabilisme musical ». Puisse ce souffle nouveau franchir l'Atlantique et remonter la scène jusqu'aux bureaux des organisateurs de festival français. — F.-R. C.

épidémie happy day

Juin 68, Berkeley (USA). Trente filles, seize garçons et quatre musiciens, tous noirs, sont rassemblés dans la chapelle de l'Ephesian Church of God in Christ, le Northern California State Youth Choir, une chorale religieuse noire comme il y en a des centaines aux États-Unis, enregistre un album qui doit être vendu au bénéfice de la paroisse à la Convention du National Youth Congress, fin juin, à Cleveland. Betty Watson et Edwin R.

Hawkins, les co-directeurs du NCSYC, ont fait appel à La Mont Bench, propriétaire d'une petite boîte d'Oakland qui presse des disques pour les amateurs. Bench est venu avec son vieux Ampex double plate, et quelques micros rassemblés à la hâte. En deux heures et demie, tout est en boîte. A Cleveland, les choristes parviennent à vendre six cents disques et tout le monde rentre chez soi, ravi.

Mi-mars 69, Oakland (USA). John Lingel, public-relations d'une boîte de rock écoute quelques vieux disques de gospel poussiéreux. Naturellement il tombe sur celui du Northern California State Youth Choir, pressé par Bench, trouve ça « fantastique », et se précipite chez un copain, Abe « Voco » Keesh, disc jockey d'une station de radio locale, la KSAN-FM: les coups de fil d'auditeurs pleuvent et confirment le sentiment de Lingel: il tient là un tube. La tube la plus surprenante de l'année — pensiez-vous « marcher » dans le monde entier: « Oh happy day ».

Aussitôt la bataille s'engage pour savoir qui va distribuer le disque. Arthur Rapp, chapelain de cow-boy et bottles texanes, roussin et cheveux longs, PDG de Buddah Records, emporte un chèque de 50.000 dollars, pour avances sur royalties. Seulement, un peu gêné de sortir un disque de gospel sur sa marque pop Buddah, il crée un label tout exprès pour l'album: Pavilion Records. Un



EDWIN HAWKINS SINGERS
d'ailleurs et proceeds.

peu plus tard, quand il aura eu confirmation du succès mondial de « Oh happy day », il avouera que Pavilion — Buddah! De son côté, Edwin Hawkins, sans consulter Betty Watson, son associée, s'empresse de dédicacer la chorale et de lui donner son nom — le groupe devient les Edwin Hawkins Singers —, prétextant qu'on ne peut mêler à une chorale devenue commerciale le nom de son église.

La suite de l'histoire, comme souvent aux États-Unis baigne dans les dollars et les groats.

Très vite, la soliste de « Oh happy day », Dorothy Combs Morrison, possédée par son mari, quitte la chorale, signe avec Elektra et sort un disque (de rhythm & blues...). Betty Watson, s'estimant lésée, réagit en fondant un Southern California Youth Choir, enregistré et distribué par Dunhill Records. Buddah réagit, et au nom d'Edwin Hawkins, se porte en justice pour « concurrence déloyale ». La jeune Betty s'en moque et comme pour toiser les Edwin Hawkins Singers, invite Dorothy Combs à chanter

PUBS ET TUBES

Où peut-on se procurer le dernier disque de Sylvie Vartan, le dernier disque de Serge Gainsbourg? Nulle part. Ce sont pourtant les deux « tubes » de l'été. Deux bonnes chansons bien étonnées, bien enregistrées et que l'on entend à longueur de journée sur les postes périphériques. La première a débauté le 12 juin à 11 h 10, Gainsbourg (qui avait flâné le « tube » auparavant: « Je chante le dernier des tubes pour faire de la pub ». Puis le 11 juillet, à la veille de l'anniversaire des trois compositrices américaines sur notre satellite, Sylvie Vartan lançait: « Sur la lune, il est le premier, qu'est-ce qu'il a dit, qu'est-ce qu'il a dit... » Dans les deux cas, tout finissait par une marque d'apôtre. Or le charme des mélodies et l'opportuniste



SERGE GAINSBOURG
le premier à sauter.

des paroles ont créé une confusion dans l'esprit de nombreux auditeurs peu attentifs à la « chute » de ces messages publicitaires. Jamais ils ne trouveront cette chanson de Sylvie Vartan chez leur diaphane habituel: aucun enregistrement de « Qu'est-ce qu'il a dit » n'est en vente. Du coup, seule la bande magnétique de la chanson de J.-J. Debout et Roger Dumas est utilisée en radio. Le procédé a choqué certains (« Qu'est-ce qu'il a dit » vent pas chercher!) et provoqué des protestations de la part des maisons de disques. Celles-ci craignent que ces succès freinent la vente des autres disques des vedettes concernées, ou que les programmateurs-radio, comptabilisant cette publicité comme un disque normal, il y a pourtant,

belle lunette qu'aux États-Unis Ray Charles, Aretha Franklin, James Brown et Sister Sledge prêtent leurs voix à la plus grande marque de sodas du monde. En France, c'est Serge Gainsbourg qui, le premier (ce n'est pas surprenant), a accepté de sauter le pas, entraînant Sylvie Vartan dans son sillage. Du reste, Claude François, Johnny Hallyday et d'autres suivront. Pour d'autres marques d'apôtre, Gainsbourg, lui, est un récidiviste: il y a longtemps qu'il chante les Harley-Davidson, les Kleenex ou les Ford Mustang, sans être rétribué. Pour les autres, c'est une bonne affaire, puisque Mme Hallyday et ses composantes ont touché le somme forfaitaire de cinquante mille francs pour l'enregistrement, en deux exemplaires, de ce tube d'un nouveau genre.

« Oh happy day » avec sa chorale, lors d'un concert public. Etc., etc. On est évidemment bien loin du titre évangélique de l'album paroissial de la petite chorale de Berkeley: « Let us go into the house of Lord ».

L'épilogue « Oh happy day » gagne très vite toutes les maisons de disques. On ressort du gospel à tour de bras. Le prochain single des EHS, « Ain't it like him » de Hawkins, et « Lord, don't move the mountain » de Mahalia Jackson, est déjà sous presse. En France, on traduit le tube et on en fait x versions absolument inconsummables, en espérant que Dieu n'aura pas trop de mal à reconnaître ses enfants.

Mieux, on s'aperçoit que le frère de Dorothy Combs est à Paris. Il s'appelle Bill, c'est lui la vedette noire de « Hair ». Son talent est à ce point évident qu'il a, du jour au lendemain, plusieurs managers. Tout ça parce qu'il a signé un jour — il ne sait plus à qui — un malheureux petit bout de papier. Son premier disque vient de sortir et il est produit par Danyel Gérard. Pour la suite, on prévoit sans doute un ou deux groats et ce mois-ci un enregistrement de Bill Combs avec une chorale de cent unités. La boucle est bouclée. Le gospel sera en odeur de sainteté pour la rentrée. Les contes de fée ont quand même une curieuse saveur en l'an de grâce 1969.

— F.-R. C.

saada souvenirs

Norbert Saada est gravement malade. Son mal — « Je passe mon temps en avion » — est incurable. Dès qu'il y a deux ou trois jours de libre, il part. N'importe où. Histoire de voir ce que se passe ailleurs, et d'en ramener des idées. Des États-Unis, il revient bourré de bonnes intentions (se lancer dans la production de groupes pop pour les marchés anglais et américains), les oreilles encore bourdonnantes de tout ce qu'il a entendu et écouté là-bas, les joues encore rouges des « clagues » et des « pains » qu'il a pris dans la figure. Et d'abord les Blood Sweat &

The London Gleaner

NORBERT SAADA
RECEIVES OVATION AT PALLADIUM!

London's Limitless Highlights

Buckingham Palace

GADGET JOURNALISTIQUE...
...ou les rêveries d'un producteur

Tears. « C'est de la folie là-bas. L'Hollywood Bowl (une salle de 10.000 places), c'est complet un mois avant leur passage. Les chanteurs, ça n'intéresse plus personne, c'est fini. Maintenant, ce sont les groupes. Et ils ont compris le système, ils sont très chers. J'en ai vu qui demandaient trois ou quatre cent mille dollars de prime, avant de signer avec les maisons de disques (c'est-à-dire avec CBS ou Atlantic). Mais ce qui est frappant chez ces jeunes types, c'est qu'ils cherchent quelque chose. Ils sont musiciens jusqu'au bout des ongles: ils ont écouté, joué du jazz, ils connaissent tout, le swing, les harmonies, le rentre-dedans. Ce qui est fabuleux aussi, c'est l'honnêteté qu'ils ont envers ce qu'ils font. Al Kooper, par exemple. S'il est parti des Blood Sweat & Tears, c'est pas pour le fric, mais pour des questions musicales. Ou Frank Zappa: il a fait des arrangements pour les Animals. Eh bien il ne souhaite qu'une chose, c'est que leur disque soit n° 1. En France, un truc comme ça, c'est inconcevable. « Affolant » aussi, le happening-anniversaire de « Hair » à Central Park: 150.000 personnes! Andy Williams, le crooner typiquement américain est venu. Il a chanté avec la troupe de « Hair ». Et le public ne l'a pas viré. Il n'était pas venu pour se faire de la publicité, non. Il était là parce que les chanteurs américains, ce qui les intéresse, c'est faire le boulot, bosser ensemble, prendre leur pied. Ils ne se tirent pas dans les pattes comme ici ». Bien entendu Norbert Saada est allé à Harlem. « On était les seuls blancs. Ma femme Tina, Michel Colombier, et moi. Pour voir Sam and Dave, chez eux, à l'Appollo de Harlem. Avec Carla Thomas, Booker T. Jones etc... C'était fan-tas-tique! ».

Analysant tout en « sondeur » professionnel, Norbert Saada a remarqué que le public aussi réagissait différemment. « Ils aiment la chanson. Vraiment. Ils vivent avec. Dans les rues, tous les gosses se baladent le transistor collé à l'oreille. Ils écoutent la radio sans arrêt. « Music and news », c'est tout. La télé, ils s'en foutent. Prends le concierge de l'hôtel où j'étais descendu: un type d'une trentaine d'années. Je lui demande où je peux trouver des places pour les Blood Sweat & Tears: « Quoi! Ils sont ici? Faut que j'aille prendre mes places tout de suite », et le gars disparaît. Tu t'imagines ça, à Paris, au Ritz? ».

Norbert Saada a vu Jimi Hendrix, qui touche dix briques tous les soirs, même depuis que l'« Expérience » est dissoute. Puis les Fifth Dimension, Ray Charles, Sonny Rollins, etc... Et un groupe « dément », qui n'a pas encore fait de disque: une violoniste pop, cheveux longs, débraillée, qui joue torse nu, soutenu par quatre cuivres et une rythmique. « Affolant, le type. J'ai voulu l'engager, mais CBS était déjà sur le coup, avec une longueure d'avance sur Atlantic! ». Enfin, en bon touriste, il a consacré une journée à Las Vegas, où le même soir on peut écouter Tom Jones, les Platters, Harry Belafonte, Barbra Streisand, Sonny and Cher, Louis Prima... annonces par des néons de 50 m de haut. Et bien sûr, il a pu vérifier ce que nous imaginions aisément: que « Dylan est un pape, José Feliciano une énorme vedette, et Johnny Cash le tube du moment ».

Voilà. Et les voyages forment la jeunesse (et Saada), la morale de son expédition est que « Là-bas, ça bouge, il se passe quelque chose. Mais parce que je suis quand même un grand optimiste, je crois qu'il va bientôt se passer quelque chose en France aussi ».

martin circus

Le disque français incontestablement le plus remarqué cet été est celui des musiciens du Martin Circus, un 45 t avec « Tout tremblant de fièvre » et surtout « Barbe bleue ». Aussi ont-ils été choisis pour clore les rencontres de Pop-Music qui se dérouleront à la Porte de Versailles, dans le cadre du Salon de la Radio. L'on y verra en effet: les Froggsters, le samedi 30 août; les Devotions, le dimanche 31 août; Vigon et les Lemons, le lundi 1^{er} septembre; Alan Jack Civilization, le mardi 2 septembre; le Triangle, le mercredi 3 septembre; Doc Dail, le jeudi 4 septembre; les Variations, le vendredi 5 septembre; les Holly Guns, le samedi 6 septembre; le Zoo, le dimanche 7 septembre; et, enfin donc, le Martin Circus, le lundi 8 septembre.

Le Martin Circus a décidé, du moins, ce sont eux qui l'affirment, que « tout était parti pour bien changer », que la Pop-Music de chez nous ne tournerait plus en rond, ne copierait plus ce qui venait d'outre-Atlantique ou même d'outre-Manche, malgré le Marché Commun... Leur recette: la richesse des timbres vocaux allée à une orchestration qui n'est plus un accompagnement dans le sens habituel du terme mais un complément. Mais au fait, qui est le Martin Circus? Demandez au Baron et il vous répondra qu'il connaît bien Lerol, Jean-François de son prénom, batteur de profession...

Jean-François Lerol a eu 20 ans le 14 août dernier. Il est brun, porte souvent des chaussures de tennis (bien qu'il préfère faire du vélo...), et écouter les oiseaux, ses musiciens favoris. Tout comme Lerol, Borowsky a un double prénom: Paul-Jean: 55 kg, 1 m 69, une devise: « Rester calme ». Son désir est de ne jamais s'ennuyer. Il déteste les gens anglois, la mauvaise cuisine, et apprécie Ray Charles, Dylan, Richie Havens, les Mothers,



MARTIN CIRCUS
rester bas.

Coltrane, Stravinsky, Miles Davis, Boris Yvan, Camus, Einstein, son orgue et rêver quand il en a le temps. Gérard Piani est autodidacte, luttant pour la liberté, la justice et la nature. Aussi l'amour est-il sa distraction favorite. « Hôni soit qui mal y pense » est la devise du fondateur du « Circus à Martin » qui chante et joue de tous les instruments à vent. Blond aux yeux bruns, des études désastreuses, Bob Braud est le bassiste du groupe. Il joue longtemps en compagnie d'un autre Braud, mieux connu sous le pseudonyme d'Alan Jack et originaire de Tours comme lui. Malheureusement pour Alan et Piani, Bob déteste une chose dans la vie, les chefs d'orchestre; par contre il adore écouter les oiseaux, penser à la mort et lire Nietzsche. Suivant Braud, Patrick Dietch, 22 ans, guitariste, chanteur, compositeur, n'a qu'une ambition: rester

beau; aussi passe-t-il une bonne partie de son temps en smoking à se regarder dans un miroir, une blonde au bec, un disque d'Hendrix ou de Zappa en fond sonore. Ainsi tourne le Circus à Martin, fortement soutenu par des gens comme micky Jones, Gérard Hugé et Sam Bennett qui en a fait les chouchous de son Banc d'Essai sur Europe 1 et du Rock And Roll Circus qui, lui, se situe Rue de Seine en plein Saint-Germain-des-Près. — JACQUES BARSAMIAN.

rolling
stone

ROLLING STONE
l'appui de Mick Jagger.



Son succès, le journal le doit à la compétence de ses rédacteurs, à l'ambition et au flair de son fondateur John Wenner, 23 ans. Celui-ci eut l'idée de créer un nouveau périodique de rock, en 1967, alors qu'il était sans travail. Il avait collaboré à la célèbre revue underground « Ramparts » et pensait qu'il pourrait faire quelque chose de neuf, dont les gens avaient consciemment besoin. Son art de la mise en scène et de la publicité l'ont beaucoup aidé: un de ses premiers numéros annonçait « Quarante pages de sexe, de drogue et de frissons ». À ses abonnés de Noël 68, il offrit la biographie des Beatles. Il eût même l'idée, une autre fois,



OPÉRATION PMR

L'opération PMR a vu son apogée sur le rôle d'Aur (le 7 août à Cannes) avec des défilés de majorettes, avions traînant des banderoles, zénits automobiles et skieurs nautiques, descentes de parachutistes, etc. Une promotion étonnante pour attirer l'attention sur le concours CBS « Rock à l'air » nous reparaîtrons bientôt, également une opération remarquablement menée pour le bien de la pop-music puisque les disques se rapportant au concours battent des records de ventes.

de leur envoyer des fumigènes « pour terminer les mégots de cigarettes à la marjuana ». Les journaux rivaux lui ont tous prêté la faille ou lancé l'accusation d'être un journal commercial. A quoi Wenner a répondu que « Rolling Stone » payait ses factures, ses collaborateurs et sa rédaction. Ce que déplorait autour les jaloux, c'était la qualité des articles, l'ambition des reportages, le sens de l'exclusivité (la première publication mondiale de la célèbre photo de John Lennon et Yoko Ono nus, une enquête très documentée sur la conduite prétendue obscène de Jim Morrison (des Doors) à Miami, ou un supplément de vingt pages sur la révolution dans les campus, par le journaliste de la Nouvelle Gauche américaine Michael Rossmann. De la même façon, « Rolling Stone » a parlé des courses de dragages, du tremblement de

terre de Californie aussi bien que du dernier film (américain, pour la première fois) d'Armstrong, avec une longue interview du célèbre maître en scène. Bien sûr, le fondement du journal reste la pop-music, traitée avec un réel sens du journaliste, avec intelligence et passion, par une équipe de jeunes rédacteurs pour qui le rock est devenu un mode de vie.

Homme d'affaires quand même, Wenner a récemment ouvert un bureau à Londres. Avec l'appui financier de Mick Jagger, il va faire imprimer le journal en Angleterre pour le diffuser ensuite dans toute l'Europe. — F.-R. C.

tremplin
des
jeunes

Le Tremplin des Jeunes, qui s'est déroulé du 5 au 26 juillet à l'Alcazar Dancing de Rennes (Pas-de-Calais) sous le patronage de Rock & Folk, des amplis Sound City et de la maison Messiaen-Musique de Lille, a vu triompher The Sound de Paris suivi de Think Now de Lille, Little Bob et le Crazy Road du Havre et enfin du Nashville Group, un ensemble local.

Le « Sound » fut formé après le service militaire de Robin Connors et de Guy Feuille qui sont respectivement bassiste et chanteur rythmique. Alain Crépin était soliste et Jean-Paul Mettier, batteur. Après avoir joué plusieurs mois dans l'Oise dans un dancing, ils font leur apparition en janvier 1969, au Golf Orcut où ils sont classés meilleur groupe de blues du mois; ils font de nombreux galas dans toute la France notamment à Rochefort/Yvelines avec deux groupes célèbres, les « Bee-Gees » et les « Marbles » et à Lyon avec Herbert Leonard. Ils sont produits par Barclay où va bientôt sortir leur premier disque.



Keith Emerson (Nice), Roger Daltrey, Keith Moon, Pete Townshend.

super festival pop à plumpton

PLUMPTON, 11 août.

Ma première matinée, je l'ai passée à Picadilly Circus, place célèbre entre toutes, prise d'assaut cet été par les cheveux longs et les jupes courtes... Mais le plus important à Picadilly, c'est qu'on y est fan de Pop-Music et qu'on y lit Melody Maker, Disc, Record Mirror et New Musical Express. A la une des hebdomadaires musicaux cette semaine: la rentrée d'Elvis Presley à Las Vegas et son éventuelle venue à Londres, la montée en première position des ventes d'albums du dernier Jethro Tull, « Stand up », et surtout la sortie des premiers enregistrements des Humble Pie, groupe constitué de quatre des plus beaux garçons pop: Steve Marriott, ex-Small Faces, à la guitare; Pete Frampton, ex-Hend, chant et guitare; Greg Ridley, ex-Spooky Tooth, basse; Jerry Shirley, batteur de 17 ans. Aussi ai-je retrouvé chez Immediate, leur firme de disques, Noël d'Albo (frère du chanteur Mike) qui m'a donné leur 33 « As safe as yesterday is » et leur 45 « Natural born bugie », dont je dirai comme Penny Valentine, critique de Disc & Music Echo, qu'il n'est en rien décevant, quoique dans la lignée d'un Honky tonk woman » des Rolling Stones ou « Ballad of John and Yoko » des Beatles. Mais le but de

mon séjour britannique demeurerait tout « The 9th National Jazz & Blues Festival », se déroulant les 8, 9 et 10 août à Plumpton, un champ de courses dans le Sussex. Ce Festival organisé par le Marquee et Harold Pendleton avait déjà reçu les années précédentes les Yardbirds, les Animals, Long John Baldry, Eric Clapton, Jethro Tull et bien d'autres...

Aussi, comme des dizaines de milliers de gens de mon âge, me suis-je retrouvé en ce vendredi 8 août à Plumpton en pleine fête, une fête où il y avait de nombreux stands vendant badges, bagues, posters, disques, T-shirts, Fish and Chips, cigarettes et autres consommations... J'étais dans le village au milieu duquel il y avait une grande tente « The Marquee Club » où passaient East of Eden, un groupe qui venait de démarrer son show à la manière d'un concert classique, le violoniste ayant accordé son instrument de façon peu discrète, il convient de le souligner. Ce violoniste était entouré d'un guitariste, un bassiste, un batteur et un saxophoniste. La sonorité de l'East of Eden est orientale, sauvage, africaine parfois; elle vous entraîne dans une véritable jungle pleine de lianes, de fauves... Le soliste et le sax sont typiques: barbus, « enchaînés », on dirait des vieux

« quakers ». Les trois autres paraissent plus jeunes. Leur deuxième morceau se termine comme un vol d'avion qui laisse place à une partie vocale très bien emmenée. Au titre suivant le sax saute au milieu des spectateurs et joue en communication totale avec ceux-ci.

Mais la plupart des gens étaient devant l'Arena, un immense podium où se produisait le pianiste de jazz Keith Tippett, qui a un ensemble évoquant les meilleurs instants passés en compagnie des Mothers Of Invention de Frank Zappa. Dans l'un de leurs morceaux, ils reprennent le thème de « In a gadda da vida », comme quoi Pop et Jazz sont plus que jamais réunis dans un sens comme dans l'autre... Au sein des Blossom Toes qui le suivent, le rythmique et le batteur des Ingoes, un groupe qui se produisait au Bus Palladium il y a quelques années. Ils sont plus que jamais dans le coup avec « Love bomb » et « Peace loving man » dans lequel le héros de l'histoire explique qu'il aime la paix parce qu'à cinq ans, sa mère lui apprit que son père était mort à la guerre, puis il s'attaque à la politique américaine.

Les Soft Machine attendaient beaucoup de ce Festival, et malheureusement leur passage ne dura que six minutes,

l'électricité ayant sauté par deux fois alors qu'ils étaient sur scène. Le batteur Robert Wyatt en fit une crise de nerf, tapant dans sa batterie comme un sauvage avant d'aller s'effondrer en pleurs dans une voiture. Sean Murphy, leur manager, me dit: « Robert est excessivement déçu, nous avions annulé toute une série de galas à travers l'Europe pour venir à Plumpton, et maintenant tout est foutu... » Au Village, un gong annonça l'entrée dans l'arena du Pink Floyd avec « Set the control to the heart of the sun », chanté par le compositeur-bassiste Roger Waters, un morceau fabuleux, extrait de l'album « Saucerful of secrets », dans lequel l'angoisse monte de seconde en seconde... Puis la musique devient proche de « L'odyssée de l'espace ». Le soliste paraît lire sur les cordes de sa guitare quelque message divin, et la frénésie reprend... « Simple eyes », le second morceau, chanté par David Gilmour, est à la fois émouvant et sauvage. « The journey » débute par des bruits d'oiseaux et une guitare quasi country, voire folk à la Dylan; le morceau possède l'intensité des meilleures œuvres de Bob...

La journée de samedi était dédiée en bonne partie au Blues. Un blues dans lequel les Anglais sont devenus des rois, c'est le cas du Spirit de



pas d'obstacles avec

JBLansing

- garantie totale de deux ans
- puissance démentielle
- rendement extraordinaire
- 9 modèles pour : guitare, guitare basse, sonorisations, orgue, orchestre, accordéon.

Une documentation vous sera envoyée gratuitement en écrivant ou téléphonant à

AURIEMA FRANCE*

98, Bd Victor Hugo, 92 CLICHY Tél. : 270-80-30

*Agent général JBLansing

John Morgan, l'un des nouveaux groupes favoris du Marquee qui commence par « I want you » avec une super introduction à l'orgue, relayé par la batterie. C'est le style de Blues que jouaient Graham Bond et John Mayall dans les années 63-64 alors que le grand public était tout aux Beatles et autres Stones. Dans « Standing at the station », un blues traditionnel, Morgan raconte comment sa fiancée a pris le train avec tout son fric... Dans le titre suivant, il pianote à la manière de Memphis Slim ; puis laisse sa place à l'Aynsley Dunbar Retaliation, meilleur que jamais depuis l'arrivée de l'organiste Tommy Eyre. Leur batteur Aynsley Dunbar est incontestablement l'un des plus grands percussionnistes européens. Quand à Victor Brox, le chanteur, il joue de divers instruments : flûte, violon, trompette tibétaine... L'Aynsley Dunbar Retaliation interprète quatre morceaux : « Ride let it ride », « Down down down », « Sugar on line » et « That's the way ». Yes, qui lui succéda provoqua une certaine ambiance juste avant l'entrée des Chicken Shack qu'étaient venus voir leur ancienne chanteuse Christine Perfect et leur producteur Mike Vernon. Mike vient de sortir un nouvel album du Fleetwood Mac sur lequel sont réunies toutes les meilleures plages du groupe de Peter Green. Cet album s'intitule « The pious bird of good omen » et la pochette représente une bonne sœur... enceinte tenant dans ses mains un grand oiseau blanc. Les Chicken Shack avait participé l'an dernier au Festival avec Christine ; cette année Paul Raymond la remplaçait à l'orgue. Le soliste Stan Webb, vêtu d'une redingote rouge, se déchaîna dès le premier titre, « Trouble is my name », un blues classique bien joué, typique du Blue Horizon Sound. Suit un blues lancinant « Starlight » au cours duquel Webb démontre qu'il est bien la vedette du Chicken Shack en tirant sur les cordes de sa

guitare d'une manière dont il a bien le secret... Avec les Who, nous avons droit d'entrée à la super saturation dans « Carry Ann ». « Can't explain » nous ramène cinq ans en arrière. D'ailleurs, ils sont tous comme avant, sauf le chanteur Roger Daltrey qui a maintenant des cheveux très longs bouclés. La démente atteint son sommet dans « Fortune teller ». Puis le soliste Pete Townshend fait, avec un accent cockney, quelques pitreries avant d'annoncer leur Opera Rock « Tommy » dont ils jouent bon nombre d'extraits : « It's a boy », « Pinball wizard », « I'm free », « Tommy's holyday camp » ; mais aussi des classiques du rock comme « Summer time blues » de Cochran, « Shakin' all over » de Johnny Kidd, et enfin « Substitute ». Que dire du passage des Who ? Qu'ils ont prouvé que sur le plan du répertoire, ils venaient de faire une remontée spectaculaire et que scéniquement, le délire de la foule en fait foi, ils peuvent être classés en première position. C'est du moins l'avis de Giorgio Gomelsky, manager de Julie Driscoll et « monsieur » qui a découvert les Stones et les Yardbirds. Giorgio me ramena au Speakeasy de Londres où j'ai retrouvé le manager du club Tony Howard en pleine conversation avec Jean Georgakarakos et Jean-Luc Young. Le sujet : l'éventuelle possibilité d'un Festival de blues à Paris en octobre... Une affaire à suivre. A Plumpton, de nombreux jeunes gens étaient restés dans leurs tentes. « Si un garçon et une fille veulent coucher ensemble, comment pouvons-nous les en empêcher, avaient déclaré les organisateurs qui ajoutèrent : Et de toutes manières, il est bien difficile de reconnaître un mâle d'une femelle ici... » Les Pentangle, eux, démontrèrent qu'ils constituent le groupe folk le plus solide actuellement en Angleterre. Ils interprétèrent un spiritual « No

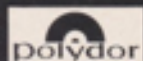
more my love » au cours duquel le batteur fit un solo impressionnant ; le bassiste, pour sa part, utilisa son instrument comme un violon. Ce groupe typique des campus américains termina avec « Bruton town », un traditionnel anglais, « Hunting song » et surtout leur morceau fétiche « Pentangling », paru sur un album dans notre pays en décembre dernier. Les Pentangle cédèrent leur place au groupe de Keef Hartley, autre ancien batteur de John Mayall, garçon gras aux cheveux longs, barbu, et portant aussi un chapeau. Keef a dessiné sur la peau de sa batterie une tête de peau rouge, comme la sienne figurant sur son album « Halfbreed ». Keef est accompagné par Miller Anderson, chanteur-guitariste ; Peter Dines, organiste ; Spit James, guitariste et Gary Thain, bassiste. La musique que joue le Band d'Hartley est un blues à influence orientale, tout en demeurant très proche de ce que fit Mayall avec « Barewires » l'an dernier. La musique que joue le Bloodwyn Pig, par contre, serait plutôt du rock progressiste. C'est carré, mais aussi très dur. Personnellement, j'aime beaucoup. Le Bloodwyn Pig, qui a sorti un très bon 30 cm « A head rings out », celui avec la tête de cochon, est constitué de Mick Abrahams, guitare-chant ; Jack Lancaster, flûte, violon, saxophone ; Andy Pile, basse et Ron Berg, batterie. Ils ont joué « See my way », « Cat squirrel », un instrumental que connaissent tous tous les fans des Cream. A la fin, Abraham annonça qu'il aime beaucoup le rock, Little Richard et interpréta un morceau dans ce style, « Send me love ». Ils furent rappelés pour jouer « Summerday » qui figurera sur le prochain simple 45 t. Ecletien, un quintet avec une chanteuse noire et un vibraphoniste, apporta un peu de détente dans cette atmosphère surchauffée par la musique, et

le soleil aussi... Tout comme l'orchestre de Chris Barber qui interpréta du jazz dans la meilleure tradition, mais aussi du blues ; tandis que le groupe hollandais Cuby and the Blizzards cassait la baraque au Village. A l'Arena, le Pop reprit sa place avec Family, groupe dirigé par le chanteur Roger Chapman, qui a beaucoup de présence, un soliste, un saxophoniste-flûtiste, un batteur et surtout le bassiste John Weider, ex-musicien de Johnny Kidd et d'Eric Burdon. Family, qui a la particularité d'avoir un soliste qui joue de la guitare à double manche, fait une musique qui sort des profondeurs de l'Underground, tout comme la troupe londonienne de la comédie musicale Hair qui nous proposa « Aquarius », « Hair », « I got life », « Let the sunshine in ». Après son passage, la chanteuse Linda Kendrick posa pour Ducourant et me raconta qu'avant Hair, elle avait sorti plusieurs disques chez Philips et qu'après Hair, elle comptait se lancer dans le cinéma. Mais déjà la foule applaudissait, comme le font les supporters d'une équipe de football, trois noms : Emerson, Davison et Jackson, en un mot les Nice auxquels s'étaient joint pas moins de 40 musiciens classiques à la tête desquels figurait le chef d'orchestre du New York Symphony Orchestra, Joseph Egar, qui s'était déplacé en Angleterre spécialement pour cet événement. Keith Emerson se déchaîna sur son orgue comme le fait Hendrix avec sa guitare. Des militaires écossais en grande tenue firent une brève apparition nous laissant en souvenir quelques notes de cornemuses. Mais le sommet vint lorsque les Nice et le grand orchestre alliérent « America » et Prokofiev... « It all ended Nice », tout se termina en beauté avec ce clou du Festival qui confirma la réconciliation entre les interprètes de Pop-Music et ceux de la musique classique... — JACQUES BARSAMIAN.

Mick Abrahams, Aynsley Dunbar, Pink Floyd, Stan Webb, Pentangle, Bonzo Dog Band.



NOUVEAUTES SEPTEMBRE



MARBLES

"I can't see nobody"
421.468



"CHE !"

Bande Originale du film
421.470



JAMES BROWN

"Mother Popcorn"
421.466



BRIAN AUGER & THE TRINITY

"What you gonna do ?"
421.461



LE LIEVRE

"J'ai vu ton visage"
421.467



THUNDERCLAP NEWMAN

"Something in the air"
421.472



ROBIN GIBB

"Saved by the bell"
421.469



SERGIO MENDES & BRASIL '66

"The Dock of the Bay"
210.076



rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Serge Gainsbourg, Jane Birkin	1		Daniel Czap/Asa Press
R & F Actualités	3 à 10		
Programme 69-70	3, 4, 5	F.-R. Cristiani	J.-P. Leloir
Blood, Sweat & Tears	5, 6	—	CBS
Classiques et tubes	6	—	J.-P. Leloir
Newport	7	—	Melody Maker
Edwin Hawkins Singers	8	—	
Pubs et tubes	8	—	J.-P. Leloir
Norbert Saada	9	—	
Martin Circus	9, 10	J. Barsamian	X
Rolling Stone	10	F.-R. Cristiani	
Plumpton	11, 13	J. Barsamian	Bruno Ducourant
Courrier	17, 19, 21		
Télégrammes	21	J. Barsamian	
Organistes pop	22 à 28	Ph. Paringaux	PIP, 24 à 28: Leloir
Filles à musiciens	29 à 31	F.-R. Cristiani	Gilbert Nencioli
More	32, 33	Ph. Paringaux	X
Discothèque rock	34 à 40	J. Barsamian	J.-L. Rancurel
Chuck Berry	35, 36		J.-P. Leloir.
Littérature Beat	41 à 45	D. Buisson	J.-P. Leloir
Gainsbourg	46 à 50		J.-P. Leloir
Antibes	51, 53		J.-P. Leloir, Serge Dutfoy
Disques hors étoiles	55, 57, 59, 60		
Hit-Parade	56		
Disques du mois	61, 63, 65, 66		

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 32, septembre 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.

Etranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Korchlin et Jean Tronchet.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

Directeur: Robert Baudelet. Rédacteur en Chef: Philippe Korchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchet.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Beima.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.

LE METIER

magazine mensuel d'information destiné aux professionnels du disque, de l'édition musicale, de la musique, de la radio, de la télévision et du show-business paraissant le 15.

UN DISQUE DANS LE MÉTIER

A titre promotionnel, Philips offre aux lecteurs du Métier un disque (encarté dans le n° d'août-septembre) de Jethro Tull/Aphrodite's Child.

ABONNEZ-VOUS

BULLETIN D'ABONNEMENT
(à remplir ou à recopier)

Nom :

Prénom :

Profession :

N° : Rue :

Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 virements) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

Je désire que mon abonnement débute avec le n° de 1969.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

LE ROCK STORY CLUB
présente le 13 septembre
à SELONCOURT (25)

1969 POP & BLUES FESTIVAL

French Underground Movement
avec

LES INCRÉDULES
THE BLACK ANGELS
THE SKIFFLE GROUP
LES CARBONARDS

L'ALPHABET

L'INTROVERSION L'EXPRESSION

LIGHT-SHOW, POP-POEMS,
GO GO GIRLS

Programme et un billet participant à un tirage au sort (disques à gagner) expédiés sur demande contre 2 F en timbre à RSC, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt.

ENTRÉE GRATUITE: Marché
couvert, 25-SELONCOURT (près
de Montbéliard)

COURRIER DES LECTEURS

Qui est Brian?

« Un jour viendra certainement où l'on reconnaîtra enfin tout ce que la musique de notre temps doit à des groupes comme les Soft Machine. Mais ce jour-là, il sera peut-être trop tard. »

Cette phrase de Philippe Parlingaux m'a beaucoup fait plaisir, car j'aime immensément la musique des Soft Machine. Cette musique personnelle, riche, parfois délirante, c'est le cas de « Why am I so short » et de « So bout if at all », et même lancinante pour « Why are we sleeping ». Enfin, elle échappe à toute classification, ce qui est étonnant : ce n'est pas vraiment de la pop-music, ni de la musique classique mais elle se rattache légèrement au jazz. Est-ce une nouvelle forme de musique? Il s'en libère une atmosphère formidablement belle qui nous laisse une forte impression.

Mais je voudrais savoir combien sont au juste les Soft Machine? Depuis le départ du guitariste David Allen, j'en connais trois : Mike Ratledge (orgue), Kevin Ayers (bassiste), et Robert Wyatt (batter) Qui est donc Brian Hopper? Je sais qu'il a écrit des morceaux de Soft Machine, mais ne joue pas d'instrument dans leur dernier 30 cm.

Cela dit, la cohésion de ces trois musiciens est exceptionnelle et Soft Machine mérite que l'on lui accorde célébrité! Bruno Marois, 1, rue de la Bourie-Blanche, Résidence « Les Lilas », 45 - Orléans.

R : Brian Hopper a remplacé Kevin Ayers. On peut l'entendre dans le second album du groupe, bientôt publié en France.

Bonnes Boîtes

Tout d'abord un grand « Merci » pour votre revue que je considère comme la meilleure, tant du point de vue des sujets d'articles que sur le plan de la critique. Cela change des bouquins à la guimauve, qui font office de carnet rose et qui ignorent trop souvent la technique musicale. Je voudrais profiter de cette lettre pour vous demander un renseignement : pourriez-vous m'indiquer les adresses des boîtes parisiennes où il serait possible d'aller écouter des groupes d'avant-garde, etc... La majorité des boîtes de notre capitale n'étant que des temples du « Rn, B », où la musique ne fait plus office que de métronome, j'aimerais bien voir et entendre des gens qui, eux, travaillent et cultivent un art. Peut-être vous paraîtrai-je peu au courant, mais étant donné ma position actuelle (j'effectue mon service militaire), les informations me sont assez rares. André Poirion,

R : « Rock and Roll Circus », rue de Seine.

Pourquoi Sacha?

En achetant le n° 31 d'août, j'ai lu et apprécié tout à tour les Rolling Stones, les Who, Hyde Park, etc...

Quand, avec un haut-le-cœur, je reçois brutalement dans le regard la face sirupeuse de Sacha Distel, garçon de café (à qui il manquait le nœud papillon, cette fois-ci) son sourire conventionnel ne m'a absolument pas touchée.

Que s'est-il donc passé?... Je ne comprends pas. Pourquoi faut-il que même dans une revue comme la vôtre qui est presque parfaite, il y ait un représentant de la Grande « Armada » française?... Les autres revues, ça passe, mais pas Rock & Folk!...

Comment peut-on mettre côte à côte, Rolling Stones ou Who avec l'auteur du très spirituel « Il faut toujours, toujours garder sa bonne humeur » et l'accompagnement « Ta ga da tsoin... » etc... (et j'en passe).

Je pense que cette constatation n'est pas seulement un avis personnel, c'est un déraillement ennuyeux sur la route claire, à ce compte-là offrez-nous Sheila ou les profonds chagrins que nous confie la très émouvante Mireille Mathieu!... Je suis à peu près sûr que je ne suis pas la seule à avoir éprouvé ce sentiment... Mais tout cela dit gentiment et sans trop d'éclats.

J'aimerais une réponse et la publication de ma lettre (mais voudriez-vous me publier?...?). Amicalement.

Nicole Roux, 21, bd Étienne-Solar, Saint-Joseph, 13 - Marseille IV.

R : Nous avons parlé d'artistes venant du jazz, même s'ils ont évolué par la suite.

Pourquoi les musicoramas?

Après avoir lu le dernier R & F je me demande si c'est encore le grand bouquin de Pop-Music qu'il était ou un bouquin de douce musiquette pour jeune fille ayant raté sa croissance. Au fil des numéros le bouquin déperit, dans peu de temps vous consacrerez 30 pages à Sheila (qu'aiment tant les mères de famille. C'est vrai, elle est bien cette petite...) et 20 pages à Adamo (qu'aiment tant les vieilles filles). Heureusement ce mois-ci vous avez eu un sursaut d'énergie en parlant des Stones (faut dire que cet article était nécessaire). Mais que vous donniez 7 pages à des Musicoramas de Paris, alors là, zéro! Vous feriez mieux de donner ces si précieuses pages à des groupes tels que King Crimson,

Une création appelée
à avoir un grand
retentissement...

GEORGE HAYMAN



BATTERIES
GEORGE HAYMAN

« LA RÉVOLUTION DU SON »

Sonorité accrue par
un revêtement spécial
à l'intérieur des fûts

CATALOGUES GRATUITS
SUR DEMANDE



Enfin l'heureuse
réapparition des baguettes
« RINGO STARR »
bouts nylon et 5 autres modèles



Les batteurs les plus
exigeants seront comblés
par la qualité et la
solidité du bois

IMPORTATEUR EXCLUSIF - GROSSISTE :
E.S.M. CORPORATION
Tél. (94) 94-89-83
72, boulevard Staline
83 - LA SEYNE-SUR-MER

Le meilleur en POP MUSIC



THE MOTHERS OF INVENTION
"Bizarre"
Album de deux disques 33 t 30 cm Stéréo Universelle CRV 2009 (Reprise)



THE GRATEFUL DEAD
St. Stephen - Dupree's diamond blues, etc... 33 t 30 cm Stéréo SLPW 1558 (Warner Bros)



THE FOUNDATIONS
"Digging"
My little chickadee - A penny, sir, etc... 33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLXPY 385 (Pye)



SPIDER JOHN KOERNER
"Running Jumping Standing Till"
Red Palace - I ain't blue, etc... 33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLX 367 (Elektra)

Kings of pop Music



VOL. 1
Lonnie Mack - The Doors - David Ackles - MC 5 - Rhinoceros - The Butterfield Blues Band - Delaney and Bonnie - Love 33 t 30 cm Stéréo SLVLXK 389 (Elektra)

VOL. 2
The Doors - Love - Ars Nova - The Butterfield Blues Band - Tom Rush - Earth Opera - Tim Buckley - etc... 33 t 30 cm Stéréo SLVLXK 390 (Elektra)



DELANEY & BONNIE
33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLXK 383 (Elektra)
When the battle is over - Get together 45 t FASHION INT 80189



THE DOORS
33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLXK 387 (Elektra)
Easy ride - Tell all the people 45 t FASHION - INT. 80.193



THE FOUNDATIONS
33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLXK 351 (Elektra)
Kick out the jams - Motor city is burning 45 t FASHION - INT. 80.175



BRIAN BURD
33 t 30 cm Stéréo Universelle CLVLX 382 (Vogue)
Fever - In the upper room 45 t FASHION - V.45.163

Screw, Liverpool Scene, et qui auraient besoin d'être connus en France car chacun vaut bien 10 Beach Boys ou 10 Richie Havens. Dire que vous parlez encore de Sacha Distel qui croit toujours faire un tube avec ses scoubidous, là, vraiment, ça me dépasse. Vous auriez mieux fait de rallonger l'article des Stones ou des Who. Je ne crois pas que vous publierez cet article, car je crois qu'il représente la vérité.
Daniel Groensteen,
23, rue des Garennes,
59 - Rosendaël.

R : Richie Havens n'est certainement pas taré. Mais vous, vous êtes à coup sûr drôlement sectaire. Et même un peu aigri, semble-t-il. Bah! ça passera.
Le pourrissement d'une civilisation. Avant toute chose, je tiens à vous dire que notre revue est un modèle du genre. Pourtant, à part les Beatles et les Stones, tous les disques que vous présentez me laissent froid ou presque. Pourquoi vous lire alors? La raison est que j'aime les gens qui croient en ce qu'ils font et les journalistes qui rédigent R & F y croient vraiment, ça se sent! Bravo!
De plus, la vague Pop, Blues, etc... est une hydre moderne, chaque jour des dizaines de disques sortent dans le commerce, chaque jour des noms se font, se défont à un rythme hallucinant.

Cependant, le mouvement musical que vous soutenez est révolutionnaire et il a ses excès, il en faut! Pour moi, Hair, les Mothers of Invention, Hendrix, sont quelques-uns de ses excès, à titres divers. Les seconds cités sont à mes yeux le vivant symbole de l'opportunisme intelligent; ils exploitent avec bonheur les tendances masochistes de leur société, ils la battent, l'injurient, lui montrent leurs culs, lui rient au nez... puis passent à la caisse et ils doivent certainement investir dans l'opérette. Quant à Hair, qui prétend représenter les soucis de la jeunesse d'aujourd'hui (quelle jeunesse?), ce n'est rien d'autre qu'un spectacle artistiquement très valable mais qui s'est parfumé de contestation (très à la mode) comme une putain de parfum à bon marché!
Ce mouvement artistique, soi-disant révolutionnaire, qui doit secouer notre mode d'existence, qui doit lui redonner un sang neuf, n'en est-il pas en fait un aboutissement malheureux? Il a créé des conventions nouvelles et factices, que ce soit dans la tenue vestimentaire, les modes de vie, etc... Il est de bon ton de se conformer au non-conformisme. La couleur et le bruit ne sont en fait qu'un faible moyen de cacher un ennui profond, une gêne, un pourrissement. Regardez la photographie centrale de R & F d'août 68, regardez Charlie Watts, regardez Richard, observez Wyman, ils s'emmerdent. Jones est sans doute mort accidentellement, mais n'était-il pas lui aussi, un symbole éclatant d'une jeunesse qui est pourrie par une vie pauvre et fade, avec de petits vices, de rêves suivis de cauchemars. Ouvrez ce même numéro d'août 68 et lisez : «... succès, scandales, procès, tonnes d'argent, jolies filles, drogue, vêtements incroyables, tournées mondiales, hordes de fans...» Une exception malheureuse!! Allons donc. Brian Jones c'était nous, en plus grand, en plus visible. Jones représentait une civilisation qui arrive à sa fin, qui n'a plus rien à offrir. Oui, je pense que Hendrix, M of I, Hair, Rolling Stones et même Beatles sont, malgré le génie que nous reconnaissons à l'un ou l'autre, les vivants symboles d'un pourrissement d'une civilisation qui en est à rechercher le « sensass », le « terrible », pour tromper son ennui...
Tout se passe comme dans « Satyricon », l'œuvre de Fellini (censurée!) la vieille Rome se vautrant dans l'or, le vide et la pourriture. Je ne voudrais pas jouer les puritains prédicateurs mais c'est une chose qui me fait peur; peut-être n'est-ce qu'une illusion idiote, espérons-le!
Daniel Franclos,
55, rue Curie,
62 - Avion.

DOREMI C.D.E.

vous présente la nouvelle série d'amplis, sonos professionnelles et orgues :



BEAT 44. Modèle portatif 44 touches, ampli incorp.
WEEK END. Modèle Console, 44 touches, ampli incorp.
JUNIOR. Modèle portatif, 49 touches, ampli incorp.
HOME. Modèle Console, 49 touches, ampli incorp.
Prise pour ampli extérieur et boîte de Rythme ou Guitare Elect.



Sonos MAC 4 et MAC 6 : 60 et 80 watts à lampes. Réverbération incorporée.
SONO MAC. 100 watts, pré-mixer, ampli à transistor et chambre d'écho à disque avec prédistorsion automatique. Baffles avec H.P. et 300 et compresseurs d'aigus et médiums incorporés.



MACK. ampli à lampes de 30 à 80 watts, avec 2 canaux : 1° Guitare 2° Orgue ou 1° Basse 2° Orgue. Modèles « Mac 2 CFX », « Mac 4 CFX », « Mac 4 Bass », « Mac 6 Giant », « Mac 6 Guitar », « Mac 6 Bass ».
MACK. ampli à lampes de 100 à 400 watts avec 2 canaux : solo/acc. ou Basse/Orgue. Modèles « AP 50 Guitar », « AP 50 Bass », « AP 100 Bass Lamping », « AP 100 Bass » (3 corps), « AP 100 réverb. ».
FIME. Modèle « Super 30 » (30 watts) et « T 70 » (70 watts) à transistors avec réverb. incorp., 1 canal guitare, 1 canal orgue.

Documentation et renseignements chez tous nos dépositaires en France.
Service après vente (par technicien d'Usine), pièces détachées, garantie chez : Société DOREMI, 227, rue Diderot, 94 - VINCENNES, qui distribue également : orgues et guitares EXCELSIOR, boîte de rythmes ROCKMATE, trompettes BOOSEY & HAWKES, pianos KEMBLE, SCHULZE, POLLMANN, etc.



En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...

la perfection c'est
Couesnon

31, rue du Maroc - Paris 18^e - Tél. : 206-69-80



B.P. 3
94, Brevannes

Il faut créer en langue française

Parlons d'abord d'un problème important et qui a l'air de vous préoccuper énormément : la Pop-Music en France, car après tout nous sommes français. Disons-le tout de suite, pour moi le cas est pratiquement désespéré. Et ce sera ainsi jusqu'au jour où le bon peuple français comprendra que la musique Pop est un art à part entière qui doit se travailler, qui nécessite des recherches et du travail et non pas un jeu pour jeunes gens à cheveux longs qui ressemblent plus à des singes qu'à des musiciens. Le grand malheur de la Pop-Music française, c'est de ne pas avoir su créer son propre style, mais d'avoir copié avec plus ou moins de réussite ce qui se faisait ailleurs, en Amérique ou en Angleterre. Hippies au USA? Bon, alors on s'y met. Et voici un Johnny caméléon qui devient un chanteur à fleurs, et qui se foutait bien de ce que ressentait les jeunes californiens. L'important, c'est que ça se vende et on pourra s'offrir une deuxième voiture! Blues en Angleterre? Qu'à cela ne tienne, on va changer de style! Et par! Voici maintenant une floraison de groupes français qui prétendent jouer le blues et qui se voient déjà les super-vedettes dès qu'ils ont une demi-page dans votre revue, des vedettes prêtes à révolutionner le monde de la musique en France. Pourquoi, dites-moi, pourquoi veulent-ils tous chanter dans la langue de Shakespeare! Cela se résume à des phrases mal faites, mal dites, du genre : « Baby, please I love you. Come on! Yeah boys! All together now! » Peut-être que notre propre langue, celle de Molière ou de Eluard comme vous préférez n'a plus aucun style et ne peut pas se prêter à exposer de véritables sentiments personnels qui forment une bonne chanson? Attention! Il ne faut pas croire que je suis resté de ceux qui croient encore que le Blues, c'est un bon gros noir qui chante sa vie en s'accompagnant lui-même au piano. Non, j'aime et j'écoute des groupes anglais du genre Mayall, Chicken Shack, Ten Years After (plus axés vers le Jazz), Mais pardon, peut-être ai-je tort : les Variations, les We-Three, les Devotion, très peu pour moi (A quand le groupe français qui portera le nom français?) Le cas est, j'ai dit tout à l'heure, désespéré, peut-être pas tout de même. On peut espérer qu'un jour la France saura faire de la véritable musique Pop et qu'à partir de là les Français sauront apprécier ce qu'ils n'arrivent pas tous, hélas, à digérer (voir l'échec de l'émission de Pierre Lattès et le peu de gens qui écoutent le Pop-club de José Artur). Mais, je ne crois pas, au contraire de certains membres de votre revue, que nous sommes sur la bonne voie : il faut pas COPIER, il faut CRÉER.

G. Debecut,
86 - Poitiers.

telegrammes

FRANCE

Julien Clerc refuse bon nombre de galas, TV et radios, car il n'a le droit de quitter « Hair » que quatre fois par mois. ■ Michel Polnareff prépare en grand secret un album dont tous les titres seraient inédits. ■ Félix Leclerc, qui s'est acheté une maison dans les environs de Genève, sera la vedette pendant trois semaines en novembre du Théâtre de la Ville. ■ Jean Ferrat a fait de nouvelles chansons en « regardant les moutons » aux alentours de sa maison en Ardèche. ■ Léo Ferré, lui, a composé pendant son séjour à Florence. ■ Noël Cognac, qui a écrit « Les premiers pas sur la lune », a reçu une lettre de remerciements des cosmonautes. ■ Lors d'un récent passage à Paris, les Wallace Collection n'étaient pas très contents : il paraît qu'ils se sont fait voler trois fois de suite leur matériel à Londres. ■ A l'Olympia : Le vendredi 12 septembre un Show Island avec Jethro Tull, les Free et les Clouds ; le lundi 22 septembre, les Chambers Brothers. ■ Les Equals seront près de Nantes le 19 octobre. ■ Zoo est le nouveau groupe du sensationnel soliste Pierrot Fanen. ■ L'Alan Jack Civilization est prévu pour le week-end d'ouverture du Golf Drouot les 6 et 7 septembre. La veille, il y aura le traditionnel Tremplin. ■ Henri Leproux annonce qu'il compte sur la venue prochaine d'Alexis Korner. ■ AZ est très satisfait du retour de Gilles Marchal avec une chanson de Lee Hazlewood, interprétée avec Martine Habib. ■ Summerwine. ■ Gérard Palapart ne comprend pas pourquoi sa chanson « Sodomie », extrait d'« Hair » ne passe pas en radio... ■ L'Opération Phillips Été Show, diffusée par les TV d'expression française, a débuté avec la remise de disques d'or aux Aphrodite's Child, puis s'est poursuivie avec Félix Leclerc, Claude Nougaro et Nana Mouskouri. ■ Serge Lama sera la vedette de Bobino en février. ■ Joni Mitchell viendrait du 13 au 21 septembre à Paris. ■ Prévu à l'Olympia : Nana Mouskouri à partir du 1^{er} octobre, Charles Aznavour les 18, 19 et 20 octobre, Joe Dassin à compter du 22 octobre et Marie Laforêt à partir du 5 novembre. ■ Vigon actuellement grosse vedette au Maroc et en Tunisie. ■ Jacques Brel a passé une bonne partie d'août à tourner le film « Mon oncle Benjamin ». Ne voulant pas se faire doubler, il a perdu une dizaine de kilos. ■ Les Devotions ont très bien représenté la France lors d'un Festival Pop à Cincy. ■ Claude Nougaro heureux de sa rencontre avec Joseph Kessel chez Moretti.

GRANDE BRETAGNE

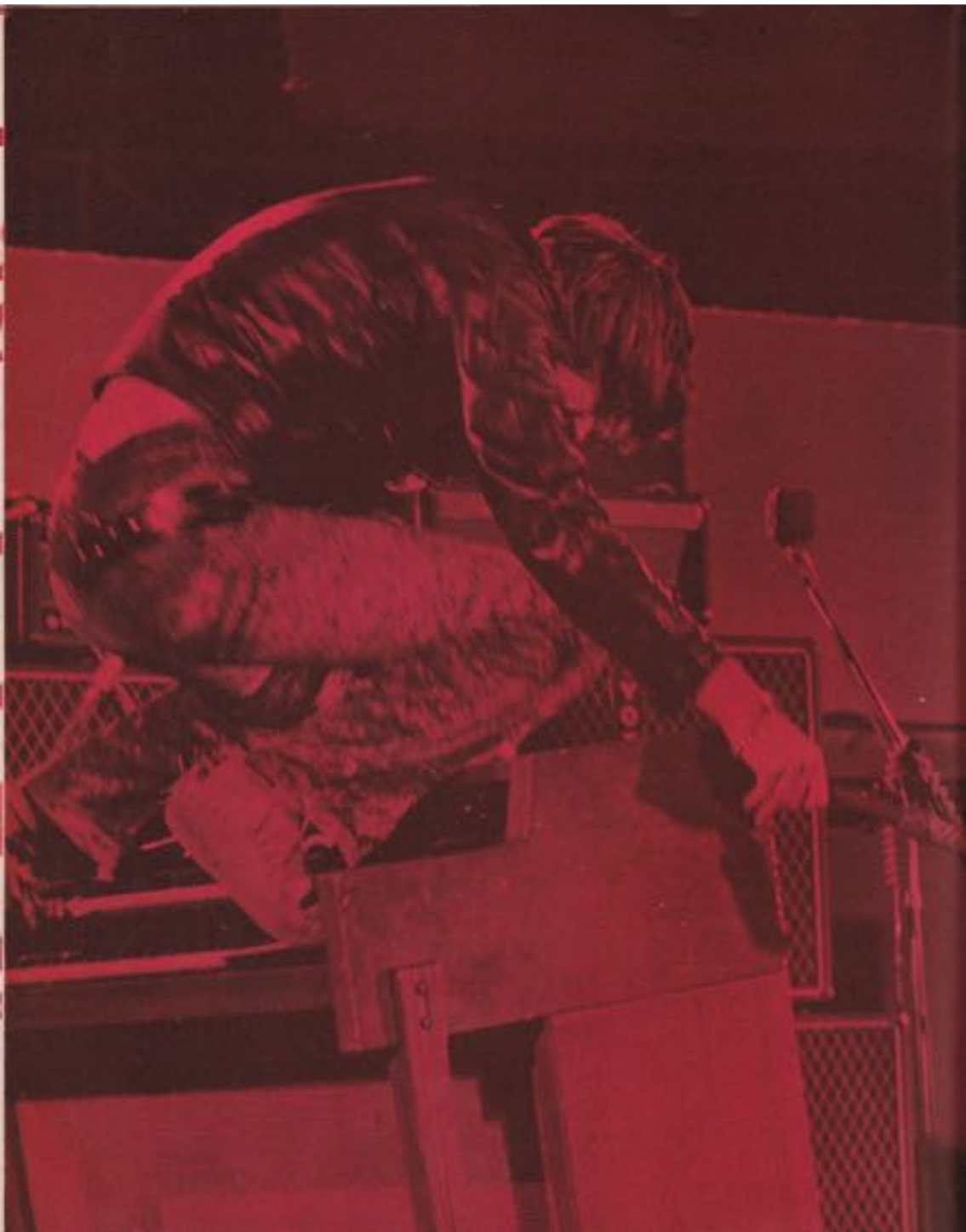
Festival Bob Dylan les 30 et 31 août dans l'île de Wight. Y participent aussi : les Who, Moody Blues, Joe Cocker, Fat Mattress, Pretty Things, Aynsley Dunbar, Blodwyn Pig, le 30; Ritchie Havens, Tom Paxton, les Pentangle, le 31. ■ Humble Pie devrait être le groupe de la rentrée. Humble Pie est composé de Steve Marriott, Peter Frampton, Greg Ridley et Jerry Shirley. ■ « Safe as yesterday is » est le titre de leur premier LP. ■ Julie Driscoll ne chantera plus avec Brian Auger and the Trinity. ■ Donovan a passé une partie de l'été dans son île

écossaise avec sa fiancée Enid et son bébé Donovan Jerome. ■ Eric Clapton, Ginger Baker et Keith Richard accompagnent Billy Preston sur son premier 33 pour Apple. ■ Grande tournée britannique pour les Pentangle en octobre. Cette tournée débute le 4 au Royal Albert Hall. ■ Autre tournée le même mois très attendue : celle du Jethro Tull. ■ Renaissance est le nouveau groupe de Keith Reif et Jim McCarty, ex-Yardbirds. ■ Mick Taylor satisfait d'être monté à la première place du Hit Parade avec « Honky tonk woman », premier titre qu'il a gravé avec les Rolling Stones. ■ Marianne Faithfull ayant été dans le coma pendant cinq jours, Diane Gaig a pris son rôle dans le film de Mick Jagger. ■ Harvest sort un double album du Pink Floyd. ■ Bill Haley de retour en Angleterre avec les Comets. ■ Les Who vont jouer « Tommy » le 21 septembre au Fairfield Hall de Croydon. ■ Desmond Dekker : Un disque d'or pour « Israelites ». ■ Lu dans le Melody Maker : « Ils paraissent faire du jazz et sont au sommet du Hit Parade : Jethro Tull ». ■ Les Beatles ont gravé un nouvel album, « Get back (Don't let me down) » ne sortant qu'en décembre. ■ Dave Dee s'est séparé de Dory, Beaky, Mick & Tich, voulant faire du hard rock. ■ Suite au concert de Chuck Berry, le Royal Albert Hall ne veut plus engager de pionnier. ■ Au moment où j'écris, il est question que Donovan donne un récital gratuit à Glasgow. ■ Sortie le 18 août du premier LP de Fat Mattress, groupe de Noël Redding, ex-bassiste du Jimi Hendrix Experience. ■ Ray Charles, ouvrira le festival de Newcastle le 3 octobre, festival où Memphis Slim, les Nice, Colosseum et Gary Burton se produiront. ■ La BBC a interdit « Wet dream », tube de Max Romeo.

ÉTATS-UNIS

Les Américains ne sont pas contents du passage de Bob Dylan dans l'île de Wight. ■ Donovan est en tournée aux États-Unis jusqu'à fin novembre. ■ Après Dusty Springfield, la chanteuse anglaise Lulu doit enregistrer chez Atlantic pour les U.S.A. ■ Graham Nash, ex-Hollies et membre du trio Crosby, Stills & Nash a de sérieux ennuis avec sa gorge. ■ Albert King part en Europe en octobre avec Otis Spann et John Lee Hooker. ■ On annonce pour octobre, la venue des Blodwyn Pig. ■ Johnny Cash fait de nouveau beaucoup parler de lui avec son enregistrement effectué à la prison de San Quentin. ■ Triomphe au central Park de New York pour le Spencer Davis Group qui remplaçait au pied levé le Fleetwood Mac. ■ Melanie sera la vedette du film « All the right noises ». ■ Jim Morrison porte une barbe. Il vient d'enregistrer avec les Doors un album public à l'Aquarius Theatre d'Hollywood. ■ Plusieurs radios US ont interdit « The ballad of John and Yoko » des Beatles en raison des mentions faites au Christ. ■ Edwin Hawkins a formé un nouvel ensemble : The 4 Hebrew Boys. ■ Jackie Wilson ne pourra se rendre en Europe avant décembre. ■ Triomphe pour John Mayall au Festival de jazz de Newport.

JACQUES BARSAMIAN.



INSTRUMENTISTES **POP** LES ORGANISTES

« Ma mère était professeur de piano. Et, le dimanche, elle jouait de l'orgue à l'église. Alors... » Voilà comment beaucoup sont devenus saxophonistes, trombonistes, bassistes ou, plus simplement, dégoûtés de la musique à tout jamais. Ils tripotaient, au temps de leurs premiers jeans, le piano à queue du salon et jouaient free déjà, jusqu'au jour

Keith Emerson, des Nice.





Jimmy Smith, père de tous les organistes pop, et Bill Doggett, vieux routier du rhythm'n'blues...

où... « J'ai dit que c'était le chat qui avait fait tomber le vase du piano, mais comme nous n'avions pas de chat on ne m'a pas cru et j'ai dû travailler la « Truite » de Schubert pendant une semaine. Depuis, j'ai juré que je ne toucherais plus un piano de ma vie. » Il en est quelques rares autres, pourtant, que ces gammes enfantines et hésitantes ne parvinrent pas à rebuter et qui, devenus adultes, continuent chaque soir à marteler les touches d'ivoire d'un piano ou d'un orgue. Pas rancuniers, ils en ont même fait leur gagne-pain...

Le piano n'a jamais tenu une place bien importante dans la pop-music, contrairement à ce qui se passe pour le jazz, dans l'évolution duquel l'instrument joue un rôle prépondérant. Dès les vrais débuts du pop, c'est-à-dire à l'apparition du rock and roll, la guitare a joué le premier rôle et le piano a été oublié, à quelques rares exceptions près (Fats Domino, Jerry Lee Lewis, Ray Charles). On peut s'en étonner, quand on sait que cet instrument est le plus riche en possibilités harmoniques, mélodiques et rythmiques. Mais il faut bien reconnaître que la pop-music de l'époque n'était pas suffisamment élaborée pour qu'une guitare ne puisse remplacer un piano qui présentait en outre deux inconvénients majeurs : sa sonorité eût été noyée dans la tourmente des guitares électriques et il était de toute façon bien peu pratique à transporter.

La vague anglaise des petites formations du modèle Beatles/Stones, des guitares, une basse et une batterie, n'allait pas arranger les affaires de notre piano. C'est pourtant l'époque où l'orgue fait une timide apparition dans des hit-parades où il n'avait jusqu'à présent jamais mis les pieds, grâce surtout à Alan Price, des Animals. L'instrument était pourtant couramment utilisé en jazz (il s'agit ici, bien entendu, de l'orgue Hammond et non pas de l'orgue à tuyaux que Fats Waller utilisait dès 1928) depuis le début des années 50. En jazz et surtout dans les petites formations de rhythm'n'blues (Bill Doggett et son fameux « Honky Tonk », Milt Buckner) au sein desquelles il remplace à la fois la basse et toute une section de cuivres. Autant de swing pour bien moins cher... Il y avait aussi, à cette époque, un certain Jimmy Smith, père de tous les organistes modernes, qui réussissait la synthèse entre le jeu imprégné de blues des gens précités et le message de Charlie Parker. Et il n'est pas difficile, même pour l'oreille la plus innocente, de se rendre compte de ce que les organistes pop doivent à Jimmy Smith, à quelques très rares exceptions près.

On pourrait se lancer dans des recherches fastidieuses et découvrir que tel musicien de tel groupe jouait déjà de l'orgue en 1960 et tel autre de tel autre groupe de piano en 1962. Ce n'est

pas là notre propos, quelqu'un fera bien un jour un dictionnaire de la pop-music. Non, l'important c'est qu'il ait fallu attendre aujourd'hui et pas avant pour voir ces deux instruments, orgue et piano, jouer le rôle qu'ils méritent dans la musique qui nous intéresse. Mieux vaut tard que jamais, sans doute, mais quand on voit la gamme formidable de possibilités de toute sorte qu'ils offrent, le nombre de chemins nouveaux qu'ils ouvrent (l'exemple du jazz est là pour le prouver), on ne peut que regretter que les musiciens pop n'en aient pas été conscients un peu plus tôt. Mais tout va vite, heureusement, et il y a déjà un certain nombre de trioteurs de claviers à cheveux longs (les trioteurs, pas les claviers) qui méritent que l'on parle d'eux en bien.

LES FILS DE JIMMY SMITH

Là encore, il faut bien faire des catégories, deux au moins : d'un côté les gens qui jouent bien mais se reposent sur des découvertes que d'autres (Jimmy Smith, bien sûr) ont faites avant eux. Ce n'est pas leur faire reproche que de dire d'eux qu'ils ne sont pas des chercheurs, leur rôle aussi est important en ce sens que leur maîtrise instrumentale contribue à l'évolution générale du genre, contribue à faire de la pop-music un art adulte. Personne, après tout, n'ira reprocher à Jimmy Smith de ne pas jouer du free-jazz. Et, au fait, il n'y a pas d'organiste de free-jazz alors qu'il y en a déjà de free-pop. On vous le dit, tout cela va à la vitesse d'un chorus de Hendrix.

Bon, il y a donc ceux qui ont trouvé leur bonheur dans une modernité bien tempérée, appelons-les les « fils de Jimmy Smith », pour simplifier, et il y a ceux qui veulent aller plus loin, d'une façon ou d'une autre, ceux qui poussent, cherchent, se trompent et se cassent parfois la figure, des sacrifices volontaires souvent, mais dont le sacrifice n'aura pas été inutile : leurs suiveurs seront un peu plus libres, un peu plus loin, et ainsi de suite.

Et, puisque nous en sommes au délicat établissement des catégories, il ne faut pas oublier de faire la différence entre les organistes-solistes et les organistes-accompagnateurs. Dans nombre de groupes, en effet, l'organiste se limite à un rôle d'accompagnement, toute son utilité réside dans l'établissement de backgrounds sonores, de climats, de couleurs. C'est le cas, par exemple de Goldy McJohn, du Steppenwolf, de Ray Manzarek, des Doors, un accompagnateur hors-pair, de John Cale, du Velvet Underground ou de Ron McKernan, du Grateful Dead. Peut-être que ceux-là sont aussi d'excellents solistes, mais la formule de groupes dont ils ne sont pas les leaders ne leur permet pas de jouer assez longtemps

en solo pour qu'ils puissent être jugés sur ce point. Dommage.

LE TRUC QUI PLAÎT

Les enfants de Jimmy Smith et du blues. Ils ont trouvé la formule qui plaît, un peu de jazz et beaucoup de soul, l'important est de chauffer.

BOOKER T. JONES. — Un vétéran déjà, sans doute le plus populaire des organistes pop (1). Un départ fracassant avec ce « Green Onions » qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années (1962), une formule bien simple, un swing aisé et des improvisations pas trop compliquées. Booker T. n'est pas un grand instrumentiste à proprement parler, on perçoit assez vite les limites de sa technique et celles de son inspiration. Lui aussi, apparemment, puisqu'il sait ne jamais dépasser ces limites. Plus encore aujourd'hui qu'avant, sa musique devenant de plus en plus « grand public » et s'éloignant parfois assez considérablement du R'n'B (« Hang'em high »). Booker T. deviendra peut-être un jour un artiste « commercial », il lui restera tout de même toujours une couleur et un sens du blues qui font que rien de ce qu'il joue n'est vraiment de la soupe. Et puis, ça vaut toujours mieux que Jean-Christian Michel.

GEORGIE FAME. — Il est un grand organiste et bien peu de gens le savent, pas même dans sa maison de disques, apparemment. Un musicien pour musiciens, et qui aurait bien pu renoncer aux facilités et au succès que lui avait valu « Bonnie and Clyde », son unique tube, pour se consacrer à la musique qu'il aime. Difficile de dire si Georgie Fame joue du pop ou du jazz, mais l'important est que, quoiqu'il joue, il le joue remarquablement bien. Et l'oubli injuste dans laquelle il est retombé provient sans doute du fait que son jeu, sans concessions, est d'une finesse qui n'exclut pas le swing, au contraire, mais passe bien au-dessus de la tête d'un public pour lequel un grand organiste doit obligatoirement jouer avec ses pieds, ses dents et ses cheveux, faire beaucoup de bruit et montrer son zizi sur scène. Georgie Fame n'arrive pas à être vulgaire, c'est là son drame, si l'on peut dire. Mais ce serait à désespérer si son talent n'était pas reconnu un jour.

ALAN PRICE. — Un destin assez comparable à celui du précédent. Après la gloire avec les Animals, l'oubli quasi-total aujourd'hui. Alan Price est un très bon organiste, pourtant, et un excellent chanteur. Moins brillant que Georgie Fame, plus orienté vers le blues, il n'a pas, lui non plus, su ou voulu faire de concessions. Peut-on espérer atteindre la première place des hit-parades en jouant « Willow weep for me ? » Le jeu d'Alan Price n'est probablement pas celui qui convient à l'époque : trop pur,

trop linéaire, trop dépourvu d'effets, de ces effets faciles qui sont à la portée de tout organiste simplement moyen et qui ne manquent pas de faire crier au génie un public qui ne réclame rien d'autre que du bruit et de la fureur.

BRIAN AUGER. — Assez semblable aux deux autres, à cette différence que lui a trouvé le « truc » qui plaît. Bon technicien, Brian Auger n'est souvent guère plus que cela. Sa virtuosité n'est pas mise au service de son imagination mais parfois à la place de ladite imagination. Brian Auger a la mauvaise habitude de se complaire dans des improvisations qui tournent vite au bevarde et au clinquant, surtout quand il joue ses propres compositions, faussement progressistes. L'homme peut être très agréable à entendre, par contre, quand il joue simplement des thèmes simples de jazz ou de R'n'B, quand le fouillis fait place à la clarté des notes bien rondes et bien choisies, quand la mélodie respire et le blues transpire. Dans ces moments-là, Brian Auger justifie la réputation qu'on lui a faite d'être l'un des meilleurs organistes pop du moment. Ceci peut amener, tout naturellement, à se poser la question de savoir si l'on ne peut réussir en pop-music qu'à coups de concessions et de clin d'œil à un public qui en redemande toujours. Les musiciens doivent-ils être des putains ou bien des artistes ? D'essayer de plaire à tout prix aux foules ne peut qu'amener un nivellement par le bas qui serait assez désastreux pour tout le monde. Non pas que la pop-music doive être un art austère, il y en a bien assez comme ça, des gens qui se prennent au sérieux, simplement elle se doit maintenant de toucher son public un peu au-dessus de la ceinture.

JOHN MAYALL. — Lui a réussi dans la vie. Et sans concessions, c'est la preuve qu'il ne faut pas désespérer de tout et de tous. John Mayall, sur son orgue, joue le blues, bien évidemment. Il n'est certes pas un virtuose mais plutôt un de ces hommes dont nous parlons plus haut, habile à établir un climat, une ambiance. Un jeu dépouillé à l'extrême, fluide, tranquille, continuation du chant qui se fait parfois chuchotement, aucun remous ne vient rider cette surface tranquille. Même dans ses premiers enregistrements, Mayall n'a jamais été un étrangleur de notes, un chauffeur à tout prix. Et aujourd'hui moins que jamais, puisque son jeu, comme son chant, est devenu quasi-intimiste, d'une simplicité sereine qui fait tout son charme.

STEVIE WINWOOD. — La grande classe, l'un des tout premiers organistes pop au monde. Celui que l'on n'a jamais entendu mal jouer, depuis le temps du Spencer Davis Group (ah ! ce fameux « Gimme some lovin' ») jusqu'à la mort



Booker T. Jones, le champion du blues et Brian Auger, du pire au meilleur...



Stevie Winwood, l'intelligence et son homonyme américain Al Kooper, la construction...

du Traffic, Winwood a le blues dans le sang et les influences du jazz sont plus facilement décelables dans son jeu que dans celui de la plupart des autres organistes pop. Stevie Winwood SENT la musique comme un Al Kooper la sent, avec cette intelligence, ce sens de la chose à faire et surtout des choses à ne pas faire qui n'appartiennent qu'aux grands artistes. Cette sensibilité se retrouve dans son chant, dans ses compositions et dans son jeu d'orgue, de piano ou de guitare. Serait-il exagéré d'affirmer que Stevie est le jeune musicien le plus complet que l'Angleterre possède aujourd'hui, celui grâce à qui le mouvement repartira, l'un des rares qui puissent lutter à armes égales avec les jeunes Américains ? Organiste, Winwood ne l'est pas plus que chanteur, compositeur ou guitariste, mais puisque c'est d'orgue qu'il s'agit ici, parlons d'orgue. La sonorité d'abord, immédiatement reconnaissable, rauque, étranglée, un peu saturée mais sans exagération, cette sonorité qui a grandement contribué à établir le prodigieux climat du « Voodoo Chile » de Jimi Hendrix. Le jeu ensuite : des soli linéaires au départ, notes choisies avec soin, comme suspendues dans l'espace et créant à la longue un climat de tension presque insoutenable, jusqu'à l'explosion des riffs joués avec une main, l'autre tenant toujours la même note. Soliste magnifique, Winwood est aussi un fameux accompagnateur, discret mais toujours présent grâce à ces nappes sonores qu'il étale derrière le soliste et qui, bien souvent, retiennent plus l'attention de l'auditeur que ce que fait le soliste en question... sauf quand il s'appelle Hendrix, naturellement. L'association Winwood-Clapton-Baker-Grech donnera, n'en doutons point, une musique dix fois supérieure à celle que produisaient les Cream, même si elle démentage moins.

AL KOOPER. — L'homme aux deux visages. Quel rapport en effet entre le Al Kooper de « I stand alone » ou du premier disque des Blood, Sweat & Tears (« Child is father to the man ») et celui de double album « Live adventures of Mike Bloomfield and Al Kooper » ? L'un est un chanteur-arrangeur-organiste-chef d'orchestre à la musique raffinée, aux arrangements subtils, à la voix frêle, l'autre est un organiste-chanteur bourré de feeling et capable de déclencher le swing le plus torride. Il y a un Al Kooper qui fait le lien entre les deux : celui de « Super Session », disque où l'on retrouve, d'une plage à l'autre, les différentes facettes d'un talent qui est sans doute le plus important d'aujourd'hui par tout ce qu'il apporte à la pop-music. Un Stevie Winwood américain, avec encore plus de cordes à sa guitare (ce jeu de mots n'a pas sa raison d'être, Al Kooper ne

jouant pas de guitare, mais il distraira un moment le lecteur de cette profondément ennuyeuse « étude »), Kooper figure ici dans la catégorie des « chercheurs », comme Winwood, mais il est bien évident qu'il n'est jugé que sur son jeu d'orgue et de piano, pas sur la totalité de son œuvre. Orgue et piano, Kooper joue des deux avec un égal bonheur, et le nombre de séances où il « fait la pompe » ne se compte plus. Et il a bien changé, l'ancien accompagnateur de Bob Dylan, l'organiste au son timide et étriqué qui jouait avec les Blues Project. Il a maintenant atteint à la plénitude de ses moyens, on peut facilement en juger dans les albums précités. Les qualités majeures d'Al Kooper-instrumentiste sont la clarté d'expression, l'intelligence constante du discours, même dans les morceaux les plus délirants, la constance du swing et la délicatesse, deux choses qui ne sont pas incompatibles (Eddy Louiss, Français et malgré cela l'un des tout premiers organistes de jazz de ce temps le prouve tous les soirs). Rigoureux, le jeu de Kooper intègre plus que celui de tout autre organiste pop de cette première catégorie (à l'exception de George Fame) la notion de découpage de la phrase et celle de silence. Tout est construit dans un solo d'Al Kooper, et construit de façon rationnelle, rien n'est vain et nulle place n'est laissée au bavardage. Quand on sait que toute l'œuvre de l'homme est à cette image, on comprend mieux le rang qu'il occupe dans l'évolution de la pop-music.

BOIRE UN COCA

Voilà pour ceux qui ne cherchent pas à tout prix à faire avancer la pop-music (mais cette distinction semble, à la réflexion, bien factice ou à tout le moins bien arbitraire. Il eût été tellement plus simple de parler des « grands organistes », un point c'est tout. Enfin...). Et qui la font tout de même bouger, nous avons vu comment. Passons maintenant aux autres, ceux qui ont choisi la voie difficile de la recherche plutôt que celle, pavée d'or, qui mène au sommet des hit-parades. Ils sont six, deux Américains et quatre Anglais, les premiers étant riches et célèbres, les autres beaucoup moins (ce qui tendrait à prouver, une fois de plus, que les oreilles américaines sont plus ouvertes que les oreilles anglaises à tout ce qui sort un peu de l'ordinaire). Toujours la vieille querelle qui revient sur la tapis, la vieille rivalité entre les musiciens anglais et américains pour la suprématie pop dans le monde. Risquons un avis : les Anglais sont, dans l'ensemble, en retard de trois bonnes longueurs sur les Américains, le prodigieux succès des Beatles à travers le monde ne prouvant en rien que leur musique est à l'avant-garde : les hit-parades n'ont

jamais été des critères de nouveauté. Oui, l'Amérique est de nouveau au premier rang, elle pousse, elle cherche, elle avance et nous sort chaque semaine des nouveaux groupes ou artistes extraordinaires. Pendant que les Anglais s'endorment dans le blues, une belle musique, certes, mais qui ne fait guère avancer les choses. Au contraire. Les critiques britanniques ont beau balayer tout l'underground en trois lignes bien méchantes chaque semaine et clouer au pilori tous les groupes américains autres que ceux de Tamla qui se produisent à Londres, il n'en reste pas moins que cela ressemble d'assez près à de la jalousie teintée d'un petit soupçon d'algèbre. D'autant plus que l'Amérique, indifférente à ces piqûres de moustique, accueille avec des dollars pleins les bras n'importe quel groupe anglais. D'où le malentendu et le complexe de supériorité des britanniques, pourtant bien incapables de produire des Mothers, des Grateful Dead, des Blood Sweat & Tears, des Jimi Hendrix (eh ! oui), des Vanilla Fudge, pour n'en citer que quelques-uns au talent écrasant. Oh ! il y a en Angleterre des groupes fameux (laissons de côté cette histoire de Beatles et de Rolling Stones, dont le talent n'est pas à vanter mais qui, incontestablement, sont bien dépassés du strict point de vue musical), il y a les Pink Floyd, les Soft Machine, les Nice, les Procol Harum, d'autres encore. Que font-ils, eux-là ? Jamais leur nom n'apparaît dans aucun de ces hit-parades britanniques enlignés dans les galeries de Tom Jones, Engelbert Humperdinck, Sandie Shaw et autres Mary Hopkin. Alors, ils vont chercher fortune en Amérique. L'Amérique les reçoit, leur fait enregistrer des disques et gagner des sous, bonne fille. Et les critiques anglaises s'exaltent : « Vous voyez bien que nos groupes sont les meilleurs ! » Ben voyons... Nous, Français, pourrions regarder de haut (de loin, plutôt) cette querelle et faire tranquillement notre choix. Mais il se trouve que les pop-musiciens français lorgnent presque exclusivement vers l'Angleterre et vont chercher là leurs modèles. Mais attention, pas chez les Pink Floyd ou les Soft Machine, non, DANS CE QUI MARCHE, dans CE QUI SE FAIT. Toujours en retard de quelques trains, on s'inspire de Fleetwood Mac ou des Small Faces, « english sound » garanti, et on se fait refiler des occasions troisième-main en croyant acheter du neuf. À preuve la floraison de petits (dans tous les sens du terme) groupillons qui nous tombent soudain dessus et font crier au génie à quelques gros malins qui flairent une bonne affaire à peu de frais et à quelques imbéciles enthousiastes toujours prêts à sortir le petit drapeau tricolore qu'ils ont dans la poche. C'est triste, on a l'impression qu'il n'y a pas de marchands

de disques en France. Moi je vous le dis, je préfère mille fois m'acheter n'importe quel album du catalogue Columbia (publicité non payée, hélas) plutôt que d'aller, pour le même prix, écouter les imitations jouer en plus mal ce que jouait Clapton il y a cinq ans... et boire un Coca. Par chance, il y a quelques musiciens français qui ont compris d'où venait le bon vent et qui travaillent avec acharnement à l'élaboration d'une musique neuve, inspirée mais pas imitative. Un espoir fou... Nous en reparlerons bientôt.

SATELLITES ET PETITS OISEAUX

Tout cela, évidemment, nous a un peu éloigné de nos organistes. Revenons-y donc.

MARK STEIN. — Le troisième grand, avec Winwood et Kooper. Professionnel depuis une bonne dizaine d'années (ce qui ne l'empêche pas d'avoir à peine vingt-cinq ans), il n'a rien à envier à personne sur le plan de la technique. Et comme son inspiration est au même niveau, le résultat est pour le moins brillant. Mark Stein a la chance de jouer au sein de l'un des tout meilleurs groupes de pop-music, les Vanilla Fudge, en compagnie d'hommes qui peuvent traiter avec lui d'égaux à égal, ce qui n'était pas le cas de tous les organistes précités. Une fois résolu le problème de la technique comme celui des accompagnateurs, Mark Stein peut laisser libre cours à son imagination créatrice et ne s'en prive pas. Lui aussi, comme Al Kooper, a deux visages : celui que l'on connaît depuis longtemps, le Mark Stein qui fait naître sous ses doigts des sonorités tour à tour glauques et déchirantes, venues semble-t-il d'un autre monde, le Mark Stein des paisibles promenades dans l'espace soudain interrompues par de terrifiants coups de tonnerre qui viennent fracasser les mélodies sans pouvoir pourtant les empêcher de renaitre une fois l'orage passé. Utilisation des contrastes et des possibilités sonores de l'instrument poussée à son maximum (la sonorité de l'orgue de Stein peut changer quatre ou cinq fois au cours du même morceau), Stein a en commun avec Winwood et Kooper de ne jamais utiliser la ténacité « vulgarité » que comporte tout orgue Hammond. Du brillant mais pas de clinquant, même devise pour les trois hommes. Stein restant malgré tout le plus « facile », le plus virtuose. Celui qui a le moins de feeling aussi, aurait-on pu affirmer de bonne foi avant la parution du dernier album des Vanilla Fudge, « Near the beginning ». Album qui présente la face jusqu'à présent cachée de Mark Stein, et particulièrement un morceau tout à fait fantastique intitulé « Break song » et bâti sur les harmonies du bon vieux blues. C'est une orgie de soli pendant plus de vingt minutes, et



Incompris, à peine moins que Keith Emerson, c'est Rick Wright, du Pink Floyd : rêverie, simplicité, perfection...

l'on imagine bien que celui de Stein n'est pas le moins bon, pétri de feeling et d'intelligence mélodique, d'une inspiration sans défaillance, solidement construit et finement interprété. Une seconde révélation.

KEITH EMERSON. — Le pur virtuose, bien différent par le fond et la forme de son art de tous les organistes déjà cités et de ceux qui le seront plus loin. Keith Emerson, leader des Nice, est l'un des très rares instrumentistes pop qui ne se réfèrent pas constamment au blues. Il est avant tout un musicien contemporain, un chercheur de sonorités nouvelles et il semble bien que ce soit là sa principale motivation, quand celle des autres est le swing. Soliste frénétique qui n'évite pas toujours les pièges du mauvais goût, il fait néanmoins ce qu'il veut de son instrument et en arrache littéralement des paquets de notes incroyables, des accords torturés et incandescents, pas toujours beaux peut-être mais toujours inattendus. On peut lui reprocher de souvent en faire trop et d'abuser de sa facilité technique, jamais d'être inintéressant. Et il est sans aucun doute l'un de ceux qui ont quelque chose à dire dans la pop-music anglaise d'aujourd'hui, un de ces hommes seuls dont l'art est toujours en avance de dix ans sur le goût du public et dont le mérite n'est reconnu que lorsqu'il est trop tard.

DOUG INGLE. — Tout ce qui a été dit à propos de Mark Stein peut l'être à propos de Doug Ingle, organiste et leader de l'Iron Butterfly. A ceci près tout de même que le second n'égale pas le premier et que, si Ingle s'est affirmé en deux disques comme un bon organiste, il lui reste malgré tout un bout de chemin à parcourir pour entrer dans le club des grands. Lui aussi cherche à créer quelque chose de nouveau et à se débarrasser de cette perpétuelle influence du blues que l'on retrouve partout, sans pour autant renoncer au swing. Parle difficile que celui-là.

RICK WRIGHT. — Encore un incompris, à peine moins que son compatriote Keith Emerson. Décidément, la swinging England n'est pas la terre d'élection des organistes pop : George Fame, Alan Price, Emerson et maintenant Rick Wright, du Pink Floyd. Ce dernier aussi à le tort d'être un peu en avance sur son temps, d'être même en dehors de notre temps et de notre monde. Un organiste de science-fiction qui refuse systématiquement de remettre les pieds sur terre. Un rêveur, en un mot, pour qui les satellites ont remplacé les petits oiseaux. Tout ce qu'il fait est magnifique, tellement dépourvu d'erreurs mélodiques que l'on peut se demander jusqu'à quel point les soli de Rick Wright sont improvisés. Peu importe, de toute manière, puisque s'ils sont écrits ils l'ont été par lui. Là encore, nous n'avons

pas affaire à un musicien pop au sens courant du terme, et il est bien certain que si les Pink Floyd avaient quarante ans et le crâne chauve, on les appellerait « musiciens contemporains ». L'habit fait le moine. Assez proche par sa forme de la musique religieuse (« A saucerful of secrets »), le jeu de Wright est si parfaitement contrôlé qu'il en arrive parfois à manquer de chaleur. Mais n'est pas seulement bonne une musique qui « a des tripes » (contrairement à ce que croient trop de gens), et celle du Pink Floyd s'adresse manifestement plus à l'esprit qu'aux pieds. C'est la raison d'un dépouillement bien proche de la pureté totale et d'une articulation musicale extrêmement rigoureuse. Pas de précipitation, jamais, pas de fouillis d'accords, pas d'acrobaties, juste la simplicité d'un artiste déjà mûr, capable de contrôler ses émotions sans les étouffer.

MATTHEW FISHER. — Encore un de ces méconnus (la liste est longue, un peu trop) qui illustraient pourtant parfaitement le degré de maturité auquel atteint aujourd'hui la pop-music. Procol Harum traîne comme un boulet le prodigieux succès de « Whiter shade of pale », et a mis trois ans à s'en remettre. Le groupe a pourtant fait mieux depuis. Il y a, comme ça, des choses inexplicables et désespérantes. Matthew Fisher, c'est la plus belle sonorité de la pop-music, une sonorité très influencée par celle des orgues classiques et mise au service d'une musique résolument moderne. Là encore, un dépouillement fréquent, mais aussi, parfois, d'étonnantes constructions baroques, chevauchement des sonorités de l'orgue et du piano, des dérapages fulgurants vers des stridences parfaitement inattendues mais jamais hors de propos (s'il peut sembler au lecteur que les mêmes réflexions reviennent souvent à propos de musiciens différents, c'est parce que tous ont été choisis en fonction de mêmes critères). Moins serein que le jeu de Rick Wright, celui de Fisher fait parfois penser à un assemblage de vingt parties apparemment sans rapport les unes avec les autres mais que, miracle, la raison ajoutée à l'imagination font se tenir parfaitement debout. L'Angleterre vient de redécouvrir Procol Harum, c'est bien. Mais que ce soudain revirement se produise au lendemain du succès américain du dernier album du groupe (« A salty dog ») peut paraître peu naturel. Enfin, justice est rendue au talent, c'est l'essentiel.

MIKE RATLEDGE. — Un Anglais et un méconnu de plus. Seul le public français (enfin, une minuscule partie) semble avoir compris l'importance des Soft Machine dans la pop-music d'aujourd'hui, puisse se reproduire pour eux le phénomène qui avait fait de Jools et Brian Auger des vedettes mondiales...

bien que la musique des Soft Machine soit pour le moins... « différente ». Différente de tout ce que l'on peut entendre aujourd'hui, en pop ou ailleurs. La musique de la Machine ne ressemble à rien de connu, c'est, à défaut d'une garantie de succès, une bonne preuve d'originalité. Les Soft Machine sont trois, définitivement trois, et il serait assez ridicule de considérer l'art de l'un d'entre eux en l'isolant du contexte du groupe. Aucun élément ne prédomine, pas plus Mike Ratledge que les deux autres. Ratledge est un grand organiste PARCE QU'IL FAIT PARTIE des Soft Machine, parce qu'il apporte au groupe autant que le groupe lui apporte. Que serait-il isolé de ce contexte, nul ne peut le dire, et, de toute façon, la spéculation est assez vaine. On peut simplement affirmer que l'homme possède une technique de son instrument assez complète, et surtout une imagination « sonore » tout à fait incroyable. A tel point que l'on pourrait dire qu'il joue de la sono autant que de l'orgue. Inutile de chercher à décrire des sons en alignant des mots, la musique des Soft Machine, plus que tout autre, nécessite absolument d'être entendue et défilée toute analyse. Une seule plage du merveilleux album « Hope for happiness » vous en dira plus que vingt articles. Ratledge est totalement marqué par la musique de la Machine, il est en elle comme elle est en lui, il est, avec Rick Wright et Matthew Fisher (qui ne serait plus le même sans son compère Gary Brooker) le seul organiste de notre liste qui ne pourrait quitter son groupe sans renier son art, sans « mourir », peut-être.

D'AUTRES ENCORE...

Il y a bien d'autres noms qui viennent à l'esprit quand on parle des organistes ou des pianistes pop, et sans doute parmi ceux-ci des gens dont le talent est égal à celui des artistes plus haut mentionnés mais que, nous l'avons dit, l'on a trop rarement l'occasion d'entendre en solo.

Un Ray Manzarek (Doors), par exemple, n'a rien à envier à personne. Pas plus que Zoot Money, autre Anglais plus que méconnu (shame on England!). On peut également citer le pianiste du Procol Harum, Gary Brooker; Mike Pender (Moody Blues), Mark Nattalin (ex-Paul Butterfield), Dick Halligan (Blood, Sweat & Tears), Mike Fonfara (Rhinoceéros), Felix Cavaliere (Rascals), Herbie Rich (ex-Electric Flag), Ian Underwood et Don Preston (Mothers), Ron McKernan (Grateful Dead), Nicky Hopkins (studio avec Stones et Jefferson Airplane), John Cale (Velvet Underground), Goldy McJohn (Steppenwolf), Barry Goldberg, John Locke (Spirit), Winder K. Frogg, Billy Preston, etc... — PHILIPPE PARINGAUX.

Le 12 mars dernier, Paul Mac Cartney, le dernier Beatle célibataire épousait Linda Eastman. Les bobbies londoniens eurent toutes les peines du monde à contenir et consoler les admiratrices en larmes qui avaient envahi la rue de la mairie. Certes, on était loin des scènes d'hystérie collective suscitées par Sinatra ou Tino Rossi dans les années 40. Loin aussi des fanatiques effrénées d'Elvis Presley ou de Paul Anka, bien loin enfin des terrifiants mouvements de foule de la Place de la Nation, tout entière vouée au culte de Johnny Hallyday en 1963. L'idolâtrie n'est pas un phénomène bien nouveau sous le soleil, dirait-on. Dans l'antiquité déjà, le plus laid des gladiateurs faisait figure d'Apollon aux yeux des grandes dames de Rome. Les femmes qui, au XIX^e siècle, gravitaient autour des poètes romantiques sont elles aussi restées célèbres dans l'histoire de la littérature. Aujourd'hui, tout cela relève du folklore ou du conte de fées à l'eau de rose, comparé à une nouvelle génération de femmes très très affranchies qui tournent autour des musiciens pop. Avec elles, nous sommes bien au-delà de l'hystérie et des fantasmagories érotiques de quelques petites minettes, promises, dix ans après, au statut enviable de mère de famille nombreuse. Les filles à musiciens, elles, vont au bout de leur admiration, par le sexe, par la drogue ou par tout autre moyen, et s'intègrent en général pour toujours au milieu musical.

Le phénomène, déjà connu dans l'entourage des musiciens de jazz — parlez de « Pussy Cat » à tous les jazzmen de passage dans la capitale, et vous verrez leur visage se fendre d'un large sourire —, a pris une autre dimension dans le monde de la pop-music. En France, comme ailleurs. Pour différentes raisons — Rock & Folk n'est pas le Crapouillot ni Minute —, on se bornera ici à évoquer le cas de ces dames Outre-Manche et Outre-Atlantique, plutôt que de donner des informations qui risqueraient, si ce journal s'en emparait, de faire doubler le tirage de France-Dimanche!

Des piranhas

L'appellation de « filles à musiciens » ne fait pas l'unanimité de tous ceux qui connaissent ou vivent ce phénomène, mais la langue française ne permet pas de traduire autrement l'expression anglo-saxonne « groupie ». De même tous les musiciens ne se font pas la même idée de la « groupie society ».

Une enquête socio-pop sur les fameuses « groupies ».

les filles a musiciens





Pour Frank Zappa, le leader des Mothers of Invention, se sont tout le monde: chaque prisonnier ou les soldats comme rock. Pour son manager, ce sont avant tout des parasites et des emmerdeuses: « Il y en a parfois tellement qu'on arrive ou à faire une séance d'engistement. Même le soir, en concert, leur présence fait que pas là ou pas à l'heure ». La Elektra les qualifie de « pirates », et prétend qu'elles se foutent complètement du musicien auquel elles s'offrent. On pourrait le croire en écoutant parler cette jeune et jolie brune: « Une fille ne devient

« groupe » que si elle connaît beaucoup de monde. Il pourra la même nuit trois types d'un même orchestre, depuis le leader jusqu'au responsable du matériel ».

Repêchées par les garde-côtes

Ce qui assurément ne déplaît pas à tout le monde. Surtout Fred Heat: « A Los Angeles, je suis avec une vieille bonne femme, je ne me fatigue pas. En tournée c'est différent. Toutes ces filles qui rôdent autour des hôtels, c'est grandiose et parfois dramatique. A San Francisco, en 1965, un des membres de l'équipe des Rolling Stones (alors en tournée en Californie) aperçoit de sa chambre quelqu'un sur la corniche de l'hôtel, qui essaye d'attendre une fenêtre. Il lui ouvre la sieste. Mais, surprise, la fille lâche prise et tombe. Heureusement, la chambre donnait à pic sur l'Océan. La fille a été repêchée par les garde-côtes. Bilan de son aventure: une bonne tasse et un bras cassé. A peine remis de ses émotions, le musicien voit la porte de sa chambre s'ouvrir: une fille entre et lui demande s'il est un ami des Stones. « Oui », dit-il. Aussi sec, elle se déshabille et s'allonge sur le lit... De douze à cinquante ans. Les musiciens ayant souvent tendance à « gonfler » leur tableau de chasse (ou, en l'occurrence, de « chassées »), il y a de filles à savoir combien leur entourage. Plusieurs milliers, sans doute, et de tous âges: de douze à cinquante ans, encore que dans ce dernier cas il leur faille être « bien conservées ». En général belles, elles sont n'importe qui, viennent de tous les milieux: qui touchent de près ou de loin la pop-music, le disque, le radio, et n'ont qu'un but: la promiscuité sexuelle.

Ce qui ne les empêche pas d'avoir un curieux code moral, et même de former des classes, des couches sociales différentes au sein de leur « société ». Les plus pittoresques sont incontestablement les « mouleuses de plâtres », deux jeunes fétichistes de Chicago qui, comme leur nom l'indique, ont un « hobby » très particulier: elles font des moulages de l'anatomie des vedettes pop... La classe moyenne des « groupies » sont les resquilleuses. Farouchement entêtées et très organisées, elles sont à l'affût des arrivées de musiciens dans leur ville. Elles postent des éclaireuses dans les aéroports et dans les hôtels. Dès que la proie est cernée, on voit débarquer tout un contingent de filles complètement démentes, attirail hippie, cheveux « Hair », prêtes à n'importe quoi pour se faire remarquer. Si elles ne parviennent pas à rentrer en coulisses ou dans un hôtel avec un musicien, elles ne sont pas pour autant à court d'idées: elles leur proposent de la drogue, ou elles essayent de soudoyer un gardien afin de s'introduire dans les chambres.

Le gratin

Ces méthodes d'approche vulgaires, les grandes dames de la société groupie n'en ont pas besoin. Ravissantes, souvent intelligentes, remarquablement vêtues, leur compagnie est suffisamment recherchée pour faire les travaux d'approche, mais aux mâles. Au sommet de la hiérarchie, elles mènent une existence « dorée », voyageant une semaine avec un orchestre, de Londres aux Bahamas, en passant par Tokyo. Mais ça, c'est le gratin, on en fait l'inventaire sur les doigts des deux

La reine incontestée du moment est une brune de Manhattan, Cléo, 18 ans, sosie de Jane Fonda. Parmi toutes ses qualités, celle de photographe est très appréciée par plusieurs groupes pop connus. Ces filles-là sont pour les musiciens des compagnes tant sur le plan physique que sur le plan artistique. Les chansons sont écrites pour elles et parfois à propos d'elles. Quelquefois même elles sont critiques musicales ou compositrices. De telles « réussites sociales » sont rares. Les tragédies sont plus fréquentes, encore aggravées par les perversions sexuelles ou la drogue, pratiques courantes dans le milieu pop. Une serveuse de New York raconte: « J'ai trente-trois ans et j'ai couché avec tous les grands noms de la pop-music. Qu'est-ce qui m'en reste? Trois gosses, de trois types différents, je ne sais même pas lesquels. Deux fois j'ai été désintoxiqué, mais j'ai recommencé à me droguer... » Sans doute est-ce un cas limite, mais si la plupart des filles à musiciens ne touchent pas l'abîme comme celle-là, elles ont d'autres soucis. Un, notamment: l'apparition, aux États-Unis, de farouches ennemies des groupies, les « super-fans ». Leur vocation: tenir les artistes à l'écart des filles à musiciens. Elles ont déjà fait plusieurs « descentes » dans des chambres de musiciens pour « vider » les groupies. Seulement leur militantisme n'est pas apprécié par tout le monde. S'il fait le bonheur des imprésarios et le désespoir des groupies, il ne suscite pas un grand enthousiasme chez ceux-là même qu'elles entendent protéger... — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

ENTRETIEN AVEC BARBET SCHROEDER

Il va bientôt sortir à Paris un film très beau et qu'il faut aller voir. Le film s'appelle « More », et son réalisateur Barbet Schroeder. C'est l'histoire d'un jeune Allemand, Stefan, qui quitte son pays et part à l'aventure, à la recherche du soleil. A Paris, il fera quelques rencontres troublantes, et particulièrement celle d'une jeune Américaine qui l'initiera aux plaisirs de la « fumette ». Tous deux se retrouveront à Ibiza, au soleil enfin, et c'est dans ce cadre splendide que Stefan commencera sa lente autodestruction. Destruction par l'amour impossible, destruction par l'héroïne dont, très rapidement, il ne peut plus se passer. Et la quête du soleil se terminera pour lui dans une petite ruelle d'un Ibiza hivernal et désert où traînent quelques hippies frigorifiés.

Le film de Barbet Schroeder est beau, et sa beauté lui suffit. Inutile d'y chercher un message, un appel, un conseil, une réprimande. Il n'y en a pas. « More » n'est qu'une histoire d'amour, et certainement pas un film sur la jeunesse ou la drogue. L'histoire d'un couple impossible, de deux êtres vaguement sadiques et tout à fait masochistes pour lesquels la drogue n'est qu'un instrument de destruction, comme pourrait l'être l'alcool pour d'autres. Stefan le dit, d'ailleurs : « Où est le plaisir sans tragédie ? » La réponse, il la trouvera sur le visage angélique d'Estelle, où sa fin est écrite, et dans les piqûres dans ses veines, instruments de cette fin. Tout est beau dans « More », mais Barbet Schroeder n'a pas fait de l'art pour l'art. Il a une histoire à raconter, une histoire finalement sordide et que seule la splendeur des photos et des paysages rend supportable. Contraste étonnant entre les maisons blanches, la mer sous le soleil et un jeune homme de vingt ans qui s'enfonce lentement dans un enfer dont bien peu reviennent, et jamais intacts.

Et, soulignant chaque étape de cette mort lente, une musique superbe, celle du Pink Floyd spécialement composée pour le film. Toujours en situation, discrète sans être pour autant une de ces musiques de fond qui accompagnent tant de films, la musique du Floyd colle à l'image et à l'esprit du film. Barbet Schroeder est sans doute l'un des metteurs en scène qui ont le mieux su utiliser la pop-music au cinéma (généralement, on ne s'en sert que quand le héros et sa petite amie vont boire un scotch dans une boîte à la mode, d'une façon tout à fait folklorique). Pas de mystère, c'est parce qu'il aime ça, tout simplement. Pour cela, nous avons voulu le rencontrer. Et aussi pour lui demander deux ou trois choses à propos de son film.

Un appartement, rue Jean-Goujon. Barbet Schroeder, accroupi sur un lit, enveloppé dans un kimono noir. Jeune, grand, longs cheveux et barbe blonde, calme aussi, avec un rien de bonté dans l'œil. Une discothèque pop bien fournie, une photo de Mayall accrochée au mur (découpée dans R & F). « Rock & Folk, ça m'intéresse. Le public que touche la revue. C'est important pour moi qu'il sache ce que signifie mon film. »

R & F. Justement, j'ai bien peur que votre film ne soit très mal interprété par les gens qui le verront. Les adultes surtout. J'ai peur qu'ils n'y voient que ce qu'ils veulent voir, et qu'ils s'empressent d'assimiler vos héros à l'ensemble de la jeunesse.

B.S. Ce n'est ni un film sur la drogue, ni un film sur la jeunesse. Moi aussi, j'ai peur que ce film serve de prétexte à une quelconque répression. Le seul moyen que j'aie de m'expliquer, c'est de donner des interviews, beaucoup. Une œuvre d'art doit être jugée par elle-même. Devrait... Non, mon film est l'histoire d'un amour impossible, l'histoire d'une passion dans laquelle l'un des partenaires est incapable d'aimer puisque sa passion n'est qu'une projection de lui-même. Quand deux personnes s'aiment, l'une aime toujours plus que l'autre.

R & F. Pourquoi la drogue ?

B.S. La drogue n'intervient que comme élément de destruction. J'ai essayé de raconter de la façon la plus vraie possible une histoire de drogue. Je ne suis pas contre la drogue, je ne ferai jamais un film contre quelque chose, mais il est inconcevable de faire un film pour l'héroïne. Un film objectif ne peut être que contre cela, ou alors c'est une apologie du suicide. L'héroïne est un voyage de mort.

R & F. Est-ce un film autobiographique ?

B.S. Pas tout à fait, non, mais un auteur se retrouve toujours plus ou moins dans ses personnages. J'ai eu l'idée de ce film il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'une histoire analogue est arrivée. J'ai été terrifié et fasciné à la fois par l'histoire de ce garçon détruit par une fille. La drogue est simplement le moyen, un moyen qui représente très bien une idée vampirique moderne. Mais, oui, je suis un peu dans le personnage de Stefan. Là-dessus, j'ai construit mon film. C'est un pari, en quelque sorte : montrer deux personnages pris par quelque chose de subjectif, la drogue, sans jamais m'éloigner de la réalité la plus terre-à-terre. Ainsi, pour le voyage au LSD, je ne montre que choses exis-

tantes, réelles, palpables, déformées par l'effet de la drogue. Quand on prend du LSD, on voit les choses transfigurées, on ne voit pas des fantômes.

R & F. Vos héros ?

B.S. Stefan est un Allemand, prédisposé à la folie de l'inconscient et qui, en même temps, met tout en équations. J'ai retrouvé dans Carl Jung un passage sur l'âme qui explique bien la démarche psychologique de Stefan : « En général, pour les hommes, l'inconscient représente l'âme sous figure de femme... Chaque fois qu'il y a entre les sexes un rapport absolu, d'effet pour ainsi dire magique, nous sommes en présence d'une projection de l'image de l'âme... Il faut donc penser que l'âme est souvent inconsciente, autrement dit que beaucoup d'êtres n'ont point conscience de l'attitude qu'ils prennent en face des processus psychiques internes. » Voilà, mon héros a trouvé une femme qui incarnait son âme et son inconscient, qui était la cristallisation d'un phénomène intérieur. Il a commencé de mourir la première fois qu'il a fait l'amour avec elle. Elle, c'est la femme mystérieuse type. Je la regarde d'un point de vue masculin, je n'en sais pas plus que Stefan sur elle.

Barbet Schroeder repose le livre. Un hippie anglais entre, chevelu, bronzé. Il vient de loin. Il s'accroupit près du pick-up.

R & F. Votre film n'est pas non plus un film sur les hippies. Il y en a cependant, dans certaines séquences, à Ibiza.

B.S. Je voudrais d'abord souligner que j'ai essayé, tout au long du film, et d'une manière quasi-didactique, d'expliquer les différences entre les drogues, toutes les nuances. Je sais que nombre de

gens confondent marijuana et héroïne, j'ai fait mon possible pour montrer que ce n'est pas du tout, vraiment pas la même chose. J'ai même rajouté quelques passages pour être sûr qu'il n'y aura pas de confusion possible, même pour les gens les moins avertis.

Les hippies ? Il y en a, à Ibiza, des vrais et des faux. J'ai situé mon film là-bas parce que tout y est beau. Ce même film, en noir et blanc et dans des endroits sordides eût été insoutenable. Là, dans la beauté des paysages, il perd de son caractère inquiétant. Je suis intéressé par la philosophie des hippies, mais j'ai trop le goût du tragique, de l'inquiétant et de la réalité pour l'adopter complètement. De toute façon, je ne veux m'intégrer à aucun mouvement. Beaucoup de hippies vivent dans un rêve où tout est beau. En fait, ce qui m'intéresse, c'est la démarche qu'ils font pour arriver à cette harmonie. Je suis d'accord quand les hippies détruisent tout un tas de préjugés pour arriver à l'essentiel de l'homme, mais je ne pourrais pas vivre dans leur monde de rêves.

R & F. La musique, maintenant.

B.S. Les Pink Floyd m'ont fait une musique absolument idéale. Je leur ai montré le film et leur ai demandé une musique qui soit en situation, sans leur donner aucune directive. Ils ont trouvé un élément magique étonnant, et surtout le sens de l'espace. C'est vraiment une musique, bien plus que de simples chansons. A tel point que souvent j'ai dû en baisser le volume car la qualité de la musique détruisait littéralement certaines scènes. Souvent, la musique sert à faire avaler certaines faiblesses, ce n'est pas le cas dans « More ». Pour l'enregistrement, les Pink Floyd composaient leur musique l'après-midi, en revoyant le film, puis enregistraient le soir, cinq jours de suite entre minuit et neuf heures du matin, sur un magnétophone à seize pistes. Le type du studio m'a dit qu'il n'avait jamais vu des musiciens aussi consciencieux !

R & F. Je pense à la mort de Stefan, et à celle de Brian Jones...

B.S. Ce n'est pas la même chose, je crois. Brian Jones avait tout brûlé et se retrouvait en face de l'inquiétude. Il était en plein dans le mouvement, à l'avant-garde, c'est une victime des premières lignes, en quelque sorte. Aura-t-il des suiveurs ? J'avoue que cela m'inquiète. Stefan, lui, n'est ni un hippie ni un personnage du monde pop. Le seul rapprochement que l'on puisse faire entre les deux morts, c'est leur ambiguïté. Stefan a tout perdu, et sa mort est ce que l'on appelle un accident suicidaire. Pour Brian Jones, je ne sais pas. Peut-être est-ce la même chose ? +

MORE

POUR UNE DISCOTHEQUE ROCK



Eddie Cochran.







Gene Vincent.



Chuck Berry.



Vince Taylor.



Jerry Lee Lewis.

Passionné de rock'n'roll depuis 1956, j'ai tenté au hasard de ma discothèque de dresser une liste des albums 33 t qui, m'ayant particulièrement enthousiasmés, étaient encore disponibles chez les disquaires de notre pays et que les nouveaux amateurs de rock se devaient de posséder.

Tout d'abord, ceux de la série « Fantastique Épopée du Rock » publiée par Mercury depuis juin 1963. Le premier volume (comportant des classiques de Little Richard, Jerry Lee Lewis, Fats Domino, Chuck Berry, plus les versions très spéciales de « Rock around the clock » par les Platters et « Summertime blues » par les Blue Cheer) s'est vendu à plus de 25 000 exemplaires. Le troisième était consacré à Johnny Hallyday : douze titres que Johnny avait enregistrés à Nashville en 1962, la plupart des classiques de Jerry Lee Lewis, Ray Charles, Fats Domino, Gene Vincent et Chuck Berry. Le quatrième volume, outre les grands pionniers, nous permettait de faire connaissance avec des interprètes moins connus comme Clyde McPhatter, Charlie Rich, Billy Lee Riley et surtout Marty Wilde.

Suite au succès obtenu par cette série, CBS et Liberty ont sorti chacun un album dans ce style. Chez Liberty, « This is Rock'n'roll » sur lequel on retrouve « Somethin' else » par Eddie Cochran, « Ain't that a shame » par Fats Domino, « Short fat Fannie » par Larry Williams... Chez CBS, du Little Richard, Carl Perkins, Screamin' Jay Hawkins, mais aussi un groupe anglais intéressant, At Last Rock'n'roll 56 Show. Bill Haley a, sans aucun doute, été le promoteur de cette vague musicale qui est devenue un symbole de la jeunesse depuis une quinzaine d'années. C'est en 1954 qu'apparut sur les écrans le fameux film « Rock around the clock » dont la bande sonore figure sur le 30 cm Ace of Hearts (distribution Decca) AH 13. Typique disque de danse, mais

également de collection avec des tubes que toute une jeunesse fredonna : « Rock around the clock », « Shake, rattle and roll », « Razzle dazzle », « Mambo rock »... En 1966, deux albums de Bill Haley et ses Comets ont été réédités dans notre pays, l'un chez Decca avec « Rock around the clock », « I got a woman », « R.O.C.K. »... L'autre chez Mode (distribution Vogue) composé de morceaux gravés à ses tout débuts comme « Live it up » ou « Farewell so long goodbye ».

Il y a quelque vingt ans, Fats Domino obtenait son premier disque d'or pour « The fat man ». Depuis, il apparaît comme l'un des plus grands vendeurs que l'industrie phonographique ait connue. Deux 33 t de Fats Domino sont sortis en France l'an dernier. Le premier « Best of Fats Domino » chez Liberty composé de rééditions gravées chez Imperial, ainsi « Blueberry hill », « Blue monday », « My blue heaven » et « Hello Josephine ». Le second chez Reprise comprenant ses versions de deux succès des Beatles, « Lady Madonna » et « Lovely Rita ».

Compositeur de bon nombre de classiques du rock, on retrouve les principaux thèmes de Chuck Berry en versions originales chez Chess et en seconde versions modernisées chez Mercury : « Carol », « Thirty days », « Sweet little sixteen » figurent sur les 33 t « Rock Revival » (Chess 69.502 P) et « Disque d'or » (Mercury 134.033 MCY). « Memphis », « Maybellene », « Johnny B. Goode » et « Rock and roll music » étant uniquement sur le second. Son dernier album est paru en France il y a quelques semaines chez Mercury (From St Louis to Frisco), démontrant que Chuck a encore beaucoup d'admirateurs que ce soit à Paris ou en province, où il s'est souvent produit.

« Tu me casses les pieds avec ton petit Richard », voilà une phrase que mon père a souvent répétée dans les

années 57-59 alors que Little Richard, le plus sauvage, le plus enflammé, le plus hystérique de tous les chanteurs de rock était mon idole. Ses trois 30 cm édités, réédités chez London passaient régulièrement sur mon électrophone chaque week-end. Une discographie unique, indispensable à tout amateur de rock se respectant. De « Tutti frutti » à « Whole lotta shakin' » en passant par « She's got it », « Good golly miss Molly » et autres « Lucille » comment ne pas s'enthousiasmer devant un tel phénomène. Aujourd'hui, en le réécoutant, le premier volume paraît quelque peu vieillot, mais néanmoins rempli de charme, le second demeure mon favori, le troisième étant consacré au blues, quoiqu'on y retrouve quelques rocks et certaines chansons influencées par le Gospel, musique que Richard Penniman interprète souvent entre 1958 et 1962. De retour dans le métier à l'époque du démarrage des Beatles, il recrée en public tous ses tubes pour deux albums sortis chez nous sur les labels Polydor et Epic. Personnellement, j'ai une nette préférence pour le second.

Exécutant remarquable sur une scène, prêt à faire n'importe quoi pour ses fans, Gene Vincent, que j'avais suivi en tournée il y a un an et demi, a composé l'un des classiques du rock les plus souvent repris, « Be-bop a lulla ». Ce morceau débute l'album « Best of Gene Vincent » édité chez Capitol avec la référence STTX 340.758. « Bluejean bop », « Baby blue », « Rocky road blues », « Dance to the bop », « Say mama » et bien d'autres sont au menu de cet album-rétrospective de la carrière de ce chanteur. Deux 30 cm : l'un avec les Shouts, chez Columbia, l'autre chez London avec « Bird doggin' » sont disponibles chez tous les disquaires importants. D'autres de valeur égale sont plus difficilement trouvable : « Record date », « Crazy times », « Sounds like Gene Vincent »... Tous chez Capitol.

Pour
ceux qui
restent attachés
à l'époque des grands rockers
Jacques Barsamian
dresse ici la liste
des enregistrements disponibles,
de Chuck Berry
à Elvis Presley.

Mort en janvier 59 dans un accident d'avion en même temps que Ritchie Valens et Big Bopper, Buddy Holly a influencé bon nombre de groupes américains et anglais à leurs débuts, tels les Beatles. Ceci n'empêche pas Buddy Holly de réputer fréquemment : « Sans Elvis Presley, aucun de nous ne serait ici aujourd'hui ». Tous les succès de Buddy Holly ont été publiés sur des 33 t Coral : « Peggy sue », « That'll be the day », « Oh boy », « Maybe baby », « Rave on », « Reminiscing » sont parmi les meilleurs d'une longue liste. Ses tout premiers enregistrements, les plus rock furent réédités par Decca (réf. 200.012) en 66. Soutenu par un club qui marche très fort, club présidé par Michel Grézes, Auberge du Sanglier à Denat, dans le Tarn, Jerry Lee Lewis est l'un des pionniers du rock qui vend le plus de disques dans notre pays, et surtout des 33 t. Jerry qui a développé son style en introduisant le boogie-woogie et le blues dans le country, est capable de jouer n'importe quelle musique moderne. Au début 56, il signa un contrat avec la maison Sun à Memphis. Ses principaux titres pour Sun figurent sur les albums n° 1, 2 et 3 parus chez London, sur « Sunstroke » (Ember NR 5038). Plus récemment, Lee Lewis ré-enregistra en compagnie des Nashville Teens, en public à Hambourg, plusieurs de ses tubes comme « Whole lotta shakin' goin' on », « Great balls of fire », « High school confidential » et « What'd I say ». Autre 33 t merveilleux, celui sorti cet hiver chez Mercury avec « I'm on fire ».

Tout comme celui de Buddy Holly, le nom d'Eddie Cochran, garçon très beau et très intelligent, mort à 21 ans, est inscrit à tout jamais dans les annales de la pop-music. J'eus l'occasion de le voir sur scène quelques jours avant sa mort, j'en garde un souvenir inoubliable. Eddie était aussi vocalement le plus proche des Noirs. Quatre de ses 33 t

ont été édités en France chez Liberty. De valeur à peu près égale, ils sont indispensables à tout collectionneur de disques rock : « Remember me », « Eddie Cochran », « Inédits » et « Last recordings ». Ses meilleurs morceaux demeurent « C'mon everybody », « Summertime blues », « Somethin' else », « Milkcow blues » et « My way ». Il enregistrerait également chez Sun, et sa version de « Blue suede shoes » se vendit beaucoup mieux aux États-Unis que celle de Presley. Pourtant ce n'est qu'en 1964 que les amateurs de rock anglais découvrirent Carl Perkins qui faisait partie d'une tournée de Chuck Berry. Par la suite, quelques milliers de paristes français s'intéressèrent à lui si bien que London publia ses meilleurs titres : « Honey don't », « Everybody's trying to be my baby », « Boppin' the blues » avec comme thème principal « Blue suede shoes » (réf. HA 2202) ; puis CBS, sur l'initiative de Georges Collange, 16 morceaux inédits l'an dernier. Autre initiative de Collange, président de la Buddy Holly Memorial Society, la sortie toujours chez CBS d'un album de Screamin' Jay Hawkins avec le fameux « I put a spell on you ». Chez Polydor, on peut trouver trois albums reliques des collectionneurs acharnés : le premier de Ritchie Valens, le créateur de « Donna », « C'mon let's go »... Le second de Conway Twitty sous le label MGM (Rock and Roll Story. Réf. 662.001) ; le troisième de Tony Sheridan accompagné... par les Beatles, enregistré en 1961 à Hambourg (Réf. Triumph 24.001). Chez Warner Brothers, je conseille le 30 cm « Rock'n' Soul », il doit en valoir par-ci, par-là, où les Everly Brothers, duo unique de l'histoire du rock qui reprend « Slippin' and slidin' », « Maybellene », « That'll be the day », « Susie Q »... Chez Barclay, les 33 t de Roy Orbison, et, dans la série publiée vers 1963 sous le titre « Eddy Mitchell présente les Rois du Rock »,

quatre albums de Chuck Berry et un de Bo Diddley.

Rival d'Elvis Presley, Cliff Richard avait sorti chez Columbia un premier 33 t public avec « Move it », « Ready Teddy », « Bebo a lulla ». C'est à ne pas manquer si vous le trouvez, tout comme « L'épopée du rock » chez Barclay d'un autre élève de Presley, Vince Taylor, qui reprit à sa manière « Sweet little 16 », « Shakin' all over » et « Memphis Tennessee ». Il y a aussi quelques importations : « Ricky Nelson »-Sunset SLS 50.016 E, « Johnny Burnette, rock'n'roll trio »-Ace of Hearts AH 120, « Larry Williams on stage »-Sue IPL 922, « The Larry Williams show »-Decca LK 4.691. King, dieu, Elvis Presley, par sa popularité, sa qualité, sa personnalité, sa discographie domine tous les autres chanteurs de rock'n'roll. Ses plus grands succès ont été réunis sur quatre volumes par RCA qui distribue tous ses enregistrements. Ces quatre volumes sont intitulés « Elvis Golden Records ». Personnellement, je les préfère par ordre de sortie. Sur le premier figure, par exemple, « Heartbreak hotel », « Hound dog », « Jailhouse rock », « Loving you » et « All shook up ». Les fanatiques du rock pur se sont beaucoup plus passionnés pour des 33 t comme « Elvis Presley » (RCA 430.763), « Elvis » (RCA 430.231) à la sonorité typiquement Sun ou « Elvis is back » dans lequel le King chante quelques blues extra : « Such a night », « Like a baby » et « Reconsider baby ». Côté bandes originales de ses films, si de nombreux albums remplis de galvaudes ne me passionnent pas, trois par contre repassent régulièrement sur ma chaîne : « Loving you », « Clambake » et surtout « King creole ». Cette année, Elvis Presley vient de faire un retour fracassant au premier plan avec les morceaux de son émission « TV Special » (Réf. RCA 740.579). Aucun amateur de rock ne peut ignorer le meilleur Presley. — JACQUES BARSAMIAN.

LA LITTÉRATURE BEATNIK



Si les journalistes ont insisté sur la drogue, l'immoralité,

On ne parle plus des beatniks ! Peut-être cela est-il mieux ainsi, car les journaux ont débilité tant d'insanités, tant d'âneries sur ce sujet que leur silence est préférable. Malheureusement les « hippies » ont pris la relève pour ce qui est des articles infamants à propos de jeunes gens qui ont été, sont et resteront incompris pour la majorité de la société dite bien-pensante. Citons quand même quelques exceptions à cette furieuse cabale : le Magazine Littéraire a consacré un de ses numéros aux écrivains beatniks, ainsi que l'érotisme revue « L'arc ». Quant aux interviews de Playboy, Life Magazine, Mayfair, etc., elles se sont surtout intéressées au côté subversif et « immoral » de ces écrivains, la subversivité et l'immoralité ayant toujours un potentiel commercial assez élevé. En 1969, le beatnik est pour tout un chacun, un mélange de chevaux longs, de vagabondage, de mendicité, de paresse, d'intellectualisme malsain, d'ignorance.

Ceux qui brûlent

Les jeunes Européens sont tous plus ou moins extasiés par la révolution psychédélique, par l'acid rock mais la plupart d'entre eux (et la plupart des jeunes Américains) ont ignoré ou déjà oublié un mouvement auquel le psychédéisme doit à peu près tout. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sur dix Américains que je rencontre par mois, huit ne connaissent pas les noms de Jack Kerouac, Gregory Corso, Lawrence Ferlinghetti et autres Andrews. Il n'y a qu'Allen Ginsberg (surtout connu par son excentricité à l'endurance publicitaire) et William Burroughs pour échapper à cette non-connaissance que l'on pourrait presque qualifier d'indigne. Quant aux Français, si vous leur demandez de citer le nom d'un beatnik

célèbre, ils vous répondront invariablement Michel Polnareff (parce qu'il jouait de la guitare, instrument « indispensable » au beatnik, sur les marches du Sacré-Cœur) et aussi Antoine parce qu'il a, ou plutôt avait, les cheveux longs. Et ne croyez pas que ceux qui vous répondront cela sont exclusivement des gens vivant à la campagne et ayant dépassé la cinquantaine, c'est bien l'idée que se font des beatniks nombre d'étudiants ou de jeunes types chevelus qui se battraient pour aller assister à un concert de Jimi Hendrix. Pour les habitués de Saint-Michel et de Saint-Germain, qui dit beatnik dit Mouna et son puissant organe des « cosmonautes du subconscient ». Malheureusement depuis que le Quartier Latin est devenu le lieu de promenade favori de tout ce Paris compte de flics, avec ou sans uniforme, Mouna et ses amis (qui ont eu différents contacts avec la Beat Generation) n'ont plus qu'à se terrer là où ils peuvent et certainement plus chez le fameux Popoff qui a été fermé définitivement semble-t-il par la maréchaussée. Mais passons aux choses sérieuses. Les chefs de file de la génération « Beat » sont les promoteurs d'une manière de vivre, de penser, d'écrire, de « brûler ». Jack Kerouac dans son best seller « On the Road » a écrit ce qui pourrait presque être la devise de la Beat Generation. « ... les seuls à exister, pour moi, sont les fous, ceux qui sont fous de vivre, fous de parler, fous d'être sauvés, désireux de tout dans le même temps, ceux qui ne bâillent jamais ou ne prononcent jamais un lieu commun, mais brûlent, brûlent, brûlent comme ces tabuleuses jaunes torches romaines explosant comme des araignées dans les étoiles, et au milieu, vous voyez le bleu du pétard central, et tout le monde y va de son : woww ! ».

Gigantesque chant

Le mouvement beatnik a démarré dans les années cinquante. C'est un mouvement de révolte mais ce n'est pas un « mouvement révolutionnaire ». Si ces jeunes gens ont pris d'emblée parti contre la bourgeoisie, les institutions, la guerre, etc., ce n'est pas du tout parce qu'ils étaient communistes mais simplement parce qu'ils étaient « humains ». Alan Watts, un pasteur protestant qui, après avoir passé plusieurs années en Inde, vit sur une péniche à San Francisco entouré de hippies, résume parfaitement la situation du mouvement « Hip », successeur du mouvement « Beat » : « Étant donné que nous sommes malvus de la société et que les activistes de gauche le sont aussi, il y a confusion des deux mouvements et cela risque d'entraîner des illusions et une certaine gêne ». Si la Beat Generation se réclame de grande écrivains comme Artaud, Breton, Céline, Rimbaud et Ezra Pound, de Cummings, Hart Crane, Dylan Thomas, Joyce et aussi de Henry Miller que l'on peut considérer comme le prédécesseur direct de Jack Kerouac, elle ne se réclame ni du Capital, ni du petit livre rouge de Mao. La seule révolution que la Beat Generation ait faite aux États-Unis, et elle n'est pas des plus faciles, c'est une véritable révolution artistique accompagnée d'une révolte tout à fait légitime et aussi inévitable du comportement. La révolte du comportement accompagne toujours l'art véritable, le précède même. Rimbaud dans son enfance écrivait : « Merde à Dieu » sur les murs de l'église de Charleville, ça ne l'a certainement pas aidé à écrire la « Saison en Enfer » ou les « Illuminations », mais le fait demeure. Les écrivains beatniks vont se rencontrer très tôt, souvent à l'Université, et tous

l'érotisme (toujours très pur malgré les apparences), l'hom-

vont devenir d'excellents amis. Ainsi, on trouve Allen Ginsberg sous différents pseudonymes dans l'œuvre de Kerouac, en compagnie de Corso de Burroughs, etc., on trouve Kerouac dans les poèmes de Ginsberg, Ferlinghetti écrit une de ses œuvres (He) sur ce dernier, et ainsi de suite. Si les journalistes ont insisté sur la drogue, l'immoralité, l'érotisme (toujours très pur malgré les apparences), l'homosexualité dans l'œuvre des écrivains Beat, je n'en ai trouvé aucun pour dire qu'elle constitue un gigantesque chant à la gloire de l'amitié, ce qui sauterait d'ailleurs aux yeux du premier imbécile venu.

La terrasse du Flore

C'est en général à partir de l'Université aussi que commenceront les expériences hallucinatoires. Ainsi, Andrews s'est fait renvoyer de son lycée à quatorze ans pour y voir fumé de la marijuana. Certains ont, très tôt, des démêlées avec la justice. Corso est envoyé en prison à douze ans pour une affaire de poste de radio volé.

Il s'explique lui-même sur ce sujet : « ... Je suis sorti de prison en aimant mon prochain parce que tous les hommes que j'y ai rencontré étaient fiers, tristes, magnifiques, et perdus, perdus. Je dois aussi dire que la chose la plus cruelle qui devait effectivement m'arriver pendant ma jeunesse eut lieu quand j'avais douze ans. J'y allai parce que j'avais volé une radio et que je l'avais vendue à un marchand, et que le marchand fut traîné devant le tribunal où je dus comparaître comme témoin. Ainsi ils me transportèrent de la maison d'enfants sages, aux Tombes, à l'âge de douze ans, pendant cinq mois j'y restai. Pas d'air, pas de lait et la majorité étaient des Noirs, et ils détestaient les Blancs, et ils m'insultèrent terriblement, et j'étais alors

comme un ange, en vérité, car lorsqu'ils ont volé ma pitance, m'ont rossé et ont pissé dans ma cellule, moi, le lendemain je suis sorti en leur racontant mon merveilleux rêve au sujet d'une fille flottante qui atterrissait devant une fosse profonde et ne bougeait plus, le regard fixe... »

Puis Ginsberg, Kerouac, Burroughs, etc., vont partir et se disséminer en Amérique, en Europe, en Afrique du Nord. Ils connaîtront alors ce que Kerouac peint dans « On the Road », à savoir des courses interminables à l'échelle d'un continent, en auto-stop, en wagons de marchandises, en voitures volées, en cars Greyhound, parfois à pied. Ils connaîtront au fur et à mesure de leurs pérégrinations la drogue, le sexe sous toutes ses formes, l'alcool, l'ambiance des nuits parmi lesquelles rôdent les truands, les miséreux, les vices (si toutefois ce mot revêt un sens profond) mais aussi des illuminations foudroyantes, des instants d'une écrasante beauté, d'effroyables prises de conscience. Les beatniks veulent assister à tout (c'est ça brûler, ce n'est pas philosopher devant son Martini à la terrasse du Flore ou des Deux Magots). Et pour recevoir davantage ce qui les entoure, les beatniks (mais peut-être que ce terme change déjà de signification dans vos esprits) vont élargir leur champ de conscience à l'aide des hallucinogènes, des stupéfiants. On voit ici que l'acte de se droguer n'est pas pour eux, de tourner le dos au monde pour s'enfermer dans un paradis artificiel, mais bien au contraire de l'accepter davantage, de le ressentir le mieux possible.

Pauvre camé

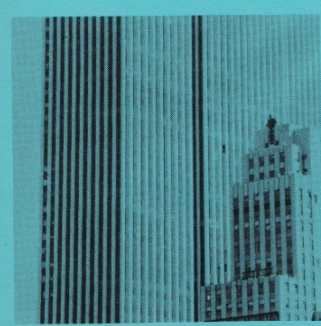
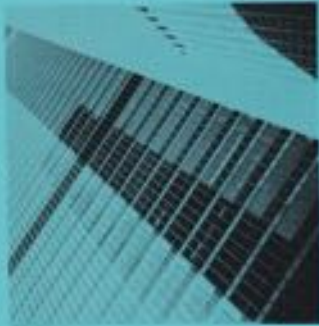
Il n'est pas question pour moi de faire ici l'apologie de la drogue, ni d'ailleurs

de la dénigrer, il s'agit seulement d'expliquer un phénomène que l'on a jusqu'alors ignominieusement et tragiquement maudit. Il est évident que tous les poètes de la Beat Generation ont pris et se sont servis de la drogue pour « palper » un univers ou une vérité qui n'en est peut-être pas une, comme le dit Kerouac, de la même manière que la vérité du « square », du bourgeois n'en est certainement pas une. Mais s'ils ont pris de la marijuana du peyotl, de l'opium, du LSD, et aussi (malheureusement pour Burroughs qui a bien failli y rester) des dérivés chimiques de l'opium : morphine, héroïne, etc., les beatniks ne l'ont jamais fait dans le but de se soustraire à une réalité trop forte, c'est au contraire pour la mieux étendre !

Ginsberg a dit de la drogue que c'était un « stimulant catalytique pour toute conscience légèrement amplifiée ». Pour nous résumer, disons que la drogue provoque (si on l'utilise dans ce but) un pouvoir de sur-conscience et non de l'inconscience dont les éducateurs au jugement un peu trop hâtif ont bien voulu la gratifier.

Notons au passage que si la drogue est sévèrement bannie de la société, les savants s'occupent très sérieusement d'une utilisation à fins militaires du LSD et de ses dérivés. Ajoutons enfin que si le petit crétin de 3^e qui fume du haschich pour jouer à l'homme est en effet un petit crétin (comme est un petit crétin le gosse de douze ans qui fume des cigarettes de la Seita) il mérite une bonne fessée, mais certainement pas la prison ou la « maison de redressement » qui, comme le dit Corso plus haut, fera de lui un homme perdu et à peu près certainement un pauvre « camé ».

Pendant une dizaine d'années, les beatniks vont former un cercle artistique comprenant des poètes, des romanciers,



sexualité dans l'œuvre des écrivains beat, aucun n'a dit qu'

des peintres, des auteurs de théâtre (Michael Mac Lure, qui se nomme Mac Lure dans le « Big Sur » de Kerouac est le remarquable auteur de la pièce « The Beard » qui a fait un certain scandale).

Nu

Ce qui va faire connaître la Beat Generation aux États-Unis, c'est l'ouverture à San Francisco des City Lights Books, librairie-maison d'édition qui publiera sous les « grands » du mouvement. Celui qui dirige les City Lights books se nomme Lawrence Ferlinghetti. Né en 1919 à New York, il fait ses études à la Sorbonne puis traduit et publie les œuvres de Jacques Prévert aux États-Unis. Il publie en outre Artaud, Michaux, Camus, et aussi deux poètes russes qui ne sont pas sans rapport avec la Beat Generation : Voznesenski et Evtouchenko. J'ai été très frappé, en lisant la « Poire triangulaire » de Voznesenski, d'y trouver une manière, un style, tout à fait comparables à ceux d'un Kerouac ou d'un Corso. Ce qui tend à prouver que le mouvement de la jeunesse mondiale vers « autre chose » n'est pas le fait des seuls pays capitalistes mais seulement l'inéluctable contrepoids à une civilisation surdéveloppée.

Un nouveau genre de poésie va apparaître : celui de la « Poésie nue » ou « Poetry reading ». On loue une salle et les jeunes poètes viennent dire leurs œuvres sur accompagnement de musique de jazz, ou simplement de batterie ou de basse.

Ces spectacles connaîtront un immense succès Outre-Atlantique. Il est intéressant de dire au passage le lien étroit de parenté existant entre la poésie « Beat » et le jazz. Kerouac, dans son recueil « Mexico City Blues » se considère lui-même comme un Jazz-Poet.

Ginsberg dans son « Howl » reconnaît avoir usé du mot « qui », comme d'une note de contrebasse. Le jeu scénique des jeunes poètes américains s'apparente beaucoup plus à celui d'un Mick Jagger ou d'un Frank Zappa qu'à celui de Musset réchant des alexandrins sucrés dans quelque riche salon. Je crois que c'est Allen Ginsberg qui excelle le plus dans ce genre de spectacle. Un jour, au cours d'une poetry reading, quelqu'un lui demanda ce qu'il entendait par « Nu ». Il s'explique en se déshabillant intégralement.

Ennuyeux ronron

Il est entendu que la « Poetry Reading » est une manifestation essentiellement américaine. Cela tient au fait que la langue anglaise offre une sonorité, un rythme, une couleur harmonique que le français ne possède malheureusement pas, bien qu'il offre par ailleurs d'autres avantages. Cela se voit dans le domaine de la Pop-Music plus que dans tout autre. Cela tient aussi au fait qu'aux États-Unis, il y a eu quelques poètes qui se sont révoltés, qui ont agi pour la poésie (la vraie) et au nom de la poésie. Il y a aussi eu un Lawrence Ferlinghetti qui n'a pas craint (poète lui-même) d'investir son argent dans un mot qui à l'heure actuelle est pour tout imbécile moyen synonyme de révolte ou autre chose. Cela tient au fait que la révolte de la « Beat Generation » était tellement intense qu'elle a agressé bel et bien la société américaine et ne s'est pas contentée de secouer le seul milieu intellectuel. Ceci à un tel point que Ginsberg ne va pas tarder à devenir une institution culturelle. Cela tient au fait que la Beat Generation s'est jetée corps et biens dans la lutte poétique envers et contre tous et que son cri était suffisamment puissant pour per-

venir jusqu'en Europe où nous l'avons accueilli sous une forme complètement dénaturée. Il n'y a que le mouvement surréaliste en France qui puisse rappeler le mouvement Beat.

Mais si nous tentons d'établir un parallèle entre la poésie en Amérique et la poésie en France, nous devons comparer une poetry reading d'un côté, avec l'ambiance du « beach » de San Francisco, et le club des poètes du dimanche soir à la télévision française. En ce moment, la poésie, comme tout le reste, est accaparée par le gouvernement, qui l'a confiée (mais cuit) à Monsieur Jean-Pierre Rosnay. Ce qui fait qu'elle nous arrive (la poésie) par la radio, par la télévision sous une forme morte, nauséuse, soporifique en diable. On en fait, bien que le glorieux Rosnay nous affirme le contraire avec véhémence, une pièce de musée, un objet si fragile que l'on craint d'y toucher de peur de le voir tomber en poussière. Alors que la poésie est un bâton de dynamite à la portée de tous, on nous en a fait une musique glacée et ronronnante que le club des poètes nous distille tant bien que mal. Il est bien évident qu'après le « bonsoir, ami, bonsoir » de Rosnay, phrase toujours prononcée sur le mode grave et triste, comme si elle allait nous annoncer le décès de quelque chose ou de quelqu'un, après cette phrase disais-je, même les plus téméraires ont une furieuse envie d'aller se coucher et du même coup de renoncer à cet ennuyeux ronron qui se nomme poésie au pays de Baudelaire et de Rimbaud.

Société de consommation

En matière de mysticisme, les hippies n'ont rien inventé. Leurs aînés ont été tellement impressionnés et conquis par les religions orientales qu'un livre de

elle constitue un gigantesque chant à la gloire de l'amitié.

Kerouac « Les Clochards Célestes », parle de jeunes gens férus d'orientalisme, pratiquant la méditation, traduisant la poésie japonaise en anglais, et qui un jour prennent le bateau pour le Japon où ils s'enferment pendant plusieurs années, afin de parfaire leur condition de « bikku », dans un monastère Zen. Toute l'œuvre de Kerouac révèle une sorte d'impossible sainteté. Mais on ne peut pas raconter un livre, ça ne sert à rien et c'est malhonnête. Aussi, je ne peux que conseiller au lecteur de s'introduire dans l'univers de Kerouac, qui est un peu le journal de la Beat Generation, qui est aussi le journal d'un homme qui essaye de « baiser les étoiles » (la phrase est de Corso « Be a star-screwer »), qui n'y arrive pas toujours et qui boit pour s'en consoler. C'est une lecture déterminante, et je suis bien placé pour le savoir ! Cinq livres de Kerouac sont parus chez Gallimard : « Sur la Route », « Docteur Sax », « Les Souterrains », « Les Clochards Célestes », et « Big Sur ». Denoël a publié les « Anges Vagabonds » ainsi qu'une excellente anthologie de la poésie beat qui pourrait bien devenir le bréviaire de tous ceux que ce sujet intéresse. L'éditeur Christian Bourgeois a aussi publié des œuvres de Ginsberg et de William Burroughs.

Pourquoi ?

Maintenant, il s'agit de savoir pourquoi le pays le plus civilisé, le plus industrialisé du monde, le pays des buildings et de l'argent sacro-saint, dont le citoyen préfère lire les cours de la bourse plutôt que de se laisser aller sur du Walt Whitman, pourquoi un tel pays a-t-il donné le jour à des poètes aussi talentueux et aussi révoltés que les poètes de Beat Generation ? Eh bien, c'est justement à cause de cet hyper-dévelop-

pement que la poésie, la littérature, et l'art en général ont joué le rôle de système compensateur qu'ils ont joué de toute éternité.

On a d'abord raillé cette société d'abondance, de « consommation », plus tard on l'a prise au sérieux, puis on est arrivé à ne plus jurer que par elle. Les beatniks l'ont d'abord reniée, et comme leur reniement n'avait pas eu l'impact escompté sur l'objet de leur reniement, ils l'ont littéralement violée.

Quand je pense que la censure a fait la fine bouche devant « Howl » ou devant le « Festin Nu » de Burroughs alors qu'elle laisse passer tous les articles hypocrites qui prennent des airs offensés et vengeurs simplement pour relater des faits qui n'ont pour but que de satisfaire le sadisme et le goût du scandale des masses ! La majorité de ces articles traite de la drogue, de l'homosexualité, du crime, etc., et le bon peuple les accueille avec des gloussements de satisfaction alors qu'il crache délibérément sur une jeunesse qui a décidé de regarder les choses en face et dont il aurait tout lieu d'être fier. Seulement, et Théophraste l'avait déjà noté dans ses « Caractères », entre deux générations, il y a toujours un vide, une gigantesque crevasse, que les plus intelligents et les plus fins des adultes n'ont jamais été fichus de franchir, et c'est finalement aussi bien comme ça.

Rasoir électrique

Le grief que font les beatniks à la société, c'est que cette dernière est obnubilée, pour ne pas dire abruti, par sa télévision, ses voitures, sa publicité, ses préjugés (Einstein a dit qu'il était plus facile de trouver la relativité que de détruire un préjugé), ses lois morales périmées et hypocrites. En gros, ils re-

prochent à la société ce que la société leur reproche, à savoir l'inconsistance. Les beatniks ne croient ni aux buildings, ni à Wall Street. On pourrait schématiser le phénomène de la façon suivante : à hyper-civilisation, hyper-poésie.

Bien sûr, la poésie beat est dure, crue, aveuglante, mais elle reflète une époque qui n'est pas particulièrement douce et qui a vu les camps de concentration, la guerre, l'avènement de l'ère atomique, puis tous les inéluctables drames d'un monde qui va sur son déclin. On en est arrivé à un tel point que si vous prenez un élément de la société, américaine, européenne ou autre, et si vous le privez des clichés traditionnels de son système de valeurs, vous vous retrouvez devant un type complètement perdu, qui n'a plus qu'une seule hâte : retrouver son complet-veston et son rasoir électrique.

Un cri

Les beatniks ont retrouvé d'autres valeurs (vieilles comme le monde) et ont essayé de s'y attacher, de les exploiter, dans un univers d'idiotie et de folie collective, et ils se sont dispersés ; car la Beat Generation n'existe plus. Kerouac vit tranquillement aux États-Unis, Corso continue à écrire sans s'occuper de personne, Burroughs connaît son heure de gloire, il vit à Londres. Quant à Ginsberg comme je l'ai dit plus haut, il tend à devenir une institution. Les hippies ont pris en quelque sorte la relève, mais il n'en reste pas moins que dans l'Amérique du XX^e siècle, au milieu des tonnes de béton, des tonnes de ferraille et de carences morales qui sont le dû de tout pays civilisé, le cri de la Beat Generation, possédée une véracité et un désespoir presque insoutenables. — DANIEL BUISSON.



GAINSBOURG



PSYCHOSÉ



Dr Jeckyll et Mr Hyde

M.L. : Nous allons commencer tout de suite en partant de cette chanson : Docteur Jeckyll et Mister Hyde, deux visages.

Serge Gainsbourg a-t-il deux visages ? Docteur ?

Le docteur : Serge Gainsbourg, je voudrais vous demander : pourquoi écrire une chanson qui insiste tellement sur le problème de la dualité de l'individu et des tendances extrêmement contradictoires qui peuvent exister chez lui ? Car au fond, Mister Hyde et Docteur Jeckyll, c'est un des classiques de cette dissociation de la personnalité entre deux images totalement différentes l'une de l'autre, le noir et le blanc co-existant chez le même individu.

S.G. : Motifs profonds ou superficiels. Je pense être tiraillé entre le bien et le mal. Je pense avoir une âme pure et quelque chose d'impur en moi. Non, il y a quelque chose d'important c'est que le docteur n'a connu dans sa vie que de petites garces ; et Mister Hyde prenait des notes pour le docteur. Il avait un petit carnet noir. Il disait, voilà, celle-ci paiera un jour, cette autre là paiera tel autre jour. Et ça, c'est moi. J'ai un petit carnet noir.

Le docteur : Avez-vous un petit carnet noir, comme ça, avec des échéances, les gens qui vont payer un jour ou l'autre ?

S.G. : Exact. Il s'agit d'aventures féminines passées.

M.L. : Ce qu'il y a d'impur, chez toi, c'est uniquement le corps ?

S.G. : Mon corps ? Je prends des bains tous les jours. Je ne vois pas ce qu'il y a d'impur dans mon corps.

M.L. : Disons l'expression, alors, de ton corps.

S.G. : Non. Je ne pense pas que les problèmes d'amour physique soient impurs. L'impur, ce sont les ambitions et mettons... les hantises sexuelles, certaines hantises qu'on qualifie d'impures.

Le docteur : Vous nous dites, « hantises sexuelles ». Puis-je vous demander lesquelles ?

S.G. : Disons que je suis fétichiste. Et masochiste.

Le docteur : Vous venez de prononcer le mot masochiste. Est-ce bien celui-là que vous aviez dans l'esprit ? Il me surprend de votre part.

S.G. : Je voulais dire sadisme. Je suis un sadique, je ne suis pas un maso.

Le docteur : Ce sadique n'est-il pas en réalité beaucoup plus masochiste qu'il ne veut bien l'avouer ?

S.G. : Oh ! je ne pense pas. Tout être un tant soit peu sensuel est un peu maso.

M.L. : Je voudrais juste ajouter une petite chose. Je voudrais savoir, puisque Serge Gainsbourg prétend, je dis bien prétend,

être sadique, s'il peut nous dire comment s'exprime son sadisme ? Puisque nous parlons de l'amour, est-ce que c'est un sadisme, disons d'ordre physique, ou d'ordre mental.

S.G. : Voyons, je ne suis pas Gilles de Ré... il est plutôt abstrait, ce sadisme.

Le docteur : C'est-à-dire ?

S.G. : Il est d'ordre mental. Oh, et puis je n'entrerais pas dans les détails physiques.

M.L. : Pourquoi ?

S.G. : Pourquoi, dit-il, avec une candeur !...

Le docteur : Des fétichistes il y en a tellement de sortes que moi je finis un peu par m'y perdre, dans ce catalogue. Alors, d'abord qu'est-ce pour vous que les fétiches, le fétichisme, et puis quels sont les vôtres, vos préférés ?

S.G. : Le fétichisme, pour moi, c'est se dissocier de la condition animale. Ou bien être sophistiqué dans ses amours physiques.

Le docteur : A travers votre propos, on dirait que l'amour, même physique, est plus un acte intellectuel qu'autre chose.

S.G. : Exact.

Le docteur : Est-ce que cela veut dire par exemple que vous avez besoin de toute une figuration d'images, d'un véritable cinéma ?

S.G. : Cinéma !

Le docteur : Mais oui. Employons le mot, si vous voulez, de toute une représentation intellectuelle qui se substitue pour vous à un petit jeu que vous appelez, dans une autre de vos chansons, l'amour à la papa.

S.G. : L'amour à la papa c'est autre chose. C'est un problème physique. Je condamne l'état statique d'une fille. La non-réceptivité.

Le docteur : Et aussi peut-être sa non-participation.

S.G. : Oui, bien sûr. Ici, il s'agit de problème esthétique pur. J'ai fait trop longtemps de la peinture, j'ai fait de la peinture pendant une quinzaine d'années, et je vis d'abord par les yeux. Donc, étant peintre, j'ai fréquenté des femmes nues. Le premier modèle d'un peintre est la femme nue ; et la femme nue pour moi ne représente rien, strictement rien. Une femme nue sur une plage, c'est un animal. Et l'état d'animal me désespère. Je veux m'en éloigner. Donc j'ai besoin d'élaborer.

Harley Davidson

Le docteur : Maintenant, nous venons d'écouter cette très belle chanson qu'est « Harley Davidson », et je pense qu'immédiatement, pour le public, cette chanson évoque deux choses : d'abord toute cette mécanique rutilante et qui donne cette impression de puissance de la motocyclette ; puis, je crois qu'elle évoque aussi autre chose, parce que « Harley Davidson » a donné lieu à l'édition d'un poster qui a été très célèbre, et où l'on voit Brigitte Bardot devant sa Harley Davidson, justement. Elle est posée un petit peu de guingois. Et elle

Michel Lancelot convoqua naguère Serge Gainsbourg et « le docteur » pour une « radio-psychose » dans le cadre de Campus sur Europe 1. Voici quelques extraits de cette rencontre marquée par les confessions de notre auteur de mélodies n° 1, qui, actuellement, fait scandale en Angleterre grâce à son duo avec Jane Birkin : « Je t'aime, moi non plus. »

est habillée d'une manière très particulière. Est-ce que, puisque vous évoquez tout à l'heure la notion de fétichisme, cela entre dans vos images de fétichisme?

S.G.: Exact.

Le docteur: Qu'est-ce qui vous frappe le plus par exemple lorsque vous regardez cette photographie?

S.G.: C'est l'acier. Ce n'est pas la fille. C'est la machine. Je suis fasciné par la moto. Mais fasciné par la moto derrière la fille. Je veux dire: la moto seule ne me fascinerait pas à ce point.

Le docteur: Vous savez qu'il y a des bandes de motocyclistes, des bandes très organisées, avec leur code, avec leurs lois internes, avec leurs signes de reconnaissance. Les Anges de la Mort, par exemple, ceux de la côte californienne, sont les plus connus. En général c'est un homme qui conduit, tandis que là, il y a la femme seule devant la motocyclette: où est son partenaire, qu'est-il devenu?

S.G.: Son partenaire est la motocyclette. Et cela me vient, vous allez tout savoir, d'un livre défendu de Guillaume Apollinaire où il donne un alexandrin, deux alexandrins: « La trépidation excitante des trains nous glisse des désirs dans la moelle des reins ».

Le docteur: La motocyclette vous fait le même effet?

S.G.: Je n'ai pas fait tellement de motocyclette, mais je pense que ces trépidations-là sont efficaces sur les femmes.

Le docteur: Oui, je parlais tout à l'heure, à propos de ce poster, de l'habillement. Ce qui frappe, c'est d'abord la profusion du cuir: le gilet de cuir, les longues bottes montantes... et puis ce sont aussi les bijoux qui sont très particuliers. Ces bijoux ce sont essentiellement des chaînes. Est-ce que ce sont là deux accessoires favoris de votre imagerie mentale?

S.G.: Oui, encore que là je ne sois pas la responsable, parce que Brigitte s'est habillée toute seule. Enfin... les chaînes... oui, pourquoi pas? Je ne suis pas un fana... le cuir non plus; je préfère la soie; la soie et les dentelles.

Le docteur: Il y a aussi beaucoup de noir dans cette photo. Le noir joue un rôle chez vous?

S.G.: Oui. Je viens d'emménager dans un hôtel particulier que j'ai tapissé de noir. Toutes les pièces, premier étage et rez-de-chaussée, sont tendues de noir. Portes blanches. Et je n'achète plus que des dessins noirs. J'ai aboli la couleur. Je supporte encore la tarte de Sienna brûlée, et c'est tout.

Le docteur: Ce qui, pour un peintre comme vous, est un très long chemin.

S.G.: Oui.

Le docteur: D'ailleurs, vous avez peint, je crois, jusqu'à l'âge de trente ans environ, et puis après, tout d'un coup, vous avez détruit la presque totalité de votre œuvre picturale.

S.G.: J'ai tout détruit.

Le docteur: Pourquoi?

S.G.: Parce qu'il y avait évolution. J'ai assimilé tous les styles et toutes les tendances, en passant par le cubisme, le surréalisme dada, l'abstraction, et puis j'étais revenu au figuratif. Enfin, j'étais perdu. J'ai abandonné.

Le docteur: La plupart des peintres, quand on les interroge, on a un petit peu l'impression que leur œuvre, leurs toiles, c'est un prolongement d'eux-mêmes. Beaucoup ne s'en

séparent qu'à regret, certains mêmes refusent complètement de s'en séparer. Lorsque vous avez détruit tout cela est-ce que vous n'avez pas eu l'impression de supprimer quelque chose de vous? De vous amputer d'une partie de votre être?

S.G.: Non. Je pense qu'en peinture je voulais avoir du génie et je n'avais que du talent, peut-être. A chaque toile détruite, c'est une jouissance de destruction; de même que j'aimais casser mes diques. J'aimais tout détruire. Je n'aime que 5 chansons sur mes 10 doigts.

Le docteur: C'est peu, étant donné le grand nombre de chansons que vous avez composées. Cent cinquante, je crois...

S.G.: A peu près, oui. Mais, comme en peinture j'aimais ma dernière toile, actuellement je n'aime que ma dernière chanson. Et la prochaine effacera celle-là.

Le docteur: Mais, si vous voulez, nous allons quand même revenir sur cet aspect, parce que je le crois important et lié un peu à cet amour sélectif, cette passion du noir dont vous nous parlez tout à l'heure et qui se retrouve dans votre nouvel appartement, donc sur le lieu même où vous vivez, où vous existez tout le temps. Pour beaucoup de personnes, même pour la majorité de nos auditeurs, certainement, la première évocation du noir, c'est avant tout le deuil; le deuil et la mort.

S.G.: Oui.

Le docteur: Êtes-vous très préoccupé, très

obsédé par la question de la mort?

S.G.: Non. Absolument pas. J'ai vaguement idée que ma mort naturelle approche. Et... et... j'ai peur d'une mort atroce. Mais, pour moi, le noir, c'est la rigueur.

Le docteur: Donc vous arrivez par le noir à la pureté complète?

S.G.: Si vous voulez. Si vous le dites.

Le docteur: Mais, comme nous avons parlé du noir, je crois quand même que nous pourrions entendre une autre chanson de vous qui va nous ramener à ce problème que j'évoquais, celui de la mort. C'est « 6.35 ».

6.35

Le docteur: Voilà. Nous venons d'entendre « 6.35 »; c'est, semble-t-il, l'incantation d'un homme qui, à chaque instant, a le choix entre la solution de vivre ou celle de cesser d'exister. Était-ce un peu votre idée, lorsque vous avez écrit cette chanson?

S.G.: Oui, c'est une notion de vertige. Étant petit, j'aurais aimé casser les vitrines. Sauter dans le vide.

Le docteur: J'ai remarqué d'ailleurs que le mot vertige revenait pratiquement à chaque couplet ou à chaque strophe de votre chanson. Puis-je vous demander ce qu'évoque pour vous le mot vertige? Et si vous êtes sujet réellement à des vertiges?

S.G.: Oui. A des vertiges physiques. Le vertige pour moi, c'est la fascination. Je suis fasciné par la facilité de passer de l'autre côté du miroir.

Le docteur: C'est la tentation de sauter?

S.G.: Oui. Sur une construction élevée, je suis obligé de me coucher. Sinon je sauterais. Un exemple? Je me trouvais au-dessus de Monte-Carlo et je me suis couché. Je n'ai pas pu avancer.

Ce mortel ennui

Le docteur: Dans cette chanson, au fond, nous ne sommes pas tellement loin du thème

précédent, puisque dans l'une vous parlez du 6.35, et maintenant nous en sommes au barbiturique. A travers ce mortel ennui que vous décrivez dans cette chanson, vous apparaissez, Serge Gainsbourg, comme un solitaire, comme un personnage extrêmement seul dans l'existence, et qui la traverse en étapes dont nous parlerons tout à l'heure. Mais on ne peut pas dire que vous ayez l'air d'un... et j'emploie un mot que vous avez vous-même employé dans d'autres circonstances, d'un marant.

S.G.: Je suis un sauvage. Je suis un indigène dans la société.

Le docteur: Avez-vous l'impression que, quelle que soit la forme de société cela aurait été la même chose?

S.G.: Exactement. J'ai une allergie à plus de deux personnes.

Le docteur: Vous n'êtes pas de ceux qui aiment se mélanger aux autres?

S.G.: Non. J'aime de la figuration. J'aime sortir et je ne veux pas qu'une boîte de nuit ou un club soit vide. Mais juste de la figuration.

Le docteur: C'est ça. Ce sont des ombres tout à fait anonymes, qui pourraient aussi bien être remplacées par d'autres.

S.G.: Oui.

Le docteur: Mais, il vous est certainement arrivé dans l'existence, lorsque vous étiez plus jeune, d'aller dans des bandes, des surprise-parties. Que se passait-il?

S.G.: Ce qui se passait? Dès que l'apparaisais, l'ambiance était morte. Cassée. Absolument. Peut-être est-ce dû à la fixité de mon regard, je ne sais pas. Les personnes pensaient que je les jugeais, ce qui est vrai. Trop de lucidité. Alors, le seul moyen, celui que j'ai employé dans l'armée, parce qu'il y a quand même dans l'armée une promiscuité indispensable, c'était l'alcool.

Le docteur: Ça marchait?

S.G.: Avec l'alcool, oui. J'étais un petit rigolo comme les autres. Et c'est ce que je pratique actuellement. J'ai besoin, quand je tourne un film de fréquenter les acteurs, les metteurs en scène, et je bois. Parce que je suis un sauvage. Je suis difficile d'accès et trop... trop glacé. Pas drôle, quoi. Je reconnais que ce n'est pas drôle non plus pour les autres.

Le docteur: Vous nous avez dit que lorsque vous arriviez quelque part vous aviez l'impression que tout d'un coup l'atmosphère était cassée. Cette atmosphère était-elle cassée ou réellement était-ce simplement une impression que vous vous aviez? Autrement dit déformiez-vous complètement le monde extérieur, est-ce que vous déliriez?

S.G.: Ah non! Absolument pas. J'avais une lucidité à toute épreuve. J'entendais les réflexions. Regarde ce type il nous tout le soir en l'air... qu'est-ce que c'est que ce sinistre individu?

Le docteur: Pourquoi? A cause de votre comportement? A cause de votre physique? A cause de votre apparence, de votre manière d'être?

S.G.: Je pense, avant tout, à cause de mon regard. Il déshabillait. Vous vous souvenez, j'ai quarante ans. Quand j'avais vingt ans, on m'appelait à des surprise parties, et puis j'avais une certaine rigueur, une certaine pureté, et je n'admettais pas que les jeunes gens disparaissent dans les piques à côté pour faire des blâmes.

Le docteur: Pourtant, justement, vingt ans, c'est l'âge, et je le mets entre guillemets, des



« bêtises ». Pourquoi est-ce que vous n'y participez pas et pourquoi est-ce que vous n'en faites pas, vous, comme les autres ? Plutôt que de vous contenter de ce rôle de juge et de spectateur ?

S.G. : Parce que j'étais un romantique et que je cherchais l'amour. Et je n'en étais pas encore aux amours physiques pures.

Le docteur : Il y a donc eu, ou il semble y avoir eu à travers votre propos, une extrême évolution entre cette position très idéaliste de votre adolescence et puis, maintenant, cette position beaucoup plus blasée peut-être.

S.G. : Oh blasé, certainement pas. Blasé seulement sur tout ce que j'ai pratiqué, tout ce que j'ai essayé, qu'il me désespérât. Je ne suis pas un libertin. J'ai pratiqué le libertinage, j'ai fait beaucoup de sottises, mais cela me désespérait. En réalité, j'ai gardé un idéal sur mes idées de l'amour, je suis intact. Je pense que je suis intact.

Si j'avais été vraiment un libertin, eh bien je n'aurais pas été désespéré après chaque séance.

M.L. : Serge Gainsbourg nous dit que lorsqu'il avait 20 ans, il ressentait une souffrance très romantique de voir les gens balfoyer un peu l'amour. Mais je voudrais savoir dans quelle mesure ce romantisme ne le conduisait pas à une certaine, presque une culture de la souffrance. Finalement est-ce qu'il ne recherchait pas un peu cela ?

S.G. : Oh, mais je ne souffrais pas. J'étais simplement triste, un garçon triste et sévère. C'est tout.

Le docteur : En définitive, un personnage seul avec autour de vous peu d'amitiés et notamment d'amitiés masculines.

S.G. : Aucune amitié et dès mon plus jeune âge, à l'école primaire, seul, au lycée, seul, et aux Beaux-Arts, seul, et ensuite à l'armée, vin rouge. Évidemment, on se fait des amis avec du vin rouge ; et puis ensuite on se fait des amis avec du champagne, mais ce n'est pas l'amitié cela. Aux lueurs de l'aube, tout se dissipe et vous n'avez plus d'amis.

Le docteur : Oui, mais cependant il y a dû avoir de la part d'autrui, pour vous comme pour tout le monde, des tentatives. Que faites-vous de ces tentatives ? Vous les acceptez ou vous les repoussez ?

S.G. : Je les repousse. Je les repousse parce qu'à plus de deux il y a incommunicabilité. Ou bien il faut être sociable, c'est-à-dire avoir de la conversation avoir de l'esprit. Ce n'est pas pour moi.

La fille au rasoir

Le docteur : Voilà la fille au rasoir, cette fille qui est près de vous, à laquelle vous allez jusqu'à dire que vous l'aimez, ce qui est quand même la forme suprême, ou ce qui essaye d'être la forme suprême de communication (une forme souvent bien ridicule hélas mais à laquelle nous ne pouvons pas nous arracher ni les uns ni les autres) et cet aveu est étouffé par le bruit du rasoir. Est-ce pour vous l'image de la plupart des relations humaines ?

S.G. : C'est une chanson qui m'a été inspirée par un film qui s'appelle l'Ange Exterminateur : une fille se passait un rasoir sur les jambes ; j'ai trouvé l'image très esthétique. Pour moi, c'est l'image même, le symbole de l'incommunicabilité. Chacun ayant ses problèmes personnels, je ne vois pas comment on peut communiquer avec les autres sinon

par la politique, mais la politique ne m'intéresse pas, ou au bord du zéro.

Le docteur : Ou par les épidermes.

S.G. : Oh, oui d'accord... d'accord.

Le docteur : Justement, nous y arrivons, est-ce que pour vous le contact d'une peau est un mode de communication encore valable ou n'est-ce, comme les autres, qu'un simulacre que vous rejetez très rapidement ?

S.G. : Si la tête ne marche pas, il n'y a aucune communicabilité. Si vous sentez une main morte ou sans rigueur, vous ne communiquez pas. De même quand vous faites l'amour avec une femme morte ou même un volcan, si vous ne l'aimez pas, il n'y a aucune communicabilité. J'ai connu des jeunes filles adorables, et j'étais désespéré parce que j'étais seul.

Le docteur : Qu'en faisiez-vous ?

S.G. : Je les jetais immédiatement.

Le docteur : Comment ?

S.G. : Comment ? Mais...

Le docteur : Ce n'est pas facile, souvent, de jeter des jeunes filles.

S.G. : Ah, non, je dois avoir quelques suicides ratés sur la conscience. Mais je ne veux pas être une victime.

Le docteur : C'est vous qui venez de soulever le problème du suicide. Êtes-vous accessible au chantage au suicide ? Cela vous empêcherait-il de rejeter ?

S.G. : Non, au contraire, au contraire.

Le docteur : Vous dites « au contraire ». En fait parce que vous saviez pertinemment que c'était faux, car vous étiez conscient que ce suicide serait raté à l'avance ou qu'il n'aurait pas lieu, ou bien y avait-il une chance qu'il réussisse ?

S.G. : Il y avait de fortes chances qu'il réussisse, car j'avais au téléphone une fille à la voix pâteuse et caractéristique, c'est-à-dire qu'elle avait déjà absorbé des pilules.

M.L. : Et cela ne vous gênait pas de penser qu'une jeune fille allait mourir dans l'heure qui suivait ?

S.G. : Je savais qu'elle n'allait pas mourir, parce qu'une maman éplorée me rappelait cinq minutes après !

Le docteur : Et si vous aviez eu un doute ?

S.G. : J'ai eu des doutes pour une femme que j'ai aimée, et j'étais désespéré. Ne me prenez pas pour un monstre, quand même.

Le docteur : Vous nous avez fait une profession de foi au début de cet entretien, profession de foi de solitude, profession de foi de la difficulté de communiquer, en définitive, quel que soit le partenaire et quel que soit le moyen que l'on emploie pour cela. N'y a-t-il chez vous, malgré toutes les rationalisations que vous pourriez donner, malgré toutes les justifications auxquelles vous croyez, n'y a-t-il pas une sorte de regret profond que votre attitude ne soit pas différente et que vous ne puissiez être à même de partager avec les êtres ?

S.G. : Non, non, absolument pas. Je pense que je serais plutôt une éponge qui ne rejeterait jamais son eau. Je veux bien prendre aux êtres, mais je ne leur donne rien. Encore, il s'agit-là non pas de mes amours, mais de mes relations avec les hommes. Je n'ai aucun regret. Je suis tel que j'étais enfant, je n'ai pas bougé. Fidèle à moi-même, sauvage et réservé. Ce n'est pas parce que je pratique ce genre de métier que j'ai à changer mon comportement.

Les sucettes à l'anis

Le docteur : France Gall est un personnage

qui, par son physique, par sa voix aussi, est l'image de la petite fille. C'est l'image de l'enfance, c'est l'image d'une certaine innocence, peut-être avec une certaine équivoque, d'ailleurs, dans cette innocence.

S.G. : Oh, je ne crois pas qu'elle soit assez équivoque pour être une vraie Lolita, cette petite France. C'est une petite poupée ravissante, fraîche et rose, un peu trop sucrée, c'est délicieux.

Le docteur : Mais l'enfance, pour vous, et l'image d'enfance, est-ce une période de paradis perdu, une période du passé à laquelle vous voudriez revenir ?

S.G. : Paradis perdu, certainement, s'il s'agit de l'avant dernière guerre. Et puis, dans les yeux d'un enfant, les plages sont immenses, le soleil est plus brillant, les photos sont plus merveilleuses. Mais revenir, certainement pas. Je ne voudrais pas repasser par tous mes calvaires.

Le docteur : Est-ce qu'en général, malgré cette attitude dont vous nous parlez, dans les quelques personnes qui, sinon vous entourent, du moins parviennent jusqu'à vous, si vous faites un choix, vous avez tendance à les choisir plutôt jeunes ou plutôt âgées ?

S.G. : Étant jeune, mes amis, les quelques tentatives d'amitié que j'ai faites, s'adressaient à des hommes mûrs. Actuellement, je ne fais plus aucune tentative.

Je t'aime, moi non plus

Le docteur : Il y a une très belle chanson que j'aimerais entendre et dont le texte figure dans votre recueil de « Chansons Cruelles », c'est « Je t'aime, moi non plus ». Et je me demande si cette chanson n'est pas un excellent exemple de cette impossibilité où vous vous déclarez être de remplacer cet amour perdu, cet amour dont vous êtes une fois pour toutes séparé et qui ne reviendra jamais.

S.G. : Comment, il ne reviendra jamais ? Comme vous y allez !

Le docteur : Il ne revient jamais pour aucun d'entre nous. Nous n'arriverons jamais à réintégrer ce sein, ce ventre dont nous sommes sortis, et dont nous gardons, à travers toute notre existence une nostalgie effroyable. Nous l'acceptons ou nous ne l'acceptons pas, c'est tout le sujet de notre vie.

S.G. : J'ai la pudeur de m'écrire et de chanter que mes défailles amoureux. S'il m'arrive d'aimer vraiment, je n'en dirai rien. Eh bien, dans « Je t'aime, moi non plus », la fille dit « Je t'aime » et je réponds « Moi non plus ». Ce qui vous prouve ma pudeur et aussi mon scepticisme. J'ai appris par la suite que Dalí avait dit : « Picasso est Espagnol, moi aussi, Picasso a du génie, moi aussi, Picasso est communiste, moi non plus ». Quand j'ai écrit ça, je ne le savais pas. Bon, alors, « Je t'aime, je t'aime », dit la fille. « Moi non plus », réponds-tu... Et là, j'ai une phrase qui est très importante, peut-être la plus importante de tout ce petit bouquin : « L'amour physique est sans issue ».

Le docteur : Autre chose : Quelle importance attachez-vous à la boisson ?

S.G. : Boire, c'est un moyen. Je ne bois pas seul. Je ne suis pas éthylique à ce point. Mais boire pour moi est une drogue. On a souvent dit que j'étais un drogué. Ça fait très bien d'être drogué à l'heure actuelle.

(suite page 87)



La partie la plus intéressante du show Marion Williams : son guitariste vérifiant auparavant le fonctionnement de son instrument



Il a eu lieu du 23 au 29 juillet avec le « show » Marion Williams (gospel song), des Français habiles comme les Jazz O'Maniacs (Nouvelle-Orléans, ci-dessus) ou bien Freak et ses Swingers (middle-jazz) ; le toujours émouvant John Lee Hooker (blues)...



photographié par Jean-Pierre Leloir et dessiné par Serge Dufloy.

le festival de jazz d'antibes 1969

* ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *
 * STEREO MASTER - 7019 *
 NEW GOLIATH 50 - 7049 * NEW THUNDERBIRD 7045 * NEW TAURUS 7044 *
 TV/100 - 7037
 * NEW TREBLE 'N' BASSE * NEW GOLIATH 100 - 7048 * NEW
 * NEW TV/4/10 - 7054 *



DOCUMENTATION SUR DEMANDE :
INSTRUMENTS HENRI SELMER
 78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
 Tél. 023-09-74

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris



... Mais le sommet en fut
 Miles Davis (ci-contre),
 encore renouvelé, tandis
 qu'Ella Fitzgerald, très classique,
 Oscar Peterson,
 toujours régulier
 et Nina Simone,
 un peu paresseuse (ci-dessous)
 recueillaient
 l'approbation générale.



à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-05

TOMMY BROWN, batteur de JOHNNY HALLYDAY,
joue maintenant sur ROGERS



LE SOUND...?



EP Nicolas Darlet

C'EST NOTRE AFFAIRE
SOUND CITY

SOVAM, 277 rue St Honoré Paris VIII
Tél: 742.84.73

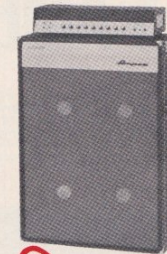
disques
hors
étoiles

JOE COCKER
WITH A LITTLE HELP FROM
MY FRIENDS. Feeling al-
right. Bye bye blackbird.
Change in Louise. Marjo-
rine. Just like a woman.
Do I still figure in your life.
Sandpaper Cadillac. Don't
let me be misunderstood.
With a little help from my
friends. I shall be released.
STATESIDE 2C 062-90.232/
30 cm

Un 33 tours très attendu
d'un garçon qui ne demeu-
rera pas, contrairement à
ce que les mauvaises lan-
gues ont pu affirmer, l'idole
d'un seul tube. L'album
commence par une compo-
sition de Dave Mason, ex-
membre du Traffic; « Fee-
lin' alright », qui passe
beaucoup en club, est dans
le style afro-cubain avec
tumba et maracas, soutenu
par des choristes à la tête
desquelles figure Brenda
Holloway. Les chœurs sont
également largement mis à
contribution dans le slow
« Bye bye blackbird ». Parmi
les trois choristes de
cette plage, on reconnaît la
voix de Madeleine Bell.
Parmi les musiciens, la
guitare solo de Jimmy Page
qui intervient sobrement,
et des retrouvailles, celles
de Clem Cattini, qui fut
batteur des Tornados (vous
vous souvenez, « Telstar »,
il y a bientôt dix ans déjà).
Cocker poursuit avec deux
de ses propres créations,
« Change in Louise » et
« Marjorine »; il faut bien
les chanter ces femmes.
« Marjorine » était tout
comme « With a little help
from my friends » paru l'an
dernier. C'est un morceau
à gimmick avec piano en
valeur et chœurs aigus.
« Just like a woman » que
le groupe de Manfred Mann
avait enregistré lors de
l'arrivée de Mike D'Abo
termine cette face. Le piano

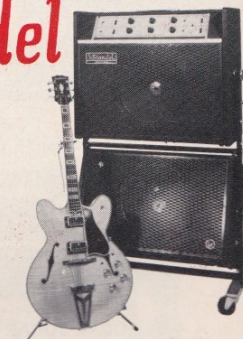
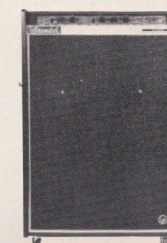
de Tommy Eyre (aujourd'hui avec Aynsley Dunbar)
et l'orgue de Matthew
Fisher (Procol Harum) se
mêlent parfaitement à la
voix de Cocker dans ce
thème de Bob Dylan. La
face 2 débute sur une
question désespérée de
Cocker, accompagné par
l'orgue de Stevie Winwood,
un slow, « Do I still figure
in your life? ». « Sand paper
Cadillac » est une excel-
lente composition du chan-
teur et de Chris Stainton
qui joue ici de la basse, du
piano et de l'orgue. J'aime
particulièrement la partie
de piano et la guitare, tou-
jours sobrement saturée
du leader actuel de Led
Zeppelin. A propos de
« Don't let me be misun-
derstood », je ne trouve
pas que cette version
atteigne l'intensité de celle
de Nina Simone ou même
des Animals. C'est un point
de vue. L'improvisation
dans le solo de Tommy
Eyre me paraît être la partie
la plus attrayante de cet
enregistrement. Par contre,
avec « With a little help
from my friends », aucun
problème: cette nouvelle
vie donnée à la compo-
sition des Beatles demeu-
ra à tout jamais un chef-
d'œuvre et il convient de
citer ceux qui entouraient
Joe Cocker pour cette
séance: B. J. Wilson (bat-
terie), Chris Stainton
(basse), Tommy Eyre
(orgue), Jimmy Page (gui-
tare) et surtout les cho-
ristes Madeleine Bell, Sun-
ny Weetman et Rosetta
Hightower. Comme la pre-
mière face, la seconde se
termine avec du Dylan,
« I shall be released », avec
Stevie Winwood en évi-
dence à l'orgue. Que dire
en résumé de cet album?
Qu'il confirme Joe Cocker,
qu'il confirme qu'il est un

Ampag



Les meilleures
marques d'am-
plis à transistors
pour guitare,
basse et orgue
sur le marché
mondial.
Adoptés par tous
les musiciens de
studio et par les
accompagnateurs
des plus
grandes vedettes

Standel



JENNINGS



Le promoteur de la
plus grande marque
anglaise produit
maintenant son pro-
pre matériel:
**Amplificateurs tous
transistors** munis
d'un commutateur
spécial permettant
d'obtenir toutes les
sonorités que vous
n'aviez pas encore
trouvées.

IMPORTATION EXCLUSIVE
INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

24, rue Turgot, PARIS-9^e - Tél. : 526-75-56

88, bd de la Libération, MARSEILLE-IV

Tél. : 16 (91) 47-78-81

CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrivées à la 100-000. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en gras indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en gras leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



Melody Maker

45 t					
1	HONKY TONK WOMEN	Rolling Stones London 939	1	2	
2	IN THE YEAR 2525	Zager & Evans RCA 8174	2	1	
3	A BOY NAMED SUE	Johnny Cash Columbia 44344	3	6	
4	SWEET CAROLINE	Ned Diamond (45) 552 36	4	4	
5	PUT A LITTLE LOVE IN YOUR HEART	Jackie DeShannon Imperial 66385	5	13	
6	SUGAR SUGAR	Archives Calendar 1008	26	48	
7	RUBY DON'T TAKE YOUR LOVE TO TOWN	Ken Rogers & First Edition Reprise 0829	7	9	
8	LAUGHING	Gusta Who RCA 0195	9	15	
9	POLK SALAD ANNIE	Tony Joe White Monument 1104	10	11	
30 cm					
1	BLOOD, SWEAT & TEARS	(Columbia CS 9720) (50) 1810-052 (53) 1410-0912	2		
2	HAIR	ORIGINAL CAST (RCA Victor LSO 1150) (85) 0236	1		
3	ROMEO & JULIET	ORIGINAL SOUNDTRACK (Capitol ST 2993) (81) 2993 (7) 31 2993	3		
4	JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN	(Columbia CS 09627) (11) 09627 (14) 09674	4		
5	THIS IS TOM JONES	(Parrot PAS 71028) (9628)	5		
6	BEST OF CREAM	(A&M SD-291) (21) (35 291)	6		
7	BLIND FAITH	(A&M SD-304) (304)	30		
8	CROSBY, STILLS & NASH	(Atlantic SD-8225) (8225) (35 8225)	6		
9	IN-A-GADDA-DA-VIDA	IRON BUTTERFLY (A&M SD-2501) (2501) (35 2501)	7		

45 t					
1	(1) HONKY TONK WOMAN	Rolling Stones, Decca			
2	(2) GIVE PEACE A CHANCE	Plastic Ono Band, Apple			
3	(3) SAVED BY THE BELL	Robin Gibb, Polydor			
4	(9) MY CHERIE AMOUR	Stevie Wonder, Tamla Motown			
5	(6) MAKE ME AN ISLAND	Joe Dolan, Pye			
6	(5) GOODNIGHT MIDNIGHT	Clodagh Rodgers, RCA			
7	(4) IN THE GHETTO	Elvis Presley, RCA			
8	(12) CONVERSATIONS	Cilla Black, Parlophone			
9	(15) EARLY IN THE MORNING	Vanity Fare, Page One			

30 cm					
1	(10) STAND UP	Jethro Tull, Island			
2	(3) 3001	Soundtrack, MGM			
3	(2) ACCORDING TO MY HEART	Jim Reeves, RCA			
4	(1) FLAMING STAR	Elvis Presley, RCA			
5	(6) OLIVER	Soundtrack, RCA			
6	(7) HAIR	London Cast, Polydor			
7	(4) THIS IS TOM JONES	Tom Jones, Decca			
8	(5) BEST OF GLENN MILLER	Glenn Miller, RCA			
9	(8) LED ZEPPELIN	Led Zepplin, Atlantic			
10	(10) UNHAUBRICKING	Fairport Convention, Island			
11	(—) FROM ELVIS IN MEMPHIS	Elvis Presley, RCA			
12	(11) BEST OF CLIFF CUE	Richard, Columbia			
13	(9) TCB	Diana Ross and the Supremes and Temptations, Tamla Motown			
14	(—) THE SOUND OF MUSIC	Soundtrack, RCA			
15	(15) MY WAY	Frank Sinatra, Reprise			

admirateur fervent de Richie Havens. D'ailleurs Tommy Eyre m'affirmait récemment que le passe-temps favori de Joe était d'écouter tous les 30 cm d'Havens. Aujourd'hui il est devenu l'élève numéro un du grand chanteur, comme l'était hier Stevie Winwood après Ray Charles. — JACQUES BARSAMIAN.

PINK FLOYD
MORE. Cirrus Minor. The Nile song. Crying song. Up the Khyber. Green is the colour. Cymbaline. Party sequence. Main theme. Ibiza bar. More blues. Quicksilver. A spanish piece. Dramatic theme. EMI (COLUMBIA) SCX 6.346/30 cm



Barbet Schroeder, metteur en scène de « More » : « J'ai dû baisser le volume de la musique. Sa qualité « tuait » littéralement certaines scènes. » Voilà, il ne reste qu'une chose à faire pour tous ceux qui ont vu « More » : courir s'acheter la bande sonore du film et l'écouter à pleine puissance. Quant à ceux qui n'ont pas vu le film, qu'ils sachent bien que ce n'est pas une condition indispensable pour apprécier le nouveau chef-d'œuvre (c'est le mot, c'est le mot) des Pink Floyd. « More » est un disque stupéfiant de qualité, et Pink Floyd est certainement l'un des groupes (LE?) les plus mûrs du moment. Cela commence par des gazouillis d'oiseaux et continue par la musique de quatre jeunes gens qui n'ont plus grand-chose à apprendre pour ce qui est du maniement des instruments et de l'écriture musicale. Différent de l'album précédent (« A saucerful of secrets ») parce que celui-ci est, ne l'oublions pas, une musique de film, donc adaptée à des situations qui ne sont pas nées dans l'esprit des Pink Floyd, et

qu'il a fallu malgré tout se plier à certains impératifs. « More » (et c'est là qu'il faut féliciter Barbet Schroeder d'avoir laissé au groupe une liberté aussi totale) n'en reflète pas moins parfaitement l'esprit dans lequel les Pink Floyd ont toujours conçu et joué leur musique : technique d'une rigueur sans faille mise au service d'une imagination délirante. Le mariage impossible de la folie et de la raison (« Main theme » en est la parfaite illustration). Une réussite totale, aussi bien dans les parties chantées que dans les instrumentaux (écoutez David Gilmour jouer le blues à la manière de... Pink Floyd — « More blues » —, c'est assez étonnant : écoutez Rick Wright, tout seul avec son orgue — « Quicksilver » —, ça ne l'est pas moins), réussite due à quatre musiciens qui, à leur immense talent, ont le bon goût d'ajouter un refus constant de tout ce qui pourrait sembler facilité ou vulgaire. Il est toujours difficile d'affirmer qu'un disque est indispensable, c'est affaire de goût et celui-ci a bien peu de chances de trouver une place dans la discothèque d'un fan d'Eddie Cochran ou d'un autre de Joan Baez. Mais on dit que les amateurs de pop-music ont l'esprit large, alors... si ces quelques lignes pouvaient donner l'idée à ceux qui ne les connaissent pas d'écouter, simplement d'écouter, les Pink Floyd, il est certain qu'ils ne le regretteraient pas. — PHILIPPE PARINGAUX.

PROCOL HARUM
A SALTY DOG. A salty dog. The milk of human kindness. Too much between us. The devil came from Texas. Boredom. Juicy John Pink. Wreck of the Hesperus. All this and more. Crucifixion lane. Pilgrims progress. EMI 2 C 062-90.256/30 cm. Alors, là... que dire ? Toutes



Une nouvelle gamme d'orgues électroniques dans une nouvelle présentation...



CRUMOR



MODÈLE COUGAR PROFESSIONNEL

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

VICTOR FLORE

Équipement musical professionnel

11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9^e

TELEPHONE :

874-55-85

874-88-88

2

VEDETTES

COMME TOUS LES MODELES

Gibson

DISPONIBLES IMMEDIATEMENT

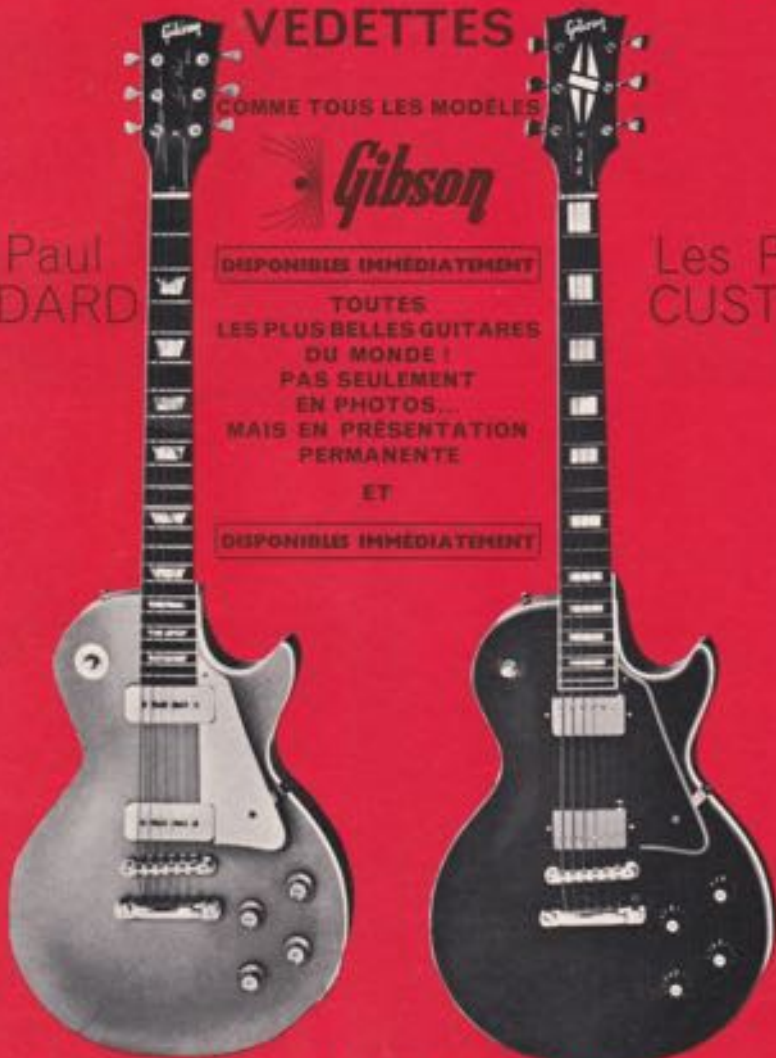
TOUTES
LES PLUS BELLES GUITARES
DU MONDE !
PAS SEULEMENT
EN PHOTOS...
MAIS EN PRESENTATION
PERMANENTE

ET

DISPONIBLES IMMEDIATEMENT

Les Paul
STANDARD

Les Paul
CUSTOM



ET LES NOUVEAUX AMPLIS MARSHALL COULEUR

REPRISES - CREDIT - OCCASIONS



METRO :
TRINITE
DU PIGALLE

les dissertations du monde n'ont jamais remplacé la bonne musique (et peut-être même pas la mauvaise), et ce ne sont pas ces quatre mots qui vous donneront une idée de ce qu'est ce nouvel album des Procol Harum. Mieux vaudrait l'écouter. « Trop facile, coco », me souffle dans le cou mon rédacteur en chef bien-aimé. Bon. Ce disque magnifique, encore supérieur à « Shine on brightly », nous le devons à trois hommes plus trois. Les trois premiers se nomment Keith Reid (auteur de toutes les paroles du groupe et en fait son sixième membre), Gary Brooker (pianiste, compositeur, chanteur) et Matthew Fisher (organiste, compositeur, chanteur) ; ces trois-là sont les piliers de Procol Harum, et leurs talents conjugués font de ce groupe trop sous-estimé l'égal des meilleurs. Les trois autres sont David Knights (bs-gt), Barrie Wilson (dms) et Robin Trower (gt, voc), qui sont plus que de simples accompagnateurs dans la mesure où ils jouent eux aussi un rôle important dans l'élaboration de cette musique si particulière qui est la marque de Procol Harum. A eux six, ils ont mis en boîte ce qui sera sans aucun doute le « disque de la réhabilitation », dix morceaux dont six au moins sont plus beaux que ce fameux « Whiter shade of pale » qui fit la fortune du groupe et faillit bien le mener à sa perte. A commencer par le premier, « A salty dog », superbe de finesse et d'intelligence mélodique. La voix de Brooker. Les mots de Reid. L'orgue de Fisher. Une orchestration fabuleuse. Le résumé de tout ce que la pop-music d'aujourd'hui a de meilleur. La parfaite combinaison d'influences qui vont de la musique classique (le wagnérien « Wreck of the Hesperus ») aux rythmes antillais (« Boredom », à côté duquel « Ob-la-di » et tous les rock steady du ska-bluebeats du monde font pâle figure), en passant par le bon vieux blues des familles (« Juicy John Pink »). Une musique à la fois solide et délicate, raffinée et swingante, bref, si ce n'est pas l'idéal, ça n'en est pas très loin. « A salty dog » ne marque pas

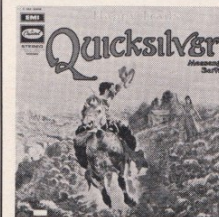
la naissance d'un grand groupe mais, enfin, sa reconnaissance. — PHILIPPE PARINGAUX.

QUICKSILVER

MESSENGER SERVICE
HAPPY TRAILS. Who do you love. When you love. Where you love. How you love. Which do you love. Who do you love (pt 2). Mona. Maiden of the Cancer Moon. Calvary. Happy trails.

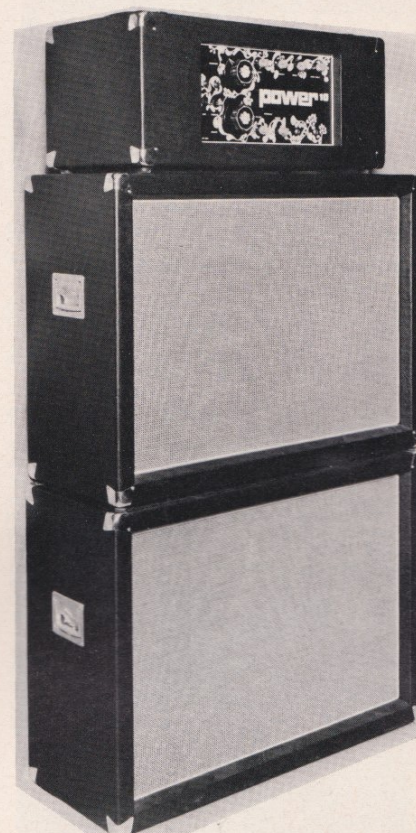
CAPITOL CO62 80.048/30 cm

Quicksilver est l'un de ses groupes qui commencèrent, il y a quelques années, sur la Côte Ouest, à redonner un peu de son prestige perdu à la pop-music américaine, qui s'efforcèrent (et réussirent) de mettre le rock à une autre sauce que celle des Beatles, de ne plus utiliser les mélodies en tant que telles mais plutôt comme de simples tremplins pour de folles recherches et improvisations. Quicksilver n'a pas eu la chance d'un Jefferson Airplane, ni même d'un Grateful Dead, et sa renommée n'a jamais dépassé les frontières de la Californie. C'est à la fois injuste et bien dommage, car le groupe est l'égal des plus grands et n'a que le défaut qui n'en est pas un de ne pas être suffisamment « commercial ». Évidemment, ce disque ne provoquera pas une ruée générale chez les disquaires. Évidemment, la face A, vingt-cinq minutes, ne passera jamais sur aucune antenne. Évidemment... Mais il n'est pas moins certain que tous ceux qui auront la curiosité



de se procurer « Happy Trails » ne seront pas déçus. Dans un style typiquement californien, pur, poli, doux, lumineux jusque dans les moments de folie, Quicksilver s'amuse à tripoter quelques thèmes de Bo Diddley. Ainsi de « Who do you love », thème de base

power¹⁰



ALAN JACK,
FREDDY MEYER, THE DEVOTIONS,
MARTIN CIRCUS, LA SONO DE HAIR

UTILISENT **power¹⁰**

POURQUOI PAS VOUS...!!!

AMPLIFICATION POUR INSTRUMENTS ET VOIX

POWER¹⁰ C'EST

LA LUTHERIE MODERNE, 14, rue de Douai, PARIS-9^e

Tél. 744.73.21

BOUVIER, 22-24, avenue de Grammont, 37 - TOURS

Tél. 05.52.33

BOUVIER-MUSIQUE, 6, rue Condorcet, 51 - REIMS

Tél. 47.37.10

ELECTRONIC ORGANS



Orgues transportables à un clavier.
2 modèles (Student 1.200 Fr. et Madrigal 1.720 Fr.) pour l'amateur qui fait ses premiers pas.
— 3 modèles pour orchestres (de 2.480 à 4.500 Fr.) pour musiciens professionnels les plus exigeants.
Planos-orgues transportables à 2 claviers.
Seul modèle permettant d'exécuter :
— l'orgue sur le premier et le 2^e clavier - Jeux d'orgue à neuf chœurs, à curseurs indépendants, de 16, 8, 4, 2, 1 pieds plus 5 1/3 + 2 2/3 + 1 3/5 + 1 1/3 ;
— le piano, cithare, épinette, clavecin, guitare basse ou l'orgue traditionnel sur le 2^e clavier.
Effets pratiquement illimités par l'emploi de 9 sélecteurs de chœurs, de 9 sélecteurs de sustain, de 9 sélecteurs de percussions et de repeat.
Effets de harpe, cloches, jeu de timbres, triangle, marimba, carillon, combinaisons diverses de base pour musique moderne.
Possibilités de créer selon la propre sensibilité artistique de l'exécutant des sonorités personnalisées et nouvelles qui produiront d'extraordinaires sensations musicales.
Catalogue détaillé sur simple demande.



FORTIN-EUROMUSIC

4, Cité Chaptal (20 bis, rue Chaptal)
PARIS-IX^e Tél. : 874-58-34
Métro : Blanche ou Pigalle - Ch. Post. : Fortin - Paris 952-66

de la première face, à partir duquel nos quatre Californiens construisent quatre autres morceaux différents, tour à tour lents, frénétiques, électroniques, toujours bourrés de recherches sonores et révélateurs d'une rare intelligence musicale. Ainsi de « Mona », bien connu déjà des amateurs de rock, la plage la plus swingante de l'album, thème typiquement noir transformé ici en une chanson absolument blanche. Tout comme le Buffalo Springfield, auquel il peut être comparé sur plus d'un point. Quicksilver (John Cipollini, Greg Elmore, David Freiberg, Gary Duncan) est un groupe pour lequel la forme de la musique compte plus que son fond. Même dans les apparents moments de folie, aucun des musiciens ne perd une seconde sa lucidité (on peut comparer, pour en faire la preuve, « Maiden of the Cancer Moon » au « 1953 » de Jimi Hendrix), et bien que le disque soit en très grande partie instrumental (et, pour plusieurs morceaux, enregistré en direct aux deux Fillmore), rien n'est laissé au hasard, chaque note et chaque « pain » tombent parfaitement à leur place, avec une rigueur qui ne confine jamais à la froideur. Le pop aussi a son école « cool ». — **PHILIPPE PARINGAUX.**

PHAROAH SANDERS
KARMA. The Creator has a master plan. Colors.
IMPULSE A 9.181/30 cm
Pharoah Sanders est considéré par beaucoup comme étant le successeur de John Coltrane. Plus que cela, son héritier spirituel. Car Pharoah n'est pas un imitateur, s'il est un continuateur. On avait déjà pu s'en rendre compte dans les disques où les deux hommes jouaient ensemble : à la plénitude majestueuse de Coltrane, Sanders opposait une sonorité d'écorché vif, un bouillonnement relâché et exacerbé. Et puis Coltrane est mort. Et Pharoah s'est apaisé, comme s'il avait trouvé sa vérité (Dieu, sans doute, puisque ce « Karma » est un disque religieux, tout comme l'était le merveilleux « A Love Supreme » de Coltrane). Aujourd'hui aussi serais-je qu'il était hier furieux, Pharoah Sanders nous invite à participer à ses longues méditations (il

semble bien qu'il y ait une erreur sur la pochette intérieure : « The Creator » fait bien plus de vingt minutes, environ trente-cinq, et « Colors » cinq seulement au lieu de vingt), et particulièrement à ce chef-d'œuvre qu'est « The Creator » qui a été un master plan. Sur un fourmillement de rythmes qui rappellent un autre chef-d'œuvre de Sanders, « Upper and Lower Egypt » (du disque « Tashid »), rythmes essentiellement à base de cloches, grelots, gongs, cymbales, le saxophone de Sanders se promène en paix, sinueux, splendide. Seule, parfois, une brève flamme rageuse étrangle la sonorité, fureur vite calmée ou frénétique cri d'amour. Car ce disque est un disque d'amour, l'un des plus beaux que je connaisse pour ma part (avec, toujours, « A Love Supreme »). Puis le saxophone se tait et un autre chant le remplace, la voix de Leon



Thomas, elle aussi d'un calme et d'une sérénité extraordinaires, presque désincarnée, qui poursuit l'incantation mystique, d'abord avec des cris inarticulés, des onomatopées qui font penser à un solo d'un quelconque instrument à vent. Pharoah revient, et la tension monte sans que le rythme s'accélère, par la seule puissance du jeu du saxophoniste et de la formidable section rythmique qui l'accompagne (deux basses, un piano, deux percussionnistes, un batteur). « Colors », avec un personnel légèrement différent, est de la même veine, marqué par les deux voix complémentaires du saxophoniste et du chanteur. Un seul mot, plus que tous les superlatifs gauchistes du monde, peut définir à peu près ce qu'exprime ce disque : émotion. Et puis un autre, aussi : beauté. Quand l'émotion est belle. — **PHILIPPE PARINGAUX.**

DISQUES DU MOIS

JOSE BARRENSE-DIAS
Spleen. Etude n° 1.
EVASION SE 1.009/45 t simple

Un peu de guitare classique, pour changer. C'est beau et très rafraîchissant. Une composition de Sor et une autre de Villa Lobos, Jose Barrense-Dias sait choisir ses thèmes. Comme il sait aussi les interpréter, cela donne quelques minutes de paisible romantisme d'une qualité rare. — **Ph. P.**

SIDNEY BECHET

Georgia. I told you once. Black & blue. Some of these days. When it's sleepy time down south. Who's sorry now? Baba rhumba. Mayette meringue. Sous les palmiers. Magic island meringue. Tropical mood meringue. Sister Kate. Rosa rhumba.

STATESIDE 2C-054-90. 213 30 cm

Ce disque de Bechet — qui joue ici du saxo-soprano et non de la clarinette comme il est indiqué — s'ajoute à un nombre déjà respectable et ne nous apporte rien de très exceptionnel. Dix années séparent les deux sessions qui occupent la majeure partie de ce disque. La plus ancienne date de 1939 au moment où le jazz Nouvelle-Orléans commençait à revenir à la mode. Malgré la présence de deux musiciens fort valables ; le batteur Zutty Singleton et le pianiste Willie Smith, rien ne retient l'attention. Personne ne joue en solo, tout le monde s'efforçant, sans y parvenir semble-t-il, de jouer selon les règles du folklore d'Haïti.

L'autre session faite à Londres remonte à 1949, au début du séjour de Bechet en Europe. C'est l'excellent orchestre d'Humphrey Lyttleton qui accompagne Bechet, mais personne n'est à l'aise. La première session que Bechet fera avec les Lorientais de Claude Luter me paraît plus enthousiasmante. On a glissé entre ces deux sessions « Sister Kate », réalisée à New York avec un orchestre de studio. C'est de loin la plage la plus intéressante, où l'on entend longuement Bechet. Quel dommage que le repiquage ait été aussi mal fait.

La pochette de ce disque est fort curieuse. Le recto est d'une simplicité frappante. On ne peut en dire autant du verso où, dans un texte abscons, il est question de Soleil et d'Armstrong restant partiel-

lement éclairé. A transmettre aux ordinateurs de la NASA aux fins de décryptage... — **G. C.**

BOX TOPS

Soul deep. The happy song. **BELL C 006 90.422/45 t simple**

Pas grand-chose à dire. C'est du blanc imitation noir, c'est bien fait, la voix du soliste est belle. Mais il n'y a certainement pas de quoi s'accrocher aux rideaux. — **Ph. P.**

BRITISH BLUES ADVENTURES, VOL. I

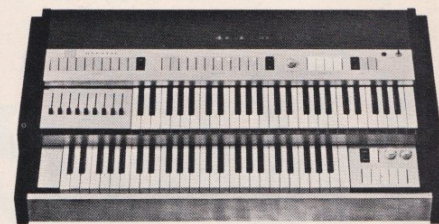
Living in the past. I'm a mover. Killing floor. Waitin' for the wind. A song for Jeffrey. Somethin's got a hold of my toe. Dear Jill. Moonshine. Sorry sorry. I've got enough heartache. No time to live.

ISLAND ILPS 9.094/30 cm

Une bonne initiative de la part de Patrick Taton, responsable du catalogue international Philips. Un disque qui démarre en beauté avec un succès du Jethro Tull qui n'a pas mal marché non plus dans notre pays (eh, oui on y vient), « Living in the past ». Suit un groupe qui était venu au Golf Drouot lors des dernières vacances de Pâques, les Free qui jouent un blues dont l'interprétation vocale serait plutôt un rock. « I'm a mover ». Du rock, on passe au véritable blues d'Howlin' Wolf avec bien sûr beaucoup d'harmonica, instrument allant de pair avec le répertoire du Loup. Le groupe qui l'interprète est le Tramlane, ensemble le moins connu de l'album. A noter le dialogue au milieu de « Killing floor » entre la batterie et l'harmonica.

« Waitin' for the wind » est l'un des meilleurs morceaux du second album des Spooky Tooth, aussi était-il bien naturel qu'on le retrouve ici. Avec « Song for Jeffrey », nous retrouvons les Jethro Tull, incontestables rois du lot. Le feu groupe de Stevie Nicks, Traffic, termine les première et seconde faces. Seconde face, lente, démarant par une excellente composition de Mick Abraham, ex-soliste du Jethro Tull aujourd'hui avec les Bloodwyn Pyg, « Dear Jill », du véritable blues contemporain, comme je l'a-dore. Puis l'on retrouve tour à tour Free, Tramlane et les Spooky Tooth. « Sorry sorry », très long, étant le genre de bonne occasion, vous m'avez

Thomas



Dix modèles d'orgues électroniques à un ou deux claviers et pédalier en console pour appartement, nightclub, cinéma, théâtre.

Modèles spéciaux pour musique classique, moderne, de folk et de jazz.

Jeux variés aux combinaisons magnifiques.

Vaste gamme de combinaisons d'effets avec percussion, vibrato, réverbération, repeat. Ton spatial - Prise pour écouteurs comportant l'exclusion des haut-parleurs.

Très belle ébénisterie - Amplis, Leslie et Haut-parleurs incorporés.

Consoles traditionnelles ou en fer à cheval.

Color-glo : Méthode simple et facile des accords pour débutants avec éclairage des touches à jouer.

Band-box (Ensemble de batterie-percussion)

Groupe rythmique complet incorporé à l'orgue avec banjos, bass, drums, castagnettes, brushes, crash, cymbales, blocks, claves, snares drums, drums roll, pouvant être utilisés soit sur le clavier inférieur ou au pédalier, soit avec les deux en même temps.

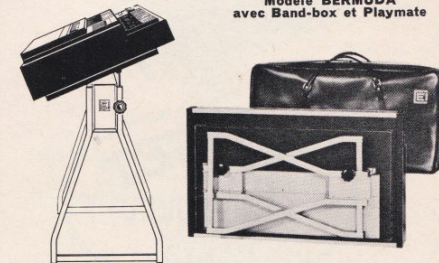
Playmate (Ensemble de 15 rythmes automatiques seuls ou en combinaison) donne à l'orgue 15 rythmes différents, la cadence est réglable. Valse, valse viennoise, valse de jazz, foxtrott, boogie, rumba, swing, rock, waltz, rumba, chacha, tango, bobo, bossa nova.

Se combine avec le band-box ou avec les jeux de l'orgue (exemple : rythme de tango joué par un bass drum). Le nombre des variations est illimité !!!

Catalogue détaillé sur simple demande.

Prix à partir de 2.680 Fr. avec banc.

Modèle **BERMUDA**
avec Band-box et Playmate



FORTIN-EUROMUSIC

4, Cité Chaptal (20 bis, rue Chaptal)
PARIS-IX^e Tél. : 874-58-34
Métro : Blanche ou Pigalle - Ch. Post. : Fortin - Paris 952-68



18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 489-88-70

G. Piret.

compris. Pourtant je suis assez contre le fait de vouloir absolument faire une face rapide et une face lente pour un album de blues, au contraire d'un 33 t de rythm'n'blues, musique à priori destinée à être dansée; ce qui n'est pas vraiment le cas du blues qui s'écoute et se vit, quitte à se trémousser ou s'enlacer avec quelque personne du sexe opposé. C'est du moins mon point de vue. Je pense pourtant que cet album obtiendra le succès qu'il mérite, et je félicite encore le groupe Philips qui a déjà sorti d'excellents montages avec « Les fantastiques Épopées du Rock », et en prépare d'autres: « Rhythm'n'Blues Story » et « Underground ». — J. B.

EAST OF EDEN
MERCATOR PROJECTED.
Northern hemisphere. Isadora. Waterways. Centaur woman. Bathes. Communion. Moth. In the stable of the Sphinx.
DERAM SML 1.038/30 cm.
Cinq Anglais mystiques et bons musiciens ensemble dans un studio, cela donne un disque tout à fait remarquable de ce qu'il est convenu d'appeler progressive-rock. Encore qu'il soit (le rock) ici assez souvent free, carrément. East of Eden donne dans l'étrange et la recherche sonore est son lot. Cet album ne plaira pas à tout le monde, c'est sûr. Tant mieux, après tout, c'est le contraire qui serait inquiétant. La musique d'East of Eden est en tout cas prodigieusement intéressante et diverse. « Prenez un violon électrique qui joue du rock et du Bartok, ajoutez une flûte orientale, mélangez avec des saxophones summériens, une basse, une guitare, une batterie et des mots-images liquides. Vous avez East of Eden. » Les Anglais ont-ils trouvé leurs Mothers? — Ph. P.

JUDY GARLAND
Over the rainbow. Zing! went the strings of my heart.
CAPITOL C 006 80.122/45 t simple
C'était quelque chose d'assez fabuleux que la voix de Judy Garland, morte il y a quelques mois. Elle fut la plus grande chanteuse (blanche) d'une époque, et ce disque le confirme, qui n'a pas vieilli du tout. Écoutez « Over the rainbow », le plus grand succès de Judy, et appréciez la qualité vocale ahurissante de celle qui fut une très grande dame et dont le cadavre fut, un peu avant celui de Brian Jones, une belle pâture pour les chacals. — Ph. P.

MARVIN GAYE
That's the way love is. There goes my baby.
TAMLA MOTOWN C 006 10.371/45 t simple
Pas fou, Marvin. Après le prodigieux succès de son « Grapevine », il s'est tout naturellement dit qu'on « ne change pas une équipe qui gagne » et que la recette pouvait encore servir. D'où ce « That's the way » qui ressemble à s'y méprendre à son grand frère. Et ça a marché! Ne nous plaignons tout de même pas, Marvin Gaye est un grand chanteur et ce disque dépasse de vingt coudées la moyenne générale. — Ph. P.

GUESS WHO?
These eyes. Lightfoot.
RCA 49.608/45 t simple
Nous, on a D.A. Winter. Aux States, ils ont des groupes comme Guess Who? en plus de leurs crooners. Moralité: si vous cherchez de bons slows pour l'été (parce que, c'est bien connu, on ne danse pas le slow en hiver...), achetez-vous un disque comme celui-ci. « These eyes », c'est près de quatre minutes de corps à corps garanti. — Ph. P.

HOLLY GUNS
Crazy week. And so hush.
AZ SG 95/45 t simple
Ils font partie de ces groupes français qui ont pigé le truc et se débrouillent mieux que bien. « Crazy week » est un excellent morceau, bonne mélodie et bonne interprétation. Les Holly Guns savent créer un climat, pas de doute. Un groupe à suivre. — Ph. P.

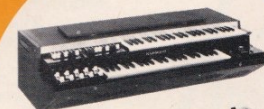
ISLEY BROTHERS
It's your thing. Give the women what they want. Love its what you make it. Don't give it away. He's got your love. I know who you been socking it to. Somebody been messin. Save me. I must be loosing my touch. Feel like the world.

T-NECK STEC LP 58/30 cm
Il y a dix ans, O'Kelly, Rudolf et Ronald Isley obtinrent un super-tube avec « Shout » que de nombreux groupes repriront par la suite dans leur répertoire. Puis ce fut l'éclipse, du moins sur le plan international, jusqu'à « It's your thing ». Aujourd'hui Barbara Baker, responsable du catalogue international AZ (qui distribue T-NECK) le sait bien: les Isley Brothers aux États-Unis, c'est le gros morceau. Hommes d'affaires, de plus, ils ont leur propre maison de disques puisque T-NECK leur appartient. Quant au plan artis-

HAMMOND

"L'ETALON-ORGUE"

PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments
toutes les qualités
des modèles traditionnels HAMMOND
percussion enrichie
amplificateur incorporé
prise JACK pour ampli extérieur
prise et commandes LESLIE

Distributeur France **HANLET S. A.**

6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VIII
Tél. 387.43.45 et 522.68.83



TREMPIN DES JEUNES

(Alcazar dancing - Haras)

RÉSULTATS DU CONCOURS INTERNATIONAL D'ORCHESTRES

(LES 5, 12, 19 et 26 JUILLET)



Participation de plus de 50 orchestres
venus de toute la France.

- 1° LES SOUND (Paris)
- 2° LES THINK NOW (Lille)
- 3° LITTLE BOB & LE CRASY ROAD (Le Havre)
- 4° NASHVILLE GROUP (Liévin)
- 5° LES CHAMES (Paris)
- 6° LES CONTRAST (Roubaix)
- 7° LES SCRIBES (Paris)
- 8° LES BLACK & WHITE (Tourcoing)
- 9° NEW RHYTHM DELTA'S (Arras)
- 10° AFTER LOVE (Lille)



Le Tremplin des Jeunes de l'Alcazar-Dancing, patronné par ROCK & FOLK et la maison MESSEAN MUSIQUE (Lille), est le premier d'une série de concours d'orchestres qui se dérouleront dans toute la France. Pour tous renseignements : SOUND-CITY, société SOVAM, 277, rue St-Honoré, PARIS-8°.

mi



Pour les Professionnels avertis
enfin un petit ampli
Son blues super puissant

Haut-parleurs CELESTION heavy-duty couleur
démontable blanc et noir essayez-le vite avant de
fixer votre choix sur un monstre de 2 mètres

musique industrie

VENDE ET GARANTI

À PARIS par LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai, PARIS-8°
Tél. 744.73.21 et 814.19.56
Catalogue sur demande.

À TOURS par BOUVIER & C°

22-24, av. de Grammont
37 - TOURS - Tél. 65.32.33

À REIMS par BOUVIER-MUSIQUE
8, rue Condorcet, 51 - REIMS - Tél. 47.37.19

tique c'est le pied, le plus grand que j'aie pris avec un groupe de ce genre depuis les Chambers. Outre le grand succès qu'est « It's your thing », on écouterait des morceaux tels « Give the women what they want » ou « Somebody been messin' ». En outre, c'est un excellent disque de danse, ce qui ne gâche rien. — J. B.

KASNETZ-KATZ SINGING CIRCUS

Quick Joey Small. Mr. Jensen.

BUDDAH 610.018 / 45 t simple

C'était dans une pochette de Freddie Meyer. Quelqu'un s'est trompé quelque part. J'aime bien Freddie, mais je ne regrette rien. Ce « Quick Joey » est un titre assez fabuleux : sur un beat de plomb, une voix d'airain et des chœurs d'acier. Je ne sais pas si c'est nouveau ou ancien, si cela a déjà été chroniqué ou pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est vraiment extra. — Ph. P.

MARTIN CIRCUS

Tout tremblant de fièvre. Barbe-bleue.

VOGUE 45 1.645 / 45 t simple

Le meilleur groupe français ? Possible, et même probable. A leur goût passionné de la recherche, à leur refus de l'imitation, Gérard Pisani et ses hommes ont su joindre un sens rare de la mélodie, et cela donne deux morceaux musicalement impeccables. Mais le talent de Martin Circus ne tient pas tout entier dans son savoir-faire : la part de l'imagination est grande, elle aussi, et peut-être est-ce là le plus important. Cela rappelle parfois les Mothers, mais c'est autre chose. On pense par instants à Traffic, mais ça n'est pas Traffic (ceci pour montrer que d'emblée, Martin Circus vise haut, très haut). Non, c'est simplement Martin Circus, et l'on n'a pas fini d'en parler. — Ph. P.

MEMPHIS SLIM

Beer drinking woman. Grin-der man blues. Empty room blues. I see my great mistake. You didn't mean me no good. Me myself and I. Maybe I send you a dime. Old taylor. Send me your love. Whiskey and gin blues. You gonna worry too. Caught the old coon at last. Two of a kind. Jasper's gal I believe I'll settle down. You got to help me some. RCA 730.581 (US Victor, Bluebird)

Seize des plus anciennes interprétations de Memphis Slim, c'est beaucoup ? Elles datent

de 1940-41, et la musique est pleine de fraîcheur, en même temps que du drive propre à Memphis Slim. Hélas, seize interprétations, c'est techniquement trop pour RCA, et les deux ou trois dernières plages de chaque face sont affligées d'un pleurage dont on était déshabitué... — B. N.

WILLIE MITCHELL

ON TOP

Take five. Poppin'. Canadian sunset. Ain't too proud to beg. Louie Louie. Big power house. 30 - 60 - 90. Who's making love. I say a little prayer. Come see about me. I wish it would rain. Sunshine of your love. LONDON 195.008 (US.Hi) SOLID SOUL

Prayer meeting. Grazing in the grass. Windy. Sunrise serenade. The horse. Groovin'. San-ho-zay. Up hard. Monkey jump. Strawberry soul. Hide away. Willie wam.

LONDON 195.010 (US.Hi)

Le trompette - arrangeur - compositeur - chef d'orchestre - homme d'affaires de Memphis Willie Mitchell est sans doute avisé ; ses disques doivent connaître le succès auprès de ceux qui ne sont pas trop exigeants quant à l'authenticité du sound. C'est propre, c'est au point, ça tourne rond, mais c'est fabriqué, les exécutions sont léchées. Willie Mitchell est depuis peu producteur-manager de Ike et Tina Turner ; espérons qu'il ne les pervertira point... — B. N.

PAUL & RICK

After hours. Hen house. VOGUE INT. 80.190 (US. GNP.Crescendo)

Deux instrumentaux enregistrés au cours de quelque gala de Gene Norman, et qui chauffent sérieusement. Ne me demandez pas qui est Paul, qui est Rick ; il y a un ténor qui joue de façon effrayante avec un micro dans le pavillon de son saxo, un organiste qui y va carrément. Ils sont noirs, c'est tout ce qu'on peut dire... — B. N.

BILLY PRESTON

That's the way God planned it. What about you.

APPLE C 006 90.361 / 45 t simple

Du travail bien fait. Billy Preston est un excellent pianiste-organiste, il est aussi un bon chanteur, et les Beatles ont eu raison de lui faire confiance. « That's the way », sur un tempo paresseux, est un curieux mélange de R'n'B style Tamlia et d'arrangements à l'anglaise. Loin d'être désagréable. — Ph. P.

LA MAISON DU JAZZ



Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9°
TEL : 878.29.61





- Un matériel de qualité à des prix sans concurrence.
- Batteries complètes à partir de 770 F.
- Tous accessoires et matériel de percussion.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

JOHNNY RIVERS

Muddy river, Resurrection.
LIBERTY C 006 90.401/45 t simple

Ah, Johnny Rivers! Ma faiblesse à moi. Et à vous aussi, peut-être, car un morceau comme « Muddy River », guitares, clavier et cuivres plus la voix si souple, si malléable de Rivers, ça n'est tout de même pas rien. Et cela n'est pas si simple qu'on pourrait le croire de faire des chansons simples et belles à la fois. Il y aura bien un Français pour reprendre « Muddy River » et en apporter la preuve. Un très beau disque, vous savez que je ne vous mentirai pas. — Ph. P.

DIANA ROSS & SUPREMES

Aquarius/Let the sunshine in. Let the music play.
TAMLA MOTOWN C 006 90.424/45 t simple

La bonne idée des Fifth Dimension reprise par les Supremes : un medley des deux plus célèbres thèmes de Hair. Combien de versions d'Aquarius ont déjà été enregistrées ? Mille ? Celle-ci n'apporte rien de nouveau. Pour moi, le meilleur Aquarius est celui des Fifth Dimension et le meilleur « Let the sunshine in » celui de Julie Driscoll. Mais il faut dire que je n'ai entendu que cent soixante treize versions. — Ph. P.

ARCHIE SHEPP

THREE FOR A QUARTER
ONE FOR A DIME. Three for a quarter. One for a dime.

IMPULSE AS 9.162/30 cm
Je ne vous mens pas : je viens de me surprendre en train de dire tout haut « quel pied je me prends à écouter ça ». Je suis tout seul. Et je sais bien que c'est un peu léger pour une chronique de disque (là, je pourrais me lancer dans deux pages d'interrogations sur l'utilité du critique d'art) et que vous en voulez pour vos trois francs. Ça, donc, c'est un nouveau chef-d'œuvre d'Archie Shepp, le plus frénétique jazzman de ce temps (free, pour ceux qui aiment les étiquettes), et cela vaut certainement la peine d'être écouté (ailleurs, si possible, qu'à un banquet d'A.C. ou une première communion). Car la musique de Shepp possède une qualité remarquablement rare, de nos jours : elle est vivante. Débordante d'une inépuisable vitalité, brûlante, bouillonnante (à tel point que j'ai envie de vous ressortir le vieux cliché du torrent), musicale à fleur de peau qui se heurte à tout ce qui ren-

contre (et particulièrement la batterie fabuleuse de Beaver Harris) et s'exacerbe sans cesse. Deux compositions qui, en fait, n'en font qu'une, un solo de saxophone de vingt-cinq minutes, ahurissante performance physique et musicale (surtout), une formidable prise de relais par le tromboniste Roswell Rudd (jamais je ne l'ai entendu mieux jouer) dont le solo furieux se brise en son milieu pour se transformer en une paisible ballade que vient vite interrompre le ténor de Shepp. Les deux hommes terminent ensemble le morceau, par un bel unisson, et quelques palmes enthousiastes claquent dans la boîte de San Francisco où je n'étais malheureusement pas ce jour-là. — Ph. P.

JOHNNY SHINES

LAST NIGHT'S DREAM.
Solid gold. From dark 'til dawn. I'll be kind to you. Last night's dream. Baby don't you think I know. Pipeline blues. I don't know. Black panther. I had a good home. Mean fisherman. BLUE HORIZON 7-63.212/30 cm

Mike Vernon, l'un des hommes qui ont le plus fait pour le blues-revival, ne s'en tient pas aux groupes britanniques. Il s'en est allé dénicher, à Chicago, un chanteur-guitariste nommé Johnny Shines et qui eût sa petite heure de gloire locale au début des années cinquante (Shines avait, auparavant travaillé « on the road » avec le légendaire Robert Johnson). Non sans grommeler un peu, car assez éloigné du shobiz, Johnny Shines accepta d'enregistrer cet album, en mai 68 (yaaaah!) et en compagnie de quelques vieux et talentueux routiers chicagoans : Walter Shaker Horton (hca), Willie Dixon (bs), Otis Spann (p) et Cifton James (dms). Un album sans surprises mais qui rend justice à un bluesman authentique qui en vaut bien d'autres, et des plus fameux. — Ph. P.

MARTHA VELEZ

Tell Mama. Swamp man. AZ 5G 105/45 t simple
Voici venir une jeune fille qui a du tempérament et qui pourrait bien se hisser dans les mois qui viennent à la hauteur d'une Janis Joplin. « Tell Mama » commence comme un opéra et se termine en un feu d'artifice très excitant. La voix de Martha est détonnante à point et l'orchestre derrière ne ménage pas sa peine (on y trouve d'ailleurs des gens comme Auger ou Clapton?). Excellent. — Ph. P.

SERGE GAINSBOURG

(suite de la page 50)

avec les anglo-saxons. Mais... non. Simple-ment je suis un grand fumeur et je bois beaucoup, c'est tout. Je crois que ça suffit. L'alcool, je ne l'aime pas. J'en prends quand je me sens malade. Malade par manque, attention.

Le docteur : Malade de solitude.

S.G. : Solitude ? Euh non : timidité. Quand je me vois maladroit, quand je croise... je me croise dans une glace.

Le docteur : Pourquoi, vous n'aimez pas votre image ?

S.G. : Non. Je lui dois d'être actuellement célèbre. Mais je n'aime pas mon image. Je me supporte.

Le docteur : Pouvez-vous m'expliquer cela ?
S.G. : J'ai un trop grand sens de l'esthétique pour m'accepter tel que je suis. Je suis perturbé. J'ai des faiblesses corporelles. Je ne peux pas allonger le poing et voir mon adversaire à terre ; je ne sais pas ; je n'ai pas la technique.

Le docteur : Votre image physique vous est désagréable à ce point ?

S.G. : Non. Non. Sous certains angles, certains profils. Mais c'est fugitif. Je suis bien obligé de m'accepter au bout de quarante ans de vie commune avec moi-même, mais... difficilement. Ce ne sont pas mes succès féminins qui prouvent quoi que ce soit.

Le docteur : Ça a été pour vous, pas un handicap, mais un obstacle dans votre existence votre apparence physique ? Vous avez dû lutter avec vous-même, contre ?

S.G. : Oh... ! Je ne sais plus. En vieillissant, je commence à prendre une certaine gueule. Mais à vingt-cinq ans ou vingt ans j'avais un physique ingrat, si vous voulez. Maintenant, quelques cheveux blancs et des rides, ça devient intéressant. C'est tout. Si vous voulez j'aurais aimé séduire au premier degré, et je séduis au second.

Le docteur : Séduire au premier degré, c'est-à-dire ?

S.G. : C'est-à-dire arriver dans une place publique, dans une place forte, et que les filles tombent, émerveillées, au premier degré. Alors que je ne séduis que des filles sophistiquées, ou, évidemment, des idiotas, des superbes idiots qui sont obnubilés par la célébrité ; mais cela ne compte pas.

Le docteur : Il y a une question importante que j'aimerais vous poser. C'est, à travers tout cela, la manière dont vous travaillez. Comment écrivez-vous ? Êtes-vous un homme de dur labeur, un homme aux accouchements difficiles ou bien au contraire une espèce de... voltigeur, un spécialiste en saut périlleux qui attend toujours la dernière minute pour mettre sur le métier son ouvrage ?

S.G. : J'accouche comme une négresse. D'ailleurs je vais dans la brousse ; je fais un grand trou et je me mets un caillou au fond et l'enfant tombe d'un premier jet. Je suis un paresseux et j'ai trop de facilités. C'est pour cela que je ne suis pas très aimé, dans ce métier. Alors que d'autres élaborent des textes et ont des cartons pleins, pleins de projets, je n'ai rien. Je reçois des coups de téléphone sans arrêt, et je n'ai rien.

Mais je n'ai pas non plus une passion violente pour ce que je fais. Ce n'est pas très sérieux. J'imagine que je vais me mettre aux choses

sérieuses très bientôt... J'écrirai peut-être une comédie musicale. Sûrement.

Le docteur : Vous le ferez là aussi au dernier moment, poussé par l'impératif d'une date à respecter ?

S.G. : Ah oui, il me faut des dates. Mes chansons, je les écris la veille de l'enregistrement.

Le docteur : Comme ça, dans un taxi ? Ou dans l'avion entre Paris et Londres ?

S.G. : Oui. Entre Paris et Londres, je prends le ferry-boat. Je sais nager, je ne sais pas voler.

La femme des uns

Le docteur : Serge Gainsbourg, quand vous avez écrit cette chanson, vous avez voulu en faire quoi ?

S.G. : Oh, un pamphlet pour condamner le libertinage.

Le docteur : Et voilà, que au fond, c'est quelqu'un qui a pu passer aux yeux de beaucoup pour un libertin, qui a écrit ce pamphlet. Pourquoi cette évolution ? Qu'est-ce qui se passe ? Avez-vous l'impression que vous avez bouclé un cycle ou y a-t-il encore bien des chemins ouverts devant vous ?

S.G. : Oh, de toute façon j'ai écrit cette chanson en 58. Je laisse les gens copuler entre eux tant qu'ils le veulent.

Le docteur : Copuler entre eux, mais dans leur solitude respective.

S.G. : Mais ils ne sont pas seuls, ces gens-là.

Le docteur : Ah, ils ne sont pas comme vous ?

S.G. : Hé, non. Ils sont infidèles et heureux de l'être. Quand j'ai été infidèle, j'ai été malheureux de l'être. Attendez, je crois que je dis des bêtises. Pas toujours.

Le docteur : Mais, en réalité ne pensez-vous pas que vous êtes peut-être un... disons un modèle, avec l'épiderme plus sensible, mais quand même un modèle des autres ? Qu'en réalité vous n'êtes qu'une, je ne veux pas dire une caricature des autres, mais simplement un modèle plus accentué.

S.G. : Plus accentué dans quel sens ? J'aimerais bien le savoir.

Le docteur : Accentué dans le sens où vous avez caché vos qualités avec beaucoup de modestie. Et vos défauts, vous avez essayé de les mettre, d'une manière presque caricaturale, en relief.

S.G. : Je ne connais pas les autres pour les avoir pratiqués. Je ne peux pas juger des autres. Je pense que je dors comme les autres, je mange comme eux, et bois comme les autres ; et je me couche comme les autres. Et j'ai mon individualité qui permet une certaine arrogance à mon sujet. On dit que je suis unique dans mon genre.

Le docteur : Unique et absurde au sens philosophique de ce mot.

S.G. : Bien sûr. Bien sûr.

Le docteur : Avez-vous renoncé à toute espérance ?

S.G. : Actuellement ? Dans quel domaine ?
Le docteur : Dans tous les domaines en général.

S.G. : Absolument pas.

Le docteur : Alors qu'est-ce qui va venir maintenant derrière ? Quelle est la prochaine période Gainsbourg ?

S.G. : Une autre boucle. J'ai bouclé celle-ci, j'en ouvre une autre.

Le docteur : Laquelle ? Elle s'ouvre sur quoi ?

S.G. : Vous entrez dans les détails privés. Sur de nouvelles passions... +

INSTRUMENTS DE MUSIQUE...

Chez nous toujours moins
cher :

SAX-O-MUSIC

GENÈVE (Suisse)
3, rue Versonnex

SERVICE SPÉCIAL POUR
LA FRANCE

OCCASIONS - REPRISE

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES
NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement accusé ci, vous recevrez gratuitement un microsilicon de votre choix extrait des prestigieux catalogues C.P.F. Barclay et Compagnie Européenne du Disque. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de la page 70 en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27.50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal Paris-9^e. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans. Dans ce cas, envoyez seulement 5 F pour l'envoi des deux disques.

Vous pouvez également recevoir, sans supplément, à la place du disque, six anciens n° de Rock & Folk ou les 3 prochains n° du Métier par abonnement d'un an. Dans ce cas, remplissez ou recopiez le bulletin de la page 69.

CATALOGUE C.P.F. BARCLAY

SOFT MACHINE
EDDY MITCHELL
JACQUES BREL
PERCY SLEDGE
RAY CHARLES
ARETHA FRANKLIN
WILSON PICKETT
JIMI HENDRIX
RHYTHM & BLUES
ERIC BURDON

Hope for happiness
De Londres à Memphis
Amsterdam...
When a man...
Ray Charles Story (Vol. 1)
Aretha in Paris
Land of 1000 dances...
Fox Lady...
Formidable (Vol. 4)
Winds of change...

YAMETA 920.082
BARCLAY 80.366
BARCLAY 80.344
ATLANTIC 820.058
ATLANTIC 920.053
ATLANTIC 920.058
ATLANTIC 820.102
YAMETA 820.143
ATLANTIC 820.170
YAMETA 820.171

CATALOGUE C.E.D.

VANILLA FUDGE
JOAN BAEZ
CHUCK BERRY
THE BAR-KAYS
BOOKER T.
ALBERT KING
MUDDY WATERS
O. REDDING-C. THOMAS
RHYTHM & BLUES SHOW
IRON BUTTERFLY

Special pop
There but for fortune...
Carol...
Soul finger...
Soul limbo
Live wire/Blues Power
Electric Mud
Lovey dovey
At the Olympia
In-a-gadda-da-vida

ATCO 5.009
VANGUARD 9.151
CHESS 69.502
ATCO 3.032
STAX 69.013
STAX 69.014
CHESS 69.505
ATCO 3.025
ATCO 3.026
ATCO 3.019

rythmes et sons * rythmes et sons

self-service du disque

88, avenue de Paris
94 - VINCENNES
Tél. 808.98.39

cambron musique

49, rue Cambon
75 - PARIS 1^{er} (face à l'Olympia)
Tél. 742.93.57

• l'ambiance



- Disques
- Cours collectifs ou individuels de guitares, batteries, accordéons

- matériel à votre disposition pour l'essayer ■ guitares ■ amplis ■ sonos
- effets spéciaux ■ batteries ■ orgues ■ reprise et occasion ■ vente
- location-vente ■ location.

rythmes et sons * rythmes et sons

COUNTRY ROCK



Ce L.P. comprend :

10 titres de S. BURGESS :
Lawdy Miss Clawdie, Willie
and the handjive, Mary Lou,
Is it wrong, School days,
Lonely hours, Saint Louis
blues, Bamboo, Restless.
Don't let me hang around.

2 titres de B. CRAFTFORD :
Red headed woman, 19 years
old.

PRIX : 26,40 F.

Vente exclusive chez M. J.-C. Pognant, 42, rue
d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P. Dijon 2.336-31
(inscrire pour votre commande L. P. CAEPE RZ 1001)

SHAKE

magazine rock soul



SHAKE-MAGAZINE
(bi-trimestriel)

MUSIQUE - ACTUALITÉ
(bi-mensuel)

sont édités par
la C.A.E.P.E.

N° 11
SPÉCIAL
FESTIVAL
U.S. + G.-B.

—
Est en vente
2 Frs

Shake 12 (special Lewis) : 2 F. Shake 11 : Domino, Atlantic : 2 F.
Shake 10 : Spec. Gene Vincent : 2 F, etc... M.A. 9 : Zappa, Havens,
Blind Faith : 1 F. M.A. 10 : Stones, Berry : 1 F.
Renseignements, Abonnements, Liste anciens N° et paiement chez
M. J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P.
Dijon 2.336-31

Nous mettons à votre disposition des reliures
pratiques qui permettent de rassembler une
année complète de la revue. Chaque reliure
est vendue 10 F prise à nos bureaux. Joindre
2 F par exemplaire pour frais d'envoi.

BON DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer..... reliures.

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 -
le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 -
le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 -
le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18
pour 2 F.50 par exemplaire (3 F. pour l'étran-
ger) - le n° 19 - le n° 18 bis (Spécial rhythm
& blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 -
le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le
n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 pour 3 F.
par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger) (1).

Je verse la somme de :

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal,
Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal
(nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre
exclusivement. Joindre le paiement à ce
bulletin.
Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spé-
cimen gratuit de la revue LE MÉTIER.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

PETITES ANNONCES 5 F la ligne + T.V.A. 20 % — Payables à la commande

• Gsch. V. mat. Fender, ASBA, etc. Pr. Int. Ecr. R. CROCHET, Pharmacie, 85-Les Sables.

• Chanteur Noir animateur-danseur cherche orchestre professionnel du Rhythm, pop and blues en France, Suisse, Belgique, etc... Écrire au journal.

• Vd guitares élec. 1 avec coffre, 1 semi-caisse, 700 F chacune. Tél. 243.30.76.

• Orch. RNB cherche sax ténor semi pro ou amateur. Tél. 243.30.76.

• Vds ORGUE « Guit. P » état neuf et esq. GUITARE classique ex int. Tél. 272.31.25 le soir.

• DISQUES ROCK RARES IMPORTATIONS : COUPY 25, Bd d'Anjou, 35-Rennes.

• V. Ampli basse 30 W 800 F : guitare Magstrom 3 micros 800 F, Pierre Roux, 20, Bd Richard-Lenoir, Paris-11^e. Tél. 750.26.61.

• Chanteur rock cherche musiciens pour groupe. S'adr. au écrivain à Mme JACOBEL, 3, rue Le Regratier, Paris-9^e. Contact immédiat.

• A. V. ampli Marshall 50 W (un seul corps) ét. neuf (mrs 60) 2.000 F : batterie Premier bon état. Tél. F.L.A. 37.83.

• A vendre occasion orgue Farina Camille Luxe Ampli Nevada Prosodie 14. Ax. Roche, Paris-9^e. Tél. 602.45.00.

• Recherche groupes tous styles pour gales, tournées. Écrire avec références et publicités à M. P. TAILBOUX, 5, rue des Lits, 93-AULNAY-SOUS-BOIS.

• R'n'B. Achats, Ventes, Échanges. 2, Fg Poissonnière, Paris-10^e.

• Association Musicale Parisienne, 5, rue Crapin-du-Gast, Paris-11^e. demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens chanteurs dans le vent (30-35 ans). Travail assuré sur la Territoire Française. Tél. Bureaux : 023.64.57 l'après-midi.

• Association Musicale Parisienne achète comptant amplificateurs, sonos et instruments de toute sorte. Tél. 089.64.07.

• Enregistrement - Maquette - Gravure - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délai. Documentation gratuite. C.N.A.I., 18, rue Coyseux, 75 - Paris-18^e. Tél. 208.08.91.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie. Étude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Vetti, S.P. 29 - 94 - St-Mandé. Tél. 308.81.24.

• CHANT. RMduc, voix, prés. aux disques, 188, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

• Vds : Ampli Eko 75 W réverb, vibrato - pédale et accessoires. État neuf garanti. Px : 1.500 F. Tél. : 202.59.72.

• Cherche Gibson Les Paul Standard ou S. G. Standard. Écrire à : PLENETY, 15, Avenue de Latre, 13-Arles ou tél. : 6.80 heures repos.

• Connaissez-vous « Le Métier », la seule revue française des professionnels (disque, édition, musique, radio, télévision et show-business) faite par des professionnels ? Non, alors demandez un spécimen gratuit aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e.

• A vendre : n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29 de « Rock & Folk ». Envoyez 3 F. par exemplaire aux Éditions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1984-22.

Articles parus dans le n° 21 : Carlos, Canned Heat, Doors, Ray Charles, Newport, New York, Yves Montand, Clapton, Antibes. Articles parus dans le n° 22 : Blue Horizon, Jacques Brel, Nicolette, Juliette Greco, Newport Festival,

Canned Heat, Bee Gees, Driscoll, Pink Floyd, Ou vent les Stones, Rockers anglais, Amsterdam.

Articles parus dans le n° 23 : Blues Festival, Mothers, Mick Jagger, Beatles, Sylvie Vartan, Booker T., Yellow submarine, Arthur Brown, New Orleans, Mothers, Rockers anglais, Paris Jazz Festival.

Articles parus dans le n° 24 : Pop Club, Les Beatles (dix ans après), Dick Rivers, les Bee-Gees, Folk Festival de Chicago, Disques hors d'ordres (James Brown, Aretha Franklin, Jimi Hendrix), Simon et Garfunkel, Eddy Mitchell, Rencontres londonniennes.

Articles parus dans le numéro 25 : Jean-Bernard Hébert, Rencontre Brel, Brassens, Ferné, Filles Pop, On the road again, Folk Festival de Chicago (2), Johnny Hallyday, Rolling Stones Rock'n'roll Circus, Sun, les Animals.

Articles parus dans le n° 26 : Claude Nougaro, Résultats du référendum, 68, Joan Baez, Malesm 68, John Mayall et le blues anglais, Johnny Hallyday (3), Les Doors, Barbra Streisand.

Le ROCK STORY CLUB invite tous les amateurs de rock & roll, rhythm and blues folk blues, country and western, psychedelic underground electronic, à se réunir sous son égide.

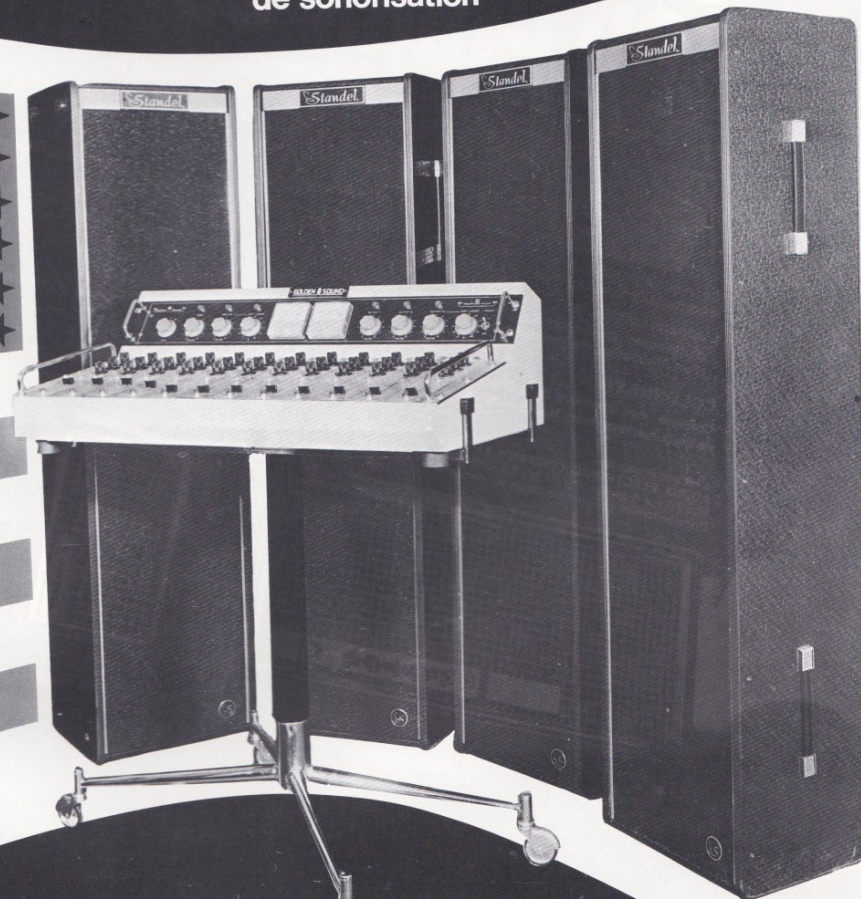
Pour tous renseignements : ROCK STORY CLUB INTERNATIONAL, 42, rue d'Audincourt, 25-SÉLONCOURT (Joindre un timbre à 0,40 F). Section Alsace : Antoine LAGAISSE, 24, rue Hans-Tieffenthal, 67-SÉLESTAT.

CETTE PAGE DE PUBLICITE EST INUTILE

tous les professionnels savent que

Standel

est le meilleur matériel de sonorisation



Toutes les grandes vedettes l'ont choisi ainsi que les meilleurs groupes et orchestres.

Ne vous laissez pas dépasser, consultez-nous sur les premiers prix en matériel standard.

Standel

est à la portée de tous

IMPORTATION EXCLUSIVE : INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE
24, rue Turgot, Paris-9^e - 526.75.56 et 88, boulevard de la Libération, Marseille-IV - 47.78.81

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir pour chaque abonnement d'un an l'un des disques suivants choisi par ordre de préférence dans la liste proposée page 68. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom :

Rue : Numéro :

Ville : Département :

Je désire — ne désire pas (1) Je désire que mon ☐ abonnement ☐ réabonnement } parte du N°.....

Je verse la somme de : aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal, PARIS-9^e, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).

(1) Rayez les mentions inutiles